

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE



les
IMAGINAIRES

Isabelle Denis-Ghn

**VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE**

*"L'enfantement"
Claude Gohin (sd) Domaine... paternel*



LES IMAGINAIRES
TOME 1

LE VASE

Nous sommes en 486... ou 484, 485, 489... enfin plus ou moins, Clovis et ses troupes viennent de prendre Soissons.

Ils sont tous là, entourant le vaste butin prit lors de leur pillage syndical.

— Bon, les poteaux, tout ça c'est super, mais j'aimerais bien que vous me laissiez le truc là, le pot d'chambre qui m'botte bien !

À cet instant précis, un soldat légèrement aviné du bon vin du soissonnais, s'adresse à son chef.

— Ouaih, zy vas, c'est quoi ce partage de c'qu'on a gaulés chez l'aut' !

— Eh ! Me cause pas comme ça toi !

— Tu m'fais rire, moi j'suis pas un cave, tiens agades c'que j'en fais de ton pot !

Et voilà que le soldat, furieux, fait un mauvais sort du vase en question.

— Putaing de ta mère en short, tu me le payeras mortecouille !

Quelque temps plus tard, alors que Clovis passait ses soldats en revue, il retrouva Trumpomir¹, le guerrier qui lui ôta le bénéfice de ce bel objet.

— T'as vu comment t'es sapé Ducon ! Et tu crois que tu peux faire partie de ma bande avec ce blousson noir ?

Et à l'instant même, Clovis lui planta son opinel dans le lard en lui disant ces paroles désormais historiques :

— T'avais qu'à pas me le briser ce vase !²

AUX GRANDS HOMMES,
LE PATRON RECONNAISSANT

Hors donc, voici la liste...

— Dis, mon bichon ?

— Oui moi-même ?

— Tu crois pas que le lecteur...

— Ou la lectrice !

— Oui, oui, bien sûr... tu ne crois pas qu'il va...

— Ou "elle" !

— Okay, okay... va lire ta nomenclature des 3222 habitations de l'avenue du colonel...

— Maréchal !

— Ouaih... ça reste un militaire, et puis c'est un fameux inconnu...

— De Lattre de Tassigny ? Un inconnu ?

— ?

— Bon, d'accord, j'oublie la liste de cette avenue... de toute façon, mis à part le 12, il n'y a rien de vraiment intéressant. Mais il faut faire le panégyrique de ce grand homme dont la photo devrait orner, à tout le moins toutes les bonnes maisons !

— Rien que ça ? Tu crois pas un peu que tu exagères ?

— Attends ! Attends... Jean de Lattre est né...

— Je croyais que tu avais dit que c'était "de Lattre... de Tassigny" ?

— Attends ! Attends... donc il est né le 2 février 1889 à Mouillette-de-Pain (Vendue) et mort le 11 janvier 1952 à Nouille-sur-Scène (Scène). C'est un officier général...

— Ben ! Il est maréchal... en général ?

Je souris à cette saillie... mais je continue l'éloge de ce sain Jean.

— Donc... officier général français, héros de la troisième guerre mondiale...

— La troisième ???

— Je te rappelle que "La guerre de Sept Ans" (1756-1763) est quelque chose que peu de gens connaissent. C'est la première véritable guerre mondiale. Elle a fait s'affronter l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud et même des parties de l'Asie, de l'Inde et de l'Afrique, en plus de l'Europe. On ne se rend pas compte, mais elle a fait sept millions de morts !³... bref... or donc Jean fut Compagnon de la Libération, détenteur de la Military Cross, de la Croix de Saint-Chrysostome, du Mérite agricole, des Palmes académiques, cité à l'ordre des Libérateurs d'Épinac et d'Honolulu-Bains, dont il détient les clefs de cette cité ra-

¹ Ancêtre attesté de "Donald Trump". (cf "L'histoire par les tweets", Hachier éd., Washington 2021).

² L'expression est restée lorsque l'on dit vulgairement que l'on est embêté par quelqu'un : "Tu me le brise !" qui étant aujourd'hui au pluriel, évoque depuis lors autre chose qu'un simple vase... fut-il de Soissons. NdA

³ En effet, cette guerre eue pour belligérants : la Grande-Bretagne, la Prusse, le Brunswick-Lunebourg, l'Hesse-Cassel, le Brunswick-Wolfenbüttel, le Schaumbourg-Lippe, l'Irlande, le Portugal, les Indes orientales, la France, les Habsbourg, la Russie, la Saxe, la Suède, l'Espagne, le Moghol, la Nouvelle-France, la Nouvelle-Espagne, le Pérou et la Compagnie des Indes orientales. (wikipedia : la guerre de sept ans).

dieuse ! Et enfin, Médaille d'or lors du concours de jets de poulets morts à La Ferté-sous-Joar (Maroc).

— Rien que ça ?

— Je te passe ses nombreuses conquêtes dont je tairais le nom... par courtoisie.

— Bon, d'accord, mais tu ne m'as toujours pas dit pourquoi "Tassigny".

— Ah ? Ah oui c'est vrai ! Eh bien voilà, c'est lors de son premier séjour aux colonies outre-Méditerranée, que le sergent Jean de Lattre, arrivant au Fort de son premier poste, fut affecté au remplissage des lampes à huile. Il demanda alors : « Mais il n'y a pas l'électricité ici ? » et un autochtone, employé des postes, qui l'avait reçu à son arrivée lui répondit avec ce bel accent populaire autochtone : « De Lattre... dis t'as signé c'est pour en chier ! »... ça lui est resté.

— Tu es sûr de tes sources ?

— Tu doutes de moi-même ?

— Euuuh... un peu.

Là je me suis vexé et j'ai mis un terme à cet Imaginaire. Na !

CATHARSIS

Tu es arrivé, tu as eu mon sourire, nous avons dansé notre amour, nous nous sommes découverts.

Tu m'as quitté.

Je t'ai appelé et je n'ai entendu que le silence. Mais le silence ne veut rien dire, on n'interprète pas le vide.

Tu m'as manqué.

Tu habitais toujours mon cœur et je t'ai appelé à la rescousse. Nous avons redansé notre amour et j'étais heureux.

Tu es parti.

Tu voulais revenir, mon âme a bondit et je t'ai attendu pour revoir ton sourire et de nouveau partager nos vies.

Tu n'es pas venu.

Tu étais encore dans mon esprit et habitant toujours mon cœur, nous nous sommes textés avec espoir.

Tu as disparu.

Tu as disparu sans un mot et notre amour est mort, je l'ai enterré ce matin, il était si beau... il est mort jeune de vieillesse.

De profundis.

LA PROMENADE EN LAISSE

Ça me rappelle ce beau jour, alors que je me promenais non loin, il y eut ce dialogue savoureux.

— Bonjour monsieur, tout sourire a fait un autre promeneur qui allait en sens inverse.

— Bonjour, il fait beau aujourd’hui, ne trouvez-vous pas ?

— Il faut dire que ces derniers temps nous n’avons pas eu beaucoup de chance, entre le froid, la pluie, la neige, le vent.

— Ah ça mon bon monsieur ! À qui l’ dites-vous !

— Vous avez une belle bête savez-vous ? fit le monsieur en caressant le dos du chien.

— Oui, il est à moi depuis peu. Je le promène afin qu’il se dégourdisse un peu les jambes.

— Je vois, je vois. Mais dites-moi. Il n’a pas un peu froid ? demanda l’homme en tapotant l’arrière-train de la bête.

— Il s’habitue vous savez.

— Ça vaut mieux... mais dites-moi, si vous lui mettez ce collier de métal... c’est qu’il est méchant ?

— Du tout, du tout, il est très obéissant. Donne-la papatte au monsieur, tu veux bien mon toutou ?

Je lève la tête et très souriant, je m’exécute.

L’ART DE CUISINER
SON PROCHAIN

Recette de cuissot de plouc

par Monsieur Chi⁴

traduit en français d’aujourd’hui

par Monsieur Cho⁵

Le tout est de dégoter un bon, un beau, un gras plouc. Il en traîne tant dans nos campagnes qui sont désœuvrés par ces temps de pandémies⁶.

Le mieux est de l’attirer par quelque dégustation offerte d’un quelconque picrate local⁷, cela ne vous coûtera guère et vous serez assuré d’avoir attrapé le bon animal.

Faites-lui la conversation afin d’endormir sa méfiance naturelle, le plouc bien que plouc, reste un être sensible. Parlez-lui des saisons et de la vie chère⁸.

Une fois le plouc ronflant sur sa chaise, égorgez-le, c’est le moyen le plus rapide et sain de commencer la recette.

Prélevez-lui une de ses belles cuisses, bien grasse, tout en délicatesse. Les deux si vous avez beaucoup de monde à dîner, ça peut toujours servir.

Échaudez⁹ et flambez-la¹⁰. Désossez jusqu’à la jointure du manche pour enfin la larder avec des épices et aromates pilés.

Vous laisserez mariner la pièce dans une terrine avec beaucoup de sel, de poivre, genièvre, thym, laurier, basilic, oignons et ciboules durant cinq jours.

Avant de la faire cuire, vous la délesterez des épices et vous l’envelopperez dans un linge blanc que vous ficellerez comme une belle pièce de bœuf¹¹.

⁴ Pseudonyme du très célèbre Maître Chiquart dans ses œuvres anonymes. Cuisinier du duc de Savoie au xv^e siècle, auteur de “Du fait de cuisine” (v. 1420).

⁵ Pseudonyme secret de Mme Ghn dont nous tairons le nom pour préserver son anonymat.

⁶ Il s’agit à cette époque de la peste hilarante dont Pierre Desproges en a fait allusion dans un de ses délicieux réquisitoires. NdE

⁷ On recommandera de nos jours de se satisfaire d’un rosé pamplemousse qui aura l’avantage de ne pas vous ruiner en appât. Bien évidemment, on vous en déconseille, pour votre bien, de partager la mixture avec votre plouc.

⁸ À notre époque, même si ces sujets sont toujours très inspirants pour le plouc, vous pourrez plutôt lui demander son avis sur le pass-vaccinal, le réchauffement climatique ou le grand remplacement, cela vous égayera avant la besogne et vous confortera dans la cuisine du plouc. NdE

⁹ C’est-à-dire la passer à l’eau chaude. NdE

¹⁰ Passer rapidement une pièce de volaille ou de gibier à la flamme.

¹¹ L’un de mes amis facebook que j’invitais l’autre jour a eu cette très joyeuse répartie lorsque je lui lus la re-

Le paquet sera déposé dans une braisière avec la saumure dans laquelle le cuissot aura mariné, en ajoutant six bouteilles de vin blanc¹² et autant d'eau. Ajoutez aussi six carottes, six oignons, quatre clous de girofle, un fort bouquet de persil et ciboules avec un peu de sel.

Faites mijoter durant six heures et si après l'avoir sondé ce n'est pas encore cuit, il faut lui donner alors une heure de plus.

Éteignez et laissez une demi-heure dans sa cuisson.

Enfin, en la retirant, laissez-en la couenne.

Pour accompagner en légumes, choisissez des haricots verts ou une belle ratatouille.

La recette ne dit malheureusement rien de ce qu'il convient de bien faire des restes du plouc. Voici :

Les restes du plouc serviront de très bon compost, hormis la tête, dont vous pourrez vous servir de presse-livres, pour cela, lisez l'ouvrage : "Comment confectionner de beaux objets avec des restes humains", par le docteur Josef Mengele (Freiheit macht frei éd., Auschwitz, 1942).

LE VOYAGEUR DE LA BRUME

Un vieil ami, Isaac Mirrett¹³ m'avait, il y a quelques années, raconté cette histoire :

— J'étais en Bourgogne, dans les environs de Chazeu et je participais à un weekend artisanal au début d'octobre, en tant qu'auteur.

— Pourquoi tu étais là ?

— J'étais invité par mon éditeur, et j'étais là pour présenter : "Les tristes brumes" qui venait de paraître chez lui.

— Ah oui ! Je l'ai lu... interrompis-je.

Isaac me regarda en fronçant les sourcils. Je me tus.

— C'est après le déjeuner que je suis allé me promener dans la campagne. Il faisait très beau, un peu frais, mais très beau, et c'est en passant une petite colline que j'ai aperçu une nappe de brouillard. Il n'y avait pas d'étendue d'eau ou même de ru. Et la masse grisâtre semblait stagner.

— Houlaaaa.

— Tu m'connais, j'ai pas pu résister. Je me suis avancé et j'ai pénétré cette masse.

— Et ?

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé. J'ai perdu connaissance, et lorsque j'ai repris mes esprits. Il faisait nuit. J'ai essayé de faire demi-tour, mais je n'ai pas retrouvé mon chemin dans cette brume épaisse.

— Comment pouvais-tu savoir alors qu'il faisait nuit ?

— Il y avait cette étrange lueur jaunasse, et je me suis dit que c'était la Lune.

— Ah ouaip, 'fectivement.

— J'ai pris mon téléphone pour essayer de voir où je pouvais bien être, mais j'ai été interrompu, et c'est là que je l'ai vu.

— Qui ça ?

— Laisse-moi parler, tu veux.

Je me suis de nouveau tu et je l'ai écouté me raconter. Il avait l'air bouleversé.

— J'ai d'abord vu une maison, enfin une sorte de hutte plutôt, un galetas informe fait de torchis, au toit couvert d'immondices. Ça puait. Comme une odeur infecte de cadavres en décomposition.

Je me taisais toujours, mais je commençais à trembler d'horreur à écouter ce récit.

— Il y avait une forme assise sur ce qui devait être un tonneau. Je dis une forme, parce que ça n'avait rien d'humain. Mais je me suis approché quand même, poussé par ma curiosité insatiable.

Mon coude a glissé sur l'accoudoir de mon fauteuil, et j'ai failli tomber à la renverse. J'étais captivé par la narration qu'il me faisait.

cette : « ...ou de beauf » en dégustant son rosé pamplemousse. NdA

¹² On conseille plutôt un bon petit cru d'Alsace, toujours sûr pour ce genre de recette, un Riquewihr ou Siggolsheim.

¹³ Allusion à peine voilée à l'un des plus grands auteurs de "Contes noirs", Abraham Merritt (1884-1943), l'un des inspireurs de Howard Phillips Lovecraft.

— Qu'est-ce que c'était alors ? n'ai-je pu m'empêcher.

— Il avait une sorte de petite "tête", sans cheveux, ni nez, ni oreilles... je ne voyais pas sa bouche, mais juste une sorte de bouc, ou plutôt une touffe de poils collés qui pendait au-dessous d'une sorte de menton proéminent. Il avait bien deux très longues jambes qu'il étendait devant lui, mais je ne distinguais pas ses pieds, comme s'ils étaient plantés dans le sol. Le plus affreux, mis à part ses yeux globuleux verts, d'un vert presque luisant... il n'avait qu'un seul bras, à droite, et à gauche un moignon aux lambeaux de chairs qui pendaient. Je déglutissais péniblement à percevoir ce qu'il me décrivait.

— Je lui ai demandé s'il savait comment je pouvais rejoindre Chazeu. Mais pour toute réponse je n'ai entendu qu'une sorte de son qui perça mes oreilles. J'allais lui reposer la question quand j'ai entendu un autre bruit strident qui semblait venir haut dessus de moi. J'ai regardé, et j'ai vu la sphère que je croyais être la lune, grossir dans la pénombre. Ça grossissait et ça devenait orange, puis rouge. Enfin ce qui n'était plus qu'un halo, était alors brun, d'un brun surnaturel, qui éclata dans un hourvari assourdissant.

J'étais hypnotisé par son évocation. J'osais à peine respirer.

— Je me bouchai les oreilles pour ne pas devenir fou. Et je suis tombé.

— Ooooooh ! fis-je au comble de l'angoisse.

— Je me suis réveillé dans un lit d'hôpital sans que je sache comment j'avais atterri là. J'étais sanglé au lit, bâillonné.

— Aaaaah ? onomatopais-je bêtement.

— Un médecin arriva et dit à l'infirmier qui l'accompagnait : « Enlevez-lui le bâillon, nous allons voir. » Dès qu'il me l'eut enlevé je demandais ce qu'il se passait. Il eut l'air satisfait... l'infirmier aussi qui avait déjà ses mains près de ses oreilles. Alors j'ai su qu'on m'avait trouvé nu, à quatre pattes, en train de laper l'eau d'une flaque sur la route d'Autun.

— Mais pourquoi le bâillon alors ? fis-je.

— Le docteur m'a dit que je ne parlais pas, mais que de ma bouche ne sortait qu'un bruit déchirant... une voix suraiguë.

— Mais alors, cet endroit où tu es tombé ? osais-je enfin demander.

— J'ai bien essayé de savoir auprès des autorités. Mais sur leurs conseils, j'ai préféré ne pas chercher plus loin, ni même tenté de retrouver cet être difforme.

— C'est tout ?

— Non.

— Aaaaah ? répondis-je presque tremblant.

— Je me suis aperçu que mon téléphone avait enregistré toute cette histoire.

— Comment ça ?

— Je crois, quand j'ai pris mon téléphone en main, m'être trompé d'application et qu'en fait j'ai dû lancer un enregistrement audio, comme je le fais par habitude quand une idée d'histoire me vient. Ça devait être un réflexe. Donc j'ai écouté, et les sons étaient incroyablement stridents. J'ai alors demandé à un ami spécialiste des sons. Il a décrypté l'enregistrement et il m'a dit que la seule phrase qu'il a pu en tirer était : « Ce n'est pas ton heure, mortel, Ankoù viendra te charreter quand le moment sera venu. Laisse-moi tranquille. »

Isaac est parti après m'avoir raconté son histoire. Il est mort la semaine dernière dans des circonstances étranges, et à côté de là où il était, on a trouvé des traces... les traces visibles d'une charrette.

GÜNTHER

L'improbable ! Voilà un mot qui sonne à mes oreilles comme le bruit des trompettes de Jéricho. J'étais en train, justement, de travailler sur la fabrication de ce dernier opus de cet écrivain, trop méconnu... Thierry Roquet, lorsqu'un homme, bien mis de sa personne, un peu trop d'ailleurs à mon goût : costard cravate sourire de banquier, est entré dans ma boutique.

— Bonjour, vous êtes bien monsieur Ghn ?

— Oui, Gudule Ghn... que puis-je ?

— Voilà ce qui m'amène : vous avez hérité de votre fils.

Là j'étais debout et je me retrouvai l'instant d'après affalé sur un fauteuil qui m'avait recueilli au passage.

— Agh agh agh...

J'étais incapable de prononcer la moindre phrase intelligible.

— Oui, monsieur Günther Gasundwater, fils naturel de Bertha Gasundwater, victime de la Covid en mars 2020, est lui-même décédé de cette maladie, en mai de la même année.

— Et le père ?

— Eh bien il est... vivant... c'est vous !

— Ah oui... fis-je hébété... c'est vrai. Mais qui est cette "Bertha" ?

— Je vais vous le raconter, mais nous avons eu beaucoup de mal pour vous retrouver et...

— C'est qui "nous" ? coupai-je.

— Le cabinet Karl, Karl und Karl, basé à Nuremberg, en Allemagne.

— Aaaaah.

— Oui, vous avez eu une "relation" avec la mère de votre fils en août 1980...

J'essayais de me remémorer ces années, lorsque j'étais dans l'erreur hétérosexuelle. J'avais en effet eu... une relation avec cette jeune allemande que j'avais connue quand j'habitais dans le onzième arrondissement de Paris. Mais un fils !

— Un fils donc... murmurai-je comme pour m'en convaincre.

— Mort, précisa-t-il.

— Oui... et mort en plus. Et sa mère ?

— Morte... aussi...

— Ah oui... Bertha... morte...

Dans ma tête je réentendais "Hurricane" de Bob Dylan, le morceau de musique qu'on écoutait en boucle alors que je... enfin que nous... fabriquions ce mort.

— Oui... elle est belle et bien morte, ainsi que votre fils, comme je vous disais. Je sais, c'est dur à recevoir d'un coup... mais si je peux me permettre, il faut que je vous lise le testament de votre fils.

— Ah oui ? Comment va-t-il ?...

Soudainement, je repris mes esprits...

— ...ah oui, c'est vrai... allez ! Lisez-moi ça enfin. C'est là qu'il m'a lu le testament de ce fils, Günther dont j'apprenais tout d'abord l'existence, puis la mort... et mon héritage : Un appartement de 254m² à Nuremberg centre, un château de 1200m² à environ une centaine de kilomètres, à Dinkelsbühl, d'autres maisons un peu partout en Europe, Asie et Amérique, la présidence du groupe Bayer et le siège honorifique de membre à vie du cercle des anciens de la Waffen SS.

— La Waffen SS ? C'est obligé ?

— Je le crains, c'est dans le testament.

Je me suis levé. Lui aussi. Et je lui ai dit :

— Eh bien, cher monsieur, je me déshérite ! Et vous direz à mon fils que je le déshérite aussi, ainsi que Bertha et la Waffen SS.

C'est à ce moment-là où je me suis réveillé. Je m'étais endormi sur le courrier. Il y avait une lettre d'une allemande qui m'apprenait que j'étais le père de son enfant : Günther.

NETTOYAGE ET TIC ?

— Allô ?... je voudrais passer commande de votre modèle "Nettoyeur à ultra-haute pression HD 18/50-4 Cage Advanced" que j'ai découverte sur votre site.

— Oui bien sûr chère madame, c'est pour quel usage ? Je vous demande cela afin de bien répondre à vos préoccupations.

— C'est pour nettoyer les banlieues... vos produits sont bien adaptés pour la racaille non ?

— (silence gêné)... vous avez un moment ? Je vais me renseigner.

[musique d'ambiance : "Air des bijoux"¹⁴]

— Allô ?... madame ?

— Madame la présidente s'il vous plaît !

— (silence gêné)... vous avez un moment ? Je vais me renseigner.

[musique d'ambiance : "Viens poupoule"¹⁵]

— Allô, madame la présidente ?

— Oui, alors ?

— Je ne sais pas avec qui vous mettre en relation.

— Pourtant, on m'avait bien dit que vous pourriez m'aider.

— (silence gêné)... vous avez un moment ? Je vais me renseigner.

[musique d'ambiance : "Marche funèbre"¹⁶]

— Allô, madame la présidente ?

— Oui ?

— Je suis désolé, le modèle est en rupture de stock, mais vous pourriez voir avec notre client.

— Qui ?

— Paul Bismuth.

LE VISITEUR DU 20 JANVIER

Voici l'histoire édifiante de Jacques Ghn¹⁷ :

20 janvier 1972,

Bagneux

On sonne à la porte de l'appartement.

— Bonjour, c'est ici Jacques Ghn ?

— Oui, c'est mon fils, répond la mère.

— Je viens pour le mort.

Très surprise, elle appelle son fils.

— Jaaaaaacques !

— Oui m'man ? Qu'est-qu'y a ?

— C'est pour toi ! Une histoire de mort. Ne t'attarde pas trop avec ton copain, on va bientôt manger.

— Okay okay m'man.

Et voilà Jacques, huit ans, devant cet homme, assez grand, plutôt décharné, tout habillé de noir et portant une faux à la main.

— Vous êtes bien Jacques Ghn ? Habitant 4 rue du Camarade Mozart, à Bagneux ?

— C'est moi ! J'ai gagné quelque chose ?

Le type à l'air surpris.

— Nan nan... j'ai dû faire erreur... alors à bientôt !

— Ouaip Ouaip.

CLAC

20 janvier 1980

Paris XVII^e

On toque à la porte d'un studio au sixième étage sans ascenseur.

— Ouaip ! J'arrive, ch'uis au vécé !

Quelques instants plus tard, le locataire de moins de vingt ans, entrouvre la porte :

— Oui ? C'est pour quoi ? Si c'est pour la Bible, tu peux faire d'mi tour mon pote.

— Nan nan... je viens pour le mort.

Plutôt surpris, il garde son sang-froid.

— Y a pas d'mort ici... mais dis-moi, on se s'rait pas déjà croisés ? Au lycée ?

— Nan nan, mais, c'est bien chez monsieur Jacques Ghn que je suis ? Habitant 104 rue de la Chaussure-en-cuir, à Paris XVII^e ?

— C'est chez moi mon pote ! J'crois qu'y a gourance tu vois ! Et ça y est, ta binette me revient... t'as pas changé d'costard dit.

Le type avec sa faux à l'air d'un con, faut bien le dire.

— Bon bon... faut qu'j'vois ça avec l'autre, le grand coordinateur.

— C'est ça c'est ça mon pote, tu m'excuses, j'ai du lait sur le feu, et j'ai pas que ça à faire, en plus y caillotte su'l'palier.

CLAC

20 janvier 1994,

Montrouge

¹⁴ Extrait de l'opéra de Charles Gounot, "Faust" : "Ah ! Je ris de me voir/Si belle en ce miroir..."

¹⁵ De Félix Mayol.

¹⁶ Version de Frédéric Chopin.

¹⁷ Un lointain cousin, du côté de la mère du fils du grand-père de la cousine, celle qui rit quand on la...

On sonne à la porte de l'appartement du second étage d'un vieil immeuble.

— J'arrive, tout de suite tout de suite.

Le locataire, d'une trentaine d'années, est à poil, juste en string et collier de chien autour du cou.

— Je viens pour le mort.

— Toi ! J'te r'connais ! Mais t'es pas mon plan cul de 14h15 ?

Le type avec la faux à l'air plutôt de bien le prendre.

— Nan nan, mais dites ? Je suis pas chez Jacques Ghn, habitant 46 rue de la Bonne vanne, à Montrouge ?

— Ben si mon pote... mais dis-moi, tu vas r'venir combien d'fois pour te planter à chaque fois ? Revois ton conciliateur là machin...

— Grand coordinateur !

— Ouaip, ben y f'rais bien de coordonner mieux ton grand machin. Allez... c'est pas que j'm'ennuie, mais tu vois j'attends mon plan cul là. CLAC

20 janvier 2009

Gentilly

On sonne à la porte d'une maison.

Le jeune homme de près d'une quarantaine d'années, habillé avec un t-shirt Act-up et un sarouel blanc, ouvre.

— Encore toi mon pote ? Il n'y a toujours pas de mort ici... je suis désolé. Allez salut !

CLAC

Le type avec sa faux n'a même pas pu en placer une...

“Putain de bordel de merde, je suis bien pourtant au 46 rue de la citoyenne Pierre Marcelle, à Gentilly... y va m'entendre le Paulo !”

20 janvier 2022

La Forge, Épinac

La porte de L'p'tit café chez Ghn éditions s'ouvre.

Le propriétaire, de près de soixante ans... qui était juste en train de se pignoler sauvagement, se remet et se lève pour voir l'arrivant.

Tout de suite, il le reconnaît. Un grand type décharné, habillé de noir et portant une faux à la main.

— Je sais pas pourquoi tu m'cours après depuis mes huit ans... parce qu'il n'y a pas de mort dans cette maison, ni dans les autres... enfin pas le jour où t'es passé. C'est quel mort dont tu parles ?

— Jacques Ghn, qui habite 12 avenue de L'âtre des cygnes, à La Forge, Épinac.

Là le proprio à l'air vraiment surpris.

— Mais c'est moi ???

Il porte la main à son cœur et tombe... mort.

— Ah ! Quand même ! J'me suis pas planté cette fois ! Meeenfin !

LA NUIT DE RÉCITAL

Fiction résurgente :

22 janvier 2023,

Potin-le-Preux¹⁸

Il fait beau en ce mois de janvier et bien moins froid que l'année dernière... sauf dans le domaine social. En effet, après l'élection de Valérie Maîtresse à la Résidence de la République, en avril dernier, le climat social a bien changé.

Un représentant de la BCP¹⁹ municipale entre au Punk, un café associatif à Potin-le-Preux. Un drapeau flotte à la devanture de l'établissement, le drapeau des membres de la communauté “non-binaire”.

— Bonjour monsieur, dit le soldat de la BCP.

Plus étonnée de l'attitude irrespectueuse des locaux, Foune la cafetière répond :

— Bonjour, sur un ton froid.

— Vous savez que le drapeau qui flotte à votre devanture est un drapeau considéré communautaire et donc interdit par la loi Chiotti 2 ?

Foune regarde le type d'un œil torve.

— Qu'est-ce que j'en ai à branler de votre oukase de facho ?

Le type devient rubicond²⁰.

— Vous, vous... vous... vous allez voir, sale dégénéré. La France n'est pas une poubelle pour vos saloperies !

— C'est ça, c'est ça, j'en parlerai à mon ch'val !

Le type, très énervé, fait demi-tour et part en claquant la porte violemment.

Ni une ni deux, Foune se précipite sur lui, le retourne en le prenant par l'épaule, et lui assène un méga coup de boule.

— Tiens la-rien, ça c'est pour la lourde !

Le type est sonné. Il titube en partant.

— Ça s'paiera ! crie-t-il.

L'incident est passé. Il fait nuit. Foune dort à l'étage avec son compagnon. Quand alors survient une troupe d'excités du bulbe. Ils vocifèrent, érucitent, insultent et braillent leur chant patriotique. Quelques-uns armés de fourches, d'autres de torches, encore plus excités, s'approchent du café. Et en un instant, une, puis deux... trois torches brisent les fenêtres du café, tandis que d'autres explosent celles de la chambre du couple.

— Brûle sale anti-français ! l'un hurle.

— Crame saloperie ! beugle un autre.

Foune et son compagnon essayent de sortir du brasier. Leur seule échappatoire est le balcon ; ils réussissent à sauter.

¹⁸ Village du département des Côtes du Rhône.

¹⁹ Brigades Coup de Poing mises en place dès juillet 2022.

²⁰ Ici en un seul mot. NdA

Et alors que le café brûle ; les fourches transper-
cent rageusement les deux amants.
Les corps inertes, baignant de leur flot de sang,
sont piétinés. Et dans une unanimité nationaliste,
les voix s'élèvent, entonnant le Chant des Rési-
dents²¹ :

Une oriflamme sacrée
Guide du sol natal
Et la France enivrée
Te salue Ô Drapeau

Tous les français qui t'aiment
Et vénèrent tes pans
À ton honneur suprême
Ont répondu présent

Ô Drapeau nous voilà
Devant toi, le flambeau de la France
Nous jurons, nous tes soldats
De sévir et mener la racaille au trépas

Ô Drapeau nous voilà
Tu nous donnes notre espérance
Contre les scélérats
Ô Drapeau, Ô Drapeau, nous voilà

Tu as flotté sans cesse
Pour le salut commun
On chante avec allégresse
L'étendard contre le gredin

En nous donnant la vie
Soi béni par la foi
Tu illustres la patrie
À chaque nouvelle fois

Ô Drapeau (Ô Drapeau)
Nous voilà (nous voilà)
Devant toi, le flambeau de la France
Nous jurons (nous jurons)

Nous, tes soldats (nous tes soldats)
De sévir et mener la racaille au trépas
Ô Drapeau (Ô Drapeau)
Nous voilà (nous voilà)

Tu nous donnes notre espérance
La Patrie (la Patrie)
Soumettra (Soumettra)
Ô Drapeau, Ô Drapeau, nous voilà

Ô Drapeau nous voilà
Devant toi, le flambeau de la France
Nous jurons, nous, tes soldats
De sévir et mener la racaille au trépas

Ô Drapeau nous voilà
Tu nous donnes notre espérance
Contre les scélérats
Ô Drapeau, Ô Drapeau, nous voilà

²¹ Paroles inspirées d'un chant tristement célèbre.

Henriette, une habitante du Mans aimait particulièrement la viande. C'est ce qu'on appelle, une "viandovore". Elle cuisinait la viande avec passion et amour pour elle, mais surtout pour ses invités.

Un jour, son boucher lui proposa un morceau qu'il disait "exceptionnel" : « Un morceau de choix, chère madame ! »

Elle n'y résista pas, et acheta la pièce entière, qui devait bien faire ses trois kilos.

"Je vais la faire en marinade, pour ce dîner de dimanche", se dit-elle.

Revenue chez elle, elle plaça la pièce dans son frigidaire, l'ayant délicatement posée à l'intérieur d'un grand faitout, saupoudré d'herbes diverses et baignant dans un petit vin blanc dont elle connaissait fort bien le producteur.

On était jeudi...

Dès dimanche matin, elle prépara quelque chose pour accompagner ce beau morceau, en l'occurrence une bonne purée de pomme de terre et haricots verts au fenouil. "Ça va être délicieux" se félicita-t-elle.

Vers la fin d'après-midi, elle prépara le beau morceau qui sentait déjà bon. Elle le plaça au four avec quelques échalotes.

Les invités arrivèrent ; ils prirent un apéro tout en bavardant de la vie et des choses. « Il est l'heure de passer à table » dit la maîtresse de maison. Chacun s'installa à sa place. Ils goûtèrent l'entrée avec entrain. Puis arriva la belle pièce de viande, accompagnée de sa bonne purée. On servit les assiettes.

C'est là qu'Henriette aperçut sur la peau du morceau qu'elle avait devant elle, un joli dessin : un cœur avec inscrit "À mon Henriette". Elle le reconnut tout de suite, c'était le tatouage de son ex-mari, Hector.

C'était à Bagdad, en 932. La cité était déjà une ville à l'éclat intellectuel renommé et la vivacité de son commerce en faisait un centre attirant tout une population très hétérogène.

Jehan, un jeune homme d'une vingtaine d'années y errait, à la recherche d'un emploi. Et c'est au détour d'une maison cossue qu'il fut abordé par un homme. Un homme bien mis, fort beau et à l'œil joyeux.

— Eh ! Que fais-tu là jeune homme ? dit-il presque en riant.

— Seigneur, je cherche de quoi m'occuper afin de vivre en bon sujet.

— Et que sais-tu faire ?

Le garçon, qui de sa personne, était heureux à regarder, assez fin, de grande taille, glabre et à l'œil curieux. De ses manières, semblait agréable à côtoyer, il avait des gestes calmes, une présence douce et chaleureuse.

— Je sais rendre les hommes heureux, faire le bien et détendre l'âme et le corps.

L'homme, ayant entendu cela, lui sourit paternellement et lui proposa de l'engager pour sa maison. Farène était célibataire et n'employait qu'un cuisinier, ainsi qu'une jeune fille, qui venait une fois par semaine, s'occuper de l'entretien de la maison. Durant les jours qui suivirent, Jehan fit régner dans la demeure de Farène, son maître, une joie de vivre, il imprégna l'atmosphère de ses rires et de ses contes.

Farène apprenait à apprécier la présence du jeune homme, et ils se rapprochèrent de plus en plus. Un sentiment, plus que filiale naissait entre eux deux. Un soir, alors que Farène lisait les poésies d'un auteur inconnu, installé sur un lit de lecture, Jehan entra.

— Viens ici, s'il te plaît, Jehan.

Il lui montra le tapis confortable au bas de son lit. Le jeune homme sourit, son cœur se mit à battre, il s'accroupit là où son maître lui avait demandé.

Il posa le bras sur le bord du lit.

C'est la main de Farène, lui caressant le crâne qui le fit frémir. Il abandonna sa tête à l'homme, s'offrant aux douceurs de cette main... de cette main aimante et aimée.

Farène posa son livre, puis il attira la tête du jeune homme vers la sienne et l'embrassa tendrement sur la bouche.

Jehan se laissa bercer par cet amour qu'il découvrait.

Farène lui demanda alors :

— Veux-tu être à moi, Jehan ?

Le jeune homme baissa la tête. Il pleurait. Et d'une voix presque inaudible, il répondit entre deux larmes :

— Oui maître, oh oui.

Farène lui sourit fraternellement et lui dit :
 — Je ne suis pas ton maître, juste ton frère.
 De ce moment, Farène et Jehan firent de leur vie
 un enchantement permanent parmi les hommes.

DANTESQUE

Ça me fait penser à cette histoire de la soirée du 28 décembre 1999. J'étais en train de faire l'amour avec mon homme, Virgile... quant au plus haut de ma jouissance, il s'arrêta en regardant les fenêtres de la chambre. Je sentis son membre en moi se recroqueviller.

— Regarde, les vitres respirent !

Frustré à l'instant fatidique, je m'écroulai sur son poitrail.

— Aaaaah ? râlai-je

Doucement, encore tremblant du moment passé, je tournai la tête. Et en effet, je vis les vitres des fenêtres en train de se gonfler et se dégonfler au rythme du vent.

Un morceau de cheminée traversa en un instant le paysage juste devant nous.

— Tu as vu ? me demanda Virgile.

— Oui... oui... fis-je encore sous le choc du premier et du second acte de cette soirée.

— Que crois-tu qu'il se passe ?

— Quelque chose à purger dans ce monde, tentai-je d'expliquer, ayant repris mes esprits.

Une mélodie plaintive atteignit nos oreilles comme un psaume salvateur, lorsqu'un vélo et son propriétaire essayant de manœuvrer désespérément son engin dans l'air avec des mouvements désordonnés de poupée, passa d'abord.

On se leva tous les deux, et nus, devant ce spectacle irréel, enlacés à la fois d'un sentiment d'amour intérieur et de crainte de l'extérieur.

C'est dans un bruit de craquement que le couple engin-homme fut écrasé au sol par une grosse branche tombant sur les épaules frêles du cycliste, qui démembré, exhala tristement sur le trottoir.

— Il faut bien être orgueilleux pour faire du vélo par ce temps-là, me dit Virgile.

J'acquiesçai au moment où une femme ; une voisine que je ne connaissais pas ; portée par la fureur du vent ; semblait vouloir attraper une boîte, très belle boîte ouvragée d'où sortaient des colliers de perles. Mais l'un des colliers fait de métal, s'enroula sur sa tête, lui fermant les yeux à jamais quand son corps fut déchiqueté sur les barbelés de notre voisin paranoïaque, éclaboussant le muret de jus rubicond.

Je me serrai contre le corps protecteur de mon Virgile alors que nous baissâmes le regard vers un camion toussoeux qui tentait vainement d'avancer. Un homme, planqué derrière ce véhicule, essayait d'échapper à son destin. Il fut surpris par la fumée noire du pot d'échappement, il se mit en colère, une colère extrême. Mais cela ne servit à rien, car il eut une toux inextinguible et s'écroula par terre avant d'être écrasé par le bahut qui faisait marche arrière. Les boyaux se mêlèrent

aux détritrus de la rue, qui furent balayés d'un souffle.

Je criai de peur et je me blottis sous le bras de mon amour.

— Virgile ? Que se passe-t-il ?

— L'inévitable, mon tout beau.

Il me caressa les fesses et je souris de nouveau, rassuré sans doute de sa douce tendresse.

Le camion fut poussé contre son gré vers l'arrière et disparu de notre vue, lorsqu'un homme assez fort de corpulence, s'étant couché sur le sol, fut instantanément soufflé comme un fêtu de paille. Debout, le vent le poussa, et il dû contre sa volonté, marcher, marcher, marcher pour ne pas être emporté comme d'autres. Mais dans sa marche forcée, il rencontra un réverbère dont le haut, bousculé, tomba et remplaça sa tête d'un coup, dans un jet de sang et de cervelle.

Je me mis à genoux, caressant l'outil à plaisirs de Virgile, afin d'oublier ces scènes si horribles. Il me prit la tête et me guida avec sa douceur habituelle. Mais le vent redoubla de violence et je cessai ma succion.

Je me relevai quand une jeune femme et un jeune homme, volants désordonnément, filèrent devant notre regard ébahi. La jeune femme semblait donner des coups de pieds au garçon tout en s'accrochant à un objet que lui voulait prendre. J'eus du mal à voir cet objet... un énorme portefeuille gonflé de billets de diverses couleurs. C'est au moment où elle laissa le portefeuille lui échapper, que le couple, tentant de le rattraper, fut empalé chacun sur une pique du portail de notre voisine royaliste. Le sang gicla comme les eaux de Versailles sous le regard effaré de la voisine.

Virgile, prit ma tête et me roula une galoche impériale.

— S'il faut mourir aujourd'hui chéri, nous serons ensemble.

Je me laissai faire, acceptant ce cadeau comme un aveu d'éternité.

Notre surprise fut décuplée quand nous vîmes un homme assez âgé. C'était un curé en soutane, certainement un traditionaliste convaincu, qui était bêtement affublé d'une serviette de table autour du cou. Il courait derrière un poulet grillé, qui semblait revenu à la vie, le devançant d'un bon mètre. Balançant ses couverts qu'il tenait dans ses mains, il essayait d'embrocher la viande sur pattes. Malheureusement il glissa sur une des ailes du poulet, qui s'était détachée du gallinacé en fuite. Tombant au milieu de la route, le camion qui tout à l'heure roulait contre sa volonté, allait cette fois devant lui à une vitesse un tantinet excessive. Si bien qu'il roula sur le ventre de l'homme, explosant littéralement sa cage thoracique qui libéra sur le bitume un dégueulis d'entrailles et de restes de nourritures.

Pris de terreur, je ne me tins plus et je me cachai dans le dos de mon Virgile. Mais il me tira de derrière lui, en me prenant par une oreille.

— Allez, viens là !

Il me plaça devant lui. Il me força à me courber, offrant mon postérieur à sa virilité luxurieuse.

C'est au moment où je jouis dans un cri libérateur que la fenêtre éclata dans un fracas d'enfer... ou de purgatoire !

LÀ-HAUT, LÀ-HAUT

Potin-le-Preux (Côtes du Rhône), accueille le Punk, un café associatif, régi par les principes anarchistes.

Il fait beau, il fait chaud en ce printemps 2023, quelques habitués discutent cinéma, installés mollement dans les fauteuils de la terrasse. À l'intérieur, le tuteur du lieu s'occupe de préparer une sarriette²², tandis qu'un petit groupe au fond de la salle organise le prochain "Festival de poésie comportementale", qui est prévu en juin à la salle des fêtes "Bœuf et tofu" de Potin-le-Preux. Au fond du café, la troupe de théâtre des "Ploucs à paillettes" répète son prochain spectacle, "La vie et l'œuvre de Teddy Torres dans une relecture scénique et transidentitaire de Dante²³". Depuis le jardin, on entend les chants kropotkiniens entonnés par quelques autres habitués.

Deux représentants de l'administration policière de province que l'on appellera ici Pandorin et Pandoreu, se présentent à la terrasse.

— Pardon messieurs...

— Et dames s'il te plaît ! coupe l'une.

— Ouaip ! Et pas que, renchérit un autre.

— Bon on sait, Pétule... la ramène pas, sinon ces beaux messieurs vont rien piger.

Les deux arrivants sont comme des poulets devant une PlayStation, à leur regard, on comprend... qu'ils ne comprennent pas.

— Oui... enfin... qui est le chef ici ?

— Georgette ? Tu sais qui est le chef toi ?

— Moi... non... y a pas de cuisinier ici tu sais beau brun, s'adresse à Pandorin un grand mec plutôt svelte aux lèvres maquillées d'un léger bleu de Prusse.

— Ah mais non, je veux dire : "LE chef" ? insiste Pandorin.

— Écoute gamin, dit un octogénaire aux grandes locks²⁴ blanches... va voir Foune.

Le grand dadais en uniforme, hébété, ose la question :

— Qui est... euuuh... Phou-ne ?

— Pas "Phoune", mec... "Foune" !

— Ah ?... pardon.

— C'est l'tuteur du lieu, camarade, il est à l'intérieur... sauf s'il est en train de bécoter son chéri.

— ??? réagissent silencieusement Pandorin et Pandoreu.

Ils se dirigent donc vers là où on leur a dit d'aller y voir.

Juste à ce moment-là, Hubert de Farniente, l'acteur principal de la troupe des "Ploucs à paillettes", mime la scène principale de sodomie active dans la scène où Fiante arrive dans le premier cercle de Frigide²⁵.

La mettrice en scène Isabelle Belle, voyant les arrivants, se fâche :

— Nan mais c'est pas possible ça !... Foune avait dit qu'on pourrait répéter sans que les journalistes viennent m'interviewer.

Kim Jonglun, le décorateur... qui joue aussi dans la pièce, dans le rôle passif de Frigide, essaye de rassurer la mettrice :

— Mais non voyons, tu vois bien que c'est des cis²⁶ qui viennent reluquer des queers !

Scotchés sur place, juste au seuil du café, les pandores hallucinent sans même un exta.

Kim s'approche.

— Alors mes mignons, on fait quoi là ?

— On souhaiterait s'entretenir avec votre chef.

Kim se retourne vers Isabelle, qui suçant son pouce, grognote dans son coin, vexée.

— Tu vois Isa... c'est pas du harcèlement mainstream... c'est pour...

C'est à ce moment que Kim s'aperçoit qu'il n'a pas saisi le fond de la question posée. Il tourne la tête vers Pandorin.

— Pardon ? Vous disiez quoi au fait ?

— Nous cherchons à contacter Le Chef.

Kim se gratte la tête en marmonnant.

— Lechef... Lechef ?

Il se tourne... derechef vers la scène, et demande à Hubert (qui attend la reprise) :

— Dis Hub', tu connais toi un type qui s'appelle Lechef ?

— Beuuuh... ça s'rait pô l'gars dehors qui braille l'International en esperanto ?

— Tu crois ? J'avais cru qu'il s'appelait Forsythia...

Il renseigne les deux zigotos moralement énucléés :

— Vous allez dans le jardin... ça doit être le grand aux cheveux roux, en robe jaune à pois verts.

Ils referment leur mâchoire inférieure qui avait tendance à rester bloquée en position basse, et reprenant un peu vie, se dirigent d'un pas sûr et martial vers... le grand type roux en robe jaune à pois verts.

— Pardon mons... mad... enfin... c'est vous le chef ?

²² Boisson chaude (ou froide) faite de cette plante.

²³ Teddy Torres est une "pornstar" gay français, mondialement connu des amateurs du genre, tandis que Dante Alighieri est un auteur du XIII^e siècle, assez connu des amateurs de rectangles à caractère littéraire.

²⁴ Autre appellation des Dreadlocks. NdA

²⁵ Une libre interprétation de la Divine comédie, bien sûr. NdA

²⁶ Personne ne se ressentant pas d'un autre genre que celui qu'on lui a assigné à la naissance.

— Ô pitchounes ! fait l'interpellé avec un accent du sud nettement sonore, tu me voig chef ?

— Eh ! La trouaille ! J'ai une gueuleug de chef moig ?

Aux têtes, qui balançant de droite et de gauche horizontalement dans un profond silence respectueux... les deux individus uniformisés doivent se rendre à l'évidence : on les a induits d'erreur.

— Nous cherchons à prendre contact avec le chef d'ici.

Un grand rire secoue l'assemblée qui leur fait face.

— Ô pitchounets... va voir Foune, il doit le connaître ton cheffouillons.

Délaissant les interrupteurs de chansons à texte, ils reprennent en un chœur joyeux La Paimpolaise proudhonienne.

Les zombis dégradés reviennent sur leurs pas et se présentent à Foune en train de réajuster sa jupe rouge à froufrous.

— Pardon, êtes-vous le chef ?

Foune les regarde intensément, scrutant dans leurs yeux leurs désirs profonds.

— Z'avez un mandat ?

Pandoreu se tourne vers son collègue.

— On a un mandat, chef ?

— Ben non, c'est malin... va falloir en faire un.

— Bah ouaip les p'tits gars... pour sûr qui faut l'papelard !

Le duo dépité rebrousse chemin vers la lumière autochtone à la recherche d'un rapport banal.

Délaissant la cheffouille à leurs réflexions paperassières, Fou-ne reprend tranquillement son activité cafetière en sifflant :

“J'emmerde les gendarmes

Là-haut là-haut

J'emmerde les gendarmes

Et la maréchaussée

Et la maréchaussée

Les gendarmes l'entendirent

Là-haut là-haut

Les gendarmes l'entendirent

Et ne firent que passer

Et ne firent que passer

La morale de l'histoire

Là-haut là-haut

La morale de l'histoire

C'est qui faut pas faire chier

Quand on a pas d'papier”²⁷

OLÉ !

Maison de retraite “Les Glaieuls roses”, à Jouy-sous-les-Mimosas (Elle-et-Vilain).

Il est 18h02... Le directeur de l'Ehpad²⁸, Jean-Luc Tamaire fait une petite visite à ses JP²⁹.

— Alors madame Georgette, ça va ?

La vieille dame, attachée sur son lit par de solides cordes, tourne la tête vers lui.

— Naaaan ! La bouffe est dégueu ! Mon lit sent la pisse et t'as une gueule de méro³⁰.

Monsieur Tamaire, choqué par le ton peu amène de l'ancêtre, demande à la Préposée intermittente aux soins sanitaires :

— Cette vieille conne cause toujours ainsi, ou c'est juste pour moi ?

— Je pense que ça vous est spécialement destiné, confirme-t-elle, narquoise.

Fâché et humilié, et alors qu'il tourne talons, un homme d'un certain âge, pour ne pas dire d'un âge certain, lui assène sur l'une de ses jambes un violent coup de pommeau de canne.

Il s'écroule par terre en couinant comme un goret alors qu'une dame à l'air patibulaire (mais presque), lui enfonce dans le ventre les pattes de son déambulateur.

— Tiench prend cha crapulche.

Si la Préposée citée plus haut ne fait rien pour aider son directeur, c'est surtout qu'elle s'est assise et regarde, attendrie, le spectacle de la mise à mort.

En effet, un autre JP, assez costaud, et pour être précis faisant un bon quintal, lui fait un “Gorilla press drop” en soulevant la victime expiatoire au-dessus de sa tête, les bras tendus et le laissant retomber d'un coup sec sur le torse, imitant ainsi le catcheur Ultimate Warrior³¹.

Sonné, Jean-Luc Tamaire essaye tant bien que mal de se relever. Mais alors qu'il est en train de le faire, il entend :

— Vas-y Jacqueline, fous-lui sur la tronche à c't'ordure !

C'est à ce moment-là qu'il reçoit le contenu entier d'un pot de chambre, inondant son visage d'un liquide nauséabond... avant de se manger le contenant sur les mâchoires.

Il s'écroule, groggy.

— Fini-le Roméo ! crient les participants enthousiastes.

²⁸ Établissement appartenant à ERPÉS (Entreprise de Récupération des Personnes en Écart de Santé), cotée en bourse depuis 1827.

²⁹ Joyeux Pensionnaires.

³⁰ On rappellera que le méro c'est “trois quarts de gueule, un quart de queue” (proverbe marseillais).

³¹ De son vrai nom, James Brian Hellwig.

²⁷ 6- Reprise légèrement détournée d'une chanson populaire (cf “L'assassin habite au 21”, d'Henri-Georges Clouzot, 1942, “La tour de Londres” chantée par Raymond Bussières).

Roméo Sanchez da Silva d'Ortolan, ancien torero madrilène (de 1952 à 1975), JP dans l'établissement depuis une dizaine d'années s'approche. Il a le regard farouche, l'œil noir et déterminé. Tenant sur ses béquilles, il enfourne dans la gueule ouverte de la bête le bout de l'une d'elle qui traverse sa tête jusqu'à sortir par la nuque.

C'est sous les applaudissements admiratifs du personnel et de tous les spectateurs de cet hallali là, que se conclut cet épilogue par un tonitruant :

— Olé !

OT AS FENISTEN

MA OT ARN FOL

C'était en 1984, à Montrouge, cité située à la périphérie sud de Paris. Il faisait chaud en cet été-là, et Jil se baladait nu dans son appartement, cherchant un endroit de fraîcheur... qu'il ne trouva pas.

Jil ferma les rideaux de sa chambre, et se laissa couler sur son lit. Fermant les yeux pour ne plus ressentir que son corps suant.

Il méditait silencieusement pour échapper à sa colère de ne pas pouvoir échapper à la torpeur. Il était nu... il ne pouvait faire plus.

Dans le silence ouaté il lui sembla entendre une respiration d'abord. Une respiration douce et calme, comme celle d'un chat sur son coussin, qui les pattes étendues, rêve en souriant. La respiration se transforma en une sorte de psaume étrange, un psaume dit d'une voix posée et reposante :

Ot as nef aln gert mai

Noÿ selle raanem

Ot ver prärtre édcalar

Édcalar ich ot t'as pet tsöl

Jil se releva sur ses coudes, regardant un peu apeuré autour de lui, dans la pénombre feutrée de cette après-midi torride.

Mais il n'y avait personne. Il cligna des yeux comme pour se rassurer qu'il ne rêvait pas.

Il se réétendit, laissant tomber mollement sa tête sur le coussin déjà bouillant. Il le retourna afin de trouver un peu de cette douce fraîcheur qui avait disparue. Il ferma les yeux de nouveau.

Acrète tor jäl gert mai

Ki n'are nef traart

Lel t'ast tro ourn n'elfrépir

N'elfrépir o oter nonekaart

Jil est resté couché cette fois-là mais il ouvrit les yeux, écarquillant son âme. Il cria la question qui lui brûlait le cerveau. Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Melle ota alva gert mai

Klur cel öl ma kham

Kham fak oter laar iok

Ki n'aben, ki n'aben

Cette fois, Jil ferma les yeux, comme s'il avait écouté ce qu'il avait entendu. Il se calma, cette fois rasséréiné par le son de cette voix.

Il lui parut s'endormir doucement, comme porté par des mains de plumes.

C'est quand il se réveilla qu'il s'aperçut qu'il faisait nuit ; que la fenêtre était ouverte en grand et que les rideaux étaient agités des soubresauts du vent. Un éclair zébra les ténèbres et le roulement triste du tonnerre déchira le silence.

Il se demanda comment il avait pu dormir aussi paisiblement. C'est à cet instant qu'il prit conscience qu'il tenait dans sa main gauche... un livre.

Un livre couvert de signes qu'il connaissait, mais qu'il n'avait jamais vu. Des signes qui formaient des mots qu'il comprenait mais n'avait jamais appris. Des paragraphes qu'il déchiffrait mais n'avait jamais vu.

Le titre était :

“Alnébé”

Il put lire une dédicace, écrite pour lui, et qu'il lut sans aucune difficulté :

Ot as fenisten ma ot arn fol :

Tu es venu et tu as vu

Ot as fenisten ma ot arn hart :

Tu es venu et tu as connu

Ot as fenisten ma ot édcaltite :

Tu es venu et tu découvrit

Ot as fenisten ma ot tefenistor :

Tu es venu et tu reviendras

AJHIN DELPH

Jil comprit qu'il n'était plus seul... qu'ils n'étaient plus seuls.

Appendice :

Pour information, Jil nous a traduit les premiers mots qu'il entendit, couché sur son lit de sueur.

Premier psaume :

Ot as nef aln gert mai :

Tu es enfin là cher ami

Noÿ selle raanem :

Nous sommes réunis

Ot ver prärtre édcalar :

Tu vas pouvoir découvrir

Édcalar ich ot t'as pet tsöl :

Découvrir que tu n'es pas seul.

Second psaume :

Acrète tor jäl gert mai :

Écoute ton âme cher ami

Ki n'are nef traart :

Je t'ai enfin trouvé

Lel t'ast tro ourn n'elfrépir :

Ce n'est pas pour t'abandon-ner

N'elfrépir o oter nonekaart :

T'abandonner à ton inconscience

Troisième psaume :

Melle ota alva gert mai :

Laisse-toi aller cher ami

Klur cel öl ma kham :

Ferme les yeux et viens

Kham fak oter laar iok :

Viens avec ton âme ici

Ki n'aben, ki n'aben :

Je t'attends, je t'attends

LEÇON MORTELLE

Lilibeth n'aime pas les notes de musique.

Lilibeth est une jeune fille de seize ans, jeune fille sombre et introspective que ses parents poussent à une carrière de pianiste.

Mais Lilibeth, sombre et introspective, elle, ne rêve que d'engins de chantier, de gros camion et de puissantes pelleteuses. Lilibeth, sombre et introspective, lit aussi, solitaire, dans la pénombre de sa chambre, les nouvelles d'Howard Phillips Lovecraft. Elle vit ainsi, entre son amour des machines ardentes et les contes angoissants.

Henri de la Manque des Basses, vieil adorateur de la pédagogie disruptive, ne rêve, lui, que de Frantz Liszt, Sergueï Rachmaninov et pour ses loisirs, Scott Joplin ou Dave Brubeck (uniquement dans ses soirées de beuveries).

Lilibeth doit subir, tous les mardis, “l'enfer du clavier”, comme elle l'écrit elle-même dans son Journal secret.

— Allons mademoiselle ! Ré majeur ai-je dit !

Avec sa baguette de “chef”, Henri de la Manque des Basses, lui assène un violent coup sur le bout des doigts.

— Aïe ! crie Lilibeth, retirant ses phalanges endolories.

Elle qui s'imaginait au poste du grutier, soulevant l'énorme masse d'un bloc de béton armé.

— Reprenez petite sottie ! hurle l'adorateur de la pédagogie “à l'ancienne”.

Lilibeth le regarde affolée. Elle voudrait tant se sauver et se mettre à genoux devant sa mère pour lui implorer l'arrêt de cette torture, elle qui ne souhaite que conduire un robuste bulldozer jaune.

Avec appréhension, elle reprend le “Missa solemnis” que Beethoven écrivit pour son malheur.

À l'arrivée fatale du “Ré majeur maudit”, Lilibeth se tend. Elle doit le réussir pour ne pas subir encore les assauts sadiques de son corrupteur.

Et le voilà !

— Maaaais enfin sale petite peste imbécile. Que ne m'écoutez-vous ?

Lilibeth retire ses mains promptement. Mais dans son âme et conscience, elle prie la créature lovecraftienne Shub-Niggurath, “le bouc noir des bois aux mille chevreaux”, de la délivrer de ce monstre plus hideux encore.

Elle se tourne alors vers l'homme, comme habitée de la puissance dévastatrice de l'immonde cthulhienne. Ses yeux jaune-gris percent les orbites de l'infâme pédagogue, qui recule, soudainement pris d'une peur inextinguible.

Il pose le pied sur la petite maquette d'une tractopelle de la marque “Malefic toys” qui traînait là. Le jouet, inexorablement, se met à rouler et emporte le maléfique prof vers la fenêtre.

Un cri.

Une chute.

Lilibeth va à la fenêtre et enfin souriante et extrospective, elle regarde le corps défait et sanglant de son bourreau, dont le corps gît, démembré, sur une grosse et rutilante pelleteuse toute neuve.

L'ACCIDENT DE POUSSETTE

La pornographie, tout comme le précise le dictionnaire Larousse, c'est "la présence de détails obscènes", comme dans cette histoire fort triste et dérisoire.

Nous sommes au printemps 1959, Lucette et Roger Zéhaine sont en vacances dans le petit village de Vatispritzenschnell³², en Bavière orientale. Ils promènent leur poupon dans son joli landau recouvert d'un beau tissu vichy car il fait très beau et très chaud en ce mois d'avril.

Il fait en effet très fait beau, et le nourrisson dort du sommeil de l'encore innocent, suçotant l'une de ses petites phalanges de ses lèvres purpurines.

Il fait aussi très chaud, et maman Zéhaine porte une souple jupe albuginée, afin de rafraîchir un peu ses aines.

Papa Zéhaine a lui revêtu son lederhosen³³ favori pour avoir les genoux à l'air, profiter un peu des quelques effluves de vent et surtout... surtout, faire couleur locale³⁴.

Papa Zéhaine, sans trop le faire exprès et "parce que la nature profonde de l'homme c'est bien de trousser sa femelle" comme il aime tant à le répéter auprès de ses collègues féminines du laboratoire TDC³⁵ en se gondolant d'aise... sa main droite caresse le fessier corrompteur de la mère de son fils.

— Ooooh Roger, le bébé dort ! fit-elle en gloussant

— Bah justement, répondit-il en appuyant son dire d'un clignement d'œil impudent et égrillard.

Il s'approche et sans le faire totalement exprès, malgré ses désirs de mâle alpha, il marche sur la jupe voletante de-ci de-là par la bise impudique.

La jupe découvre alors l'intime bassin de sa moitié qui lâche sans y prendre garde le landau afin de se retrousser prestement. Mais voilà qu'elle n'avait pas fait attention à l'abrupte pente descendante que le couple empruntait alors.

Le landau, esseulé, sans conducteur, ayant à son bord l'enfançon qui ronflette paisiblement, ne se doutant pas de son avenir... fonce vers le narthex d'une église romane.

La suite est d'une tristesse lugubre et fit les gros titres de la presse locale dans le "Gute neuigkeiten Zeitung" dont voici l'article par lequel nous concluons cet "Imaginaire" assez désolant :

³² Aujourd'hui renommé Ach-so.

³³ Culotte courte de style Bavarois avec des bretelles intégrées.

³⁴ "Ben voyons !" ironise très souvent son épouse. L'expression restera gravée dans la mémoire du jeune Zéhaine.

³⁵ D'aucun ironisent sur l'acronyme, mais ce ne sont que de vilaines langues coprophones. NdA

“Accident de poussette — Des parents ont laissé maladroitement choir leur enfantelet qui était benoîtement dans son landau. Le petit est toujours vivant, mais on redoute des séquelles psychologiques irréversibles sur son développement futur. Le professeur Gerhard Gassundwater, spécialiste reconnu de l'enfance maltraitée a déclaré que “bien des psychopathes ou même des sociopathes, ont eu à subir de telles maltraitances”. La police a laissé les parents libres qui ont pu récupérer leur fils Éric Zéhaine, malgré les risques psychiatriques. On lui souhaite un avenir sain sans trauma trop prononcé.”

LE DERNIER RÊVE

Et voilà, en cette Saint Valentin, je me suis réveillé en sueur, dans le dos de mon amant le bras droit sur sa hanche, le souffle chaud et court sur sa nuque.

Mon sexe contre ses rondeurs postérieures a tressailli au souvenir d'un rêve.

Pourtant le rêve n'avait rien de sensuel. À ce qu'il m'en souviene je me vis en train de prendre mon petit déjeuner dans le jardin. Mon homme souriant, en face de moi. Nous nous regardions silencieusement, dans ce calme matutinal. “Joe”, le coq de mon voisin se mit à faire ses vocalises. Une pie, à quelques mètres de la table, se jeta sur une proie que je n'eus le temps de voir ; sans doute un quelconque ver de terre. Un tracteur passa sur la route que l'on voit au fond du jardin.

Un enfant cria.

Je pensais que c'était un enfant.

C'était un homme, un homme qui devait avoir une cinquantaine d'années. Il avait arrêté sa voiture au milieu de la route, juste après le passage du tracteur. J'étais en train de me poser la question de savoir pourquoi j'avais pris son cri pour un cri d'enfant.

Quand je fis attention à son geste et à son attitude. Il était comme pétrifié, debout entre sa portière largement ouverte et sa voiture. Les yeux écarquillés, il tendait son index vers le ciel. C'est à ce moment-là que j'ai aussi regardé dans la même direction.

Un éclair aveuglant secoua le ciel, à la fois jaune rouge bleu noir. Et puis quelques instants plus tard.

Un bruit.

Un boum froid et sec.

Un boum de lèvres gourmandes poussant vers l'avant comme pour expectorer le trop-plein d'air. Je regarde Farène avec la cuillère de son porridge suspendu entre assiette et bouche. Mon amour est figé, comme moi en train de regarder le ciel. Un immense nuage qui monte dans le ciel. Comme un énorme champignon cotonneux et méphitique.

Et au même instant, deux autres éclairs, l'un au sud, de l'autre côté de la maison et le second cette fois à l'est, très loin, plus loin que l'horizon même.

Une vague de vent qui arrive, qui plie, arrache et déflagre tout sur son passage, arbres, maisons, et sol avec tout ce qui rampe ou marche dessus.

Je vois l'homme figé à côté de sa portière. Il explose en des milliers de morceaux comme un gros tas de gravats.

Le souffle m'atteint au moment où je me réveille.

— Coucou mon chéri, me dit Farène me prenant la main qui caressait sa hanche.

Il se retourne.

— J'ai fait un rêve étrange.

— Ah ? Dis-moi, il fait beau et chaud, tu veux pas me raconter ça en prenant le petit déjeuner dans le jardin ?

Agraal était devenu forgeron. Et pourtant il ne s'était jamais destiné normalement à ce métier. Il voulait être "homme des mots" dans son enfance. Un de ceux qui jonglent de lettres et de sons. Il avait un livre particulier, un livre dont les mots parlaient à son cœur tout autant qu'à son intellect. Grâce à ce livre, il se sentait fort, il se sentait grand. Homme.

Et puis un jour, son père lui prit le livre en disant qu'il n'était pas pour lui. Qu'il était encore trop jeune pour celui-là. À la place il lui donna un livre « pour les enfants de ton âge » lui dit-il.

Agraal regarda le livre "pour enfants" un petit moment. Il ne lui voulait pas de mal à ce livre qui ne lui avait rien fait. Mais ce n'était pas "son" livre. Il le mit dans un sac en papier, et le sac en papier près du radiateur, "au moins il n'aura pas froid" se dit Agraal.

Les jours passaient, et l'enfant chercha son livre dans la maison. Où son père avait pu le mettre ? Il fouilla même dans l'atelier du père, là où il travaillait, chez monsieur Tak, le forgeron du village.

Mais rien ! Il ne le retrouva pas.

Agraal sombra dans une déprime. Il ne s'intéressait plus vraiment à rien. Il passait dans la vie comme fait le vent sur le chemin de l'école.

Un jour, Agraal revint de l'école plus tôt que prévu. Il se trainait en silence, comme à sa nouvelle habitude. Quand arrivé près de la porte d'entrée de la maison, il vit par la fenêtre qui était juste à côté, il vit son père en train de lire. En fait il essayait de lire. Son doigt courait lentement sur le papier, et à haute voix, il disait sa lecture.

Agraal fut ému et émerveillé de voir l'effort de son propre père suant de zèle pour accéder au plaisir des histoires écrites à l'évasion de l'esprit.

Il resta devant la fenêtre, discrètement, pendant de longues minutes. Puis il rentra. Son père ne s'aperçut pas tout de suite de sa présence. Et c'est alors qu'il essayait de lire la dernière phrase d'une page que levant la tête, il le remarqua.

Ils se sourirent l'un l'autre en silence.

Le fils s'approcha du père. S'assit à côté de lui et lui transmit ce qu'on lui avait transmis à lui-même : l'amour des mots.

Et alors que le livre les rapprocha, Agraal apprit de son père le métier de forgeron. Un forgeron qui forge des mots, des formes de feu qui forgent l'esprit.

MME IRMA

C'est l'occasion ici de donner un éclairage sur celle dont les prédictions historiques assez personnelles, émaillent les différentes unes. Rappelons-nous de sa lucidité sur la vie d'un César³⁶ : "Jules ? Il finira centenaire grâce à son fils Brutus." Ou quelques siècles plus tard lorsqu'elle affirme que : "Henri IV sera écartelé pour une histoire de truanderie le 27 mai 1610." Mais on doit tout de même lui rendre les honneurs, même si on va pas en faire des colonnes de son génie à elle, quand elle a affirmé que : "La Bastille deviendra un opéra qui verra défiler beaucoup de monde." Et enfin, quoi qu'en aient dit certains tiers, même si c'est une idée assez commune... ce n'est pas Mme Irma qui est la cause de la guerre de 1870 avec sa fameuse vision de "Bismarck, après avoir vaincu les français, sera couronné roi à Reims en 1914, sous le nom d'Adolf 1^{er}".

Un épisode reste cependant dans toutes les mémoires : En juin 1922. En effet, elle prédit d'abord qu'un américain gagnerait le tour de France sept fois de suite au début du XXI^e siècle, et qui s'appellerait Louis Armstrong. En juillet de la même année, elle précisa que c'est en fait Louise Armstrong qui serait la première femme trompettiste à marcher sur la Lune.

Mais le fait le plus notable de la carrière de Mme Irma se situe en 1942, en effet, pour s'attirer les bonnes grâces de l'occupant nazi, elle conseilla la Wehrmacht au sein du très secret groupe "Prospectives possibles et stratégies à définir", dirigé par le non moins inconnu général Heinrich von Gassundwater (1878-1974) ; elle proposa à her Hitler d'attaquer le Royaume-Uni en creusant un tunnel sous la manche depuis une ville d'où on ne pourrait pas se douter de leur plan. Ainsi, Mme Irma, grâce à son pendule médiumnique, décida que le meilleur endroit pour débiter les travaux d'un tunnel sous la Manche serait... Bayonne... le projet finalement fut avorté.

À la libération, sa collaboration avec l'ennemi lui valut un procès, mais elle fut libérée après avoir annoncé fin août 1944, au Président du gouvernement provisoire de la République française (Charles de Gaulle), que « Après cette libération, De Gaulle serait couronné Empereur à Montboudif sous le nom de Charolus II. »

On l'embaucha au service du personnel, à Sainte-Anne, en pension complète.

Elle mourut d'une occlusion intestinale le 28 février 1963 juste après avoir dit à son infirmière : « Tout va bien, ce n'est qu'un petit rhume. »

R.I.P.

³⁶ Jules en a fait des siennes, certes... même si certains penchent que son histoire n'est pas la pire de tous.

LE PLEIN EMPLOI

Dimanche 20 février 2022,

Parvis de l'Église Sainte Gudule

Honolulu-les-Bains

— Dis-moi Alfred, mon chéri... si en fait on remplaçait Firmin ?

— Pourquoi donc, il peut encore servir.

— Il a bien vieilli, tu sais. Et puis peut-être qu'il serait mieux, pour finir ses jours à l'ÉSAEF³⁷ locale ?

— Bien bien, tu veux que l'on voit ça tout de suite... ou après la messe ?

— Oh avant, ainsi nous pourrions remercier le seigneur de nous avoir aidé dans notre choix.

— Tu as raison.

Le couple qui bavarde ainsi, c'est Isabelle Croupion, 28 ans, infirmière libérale et son mari Henri Croupion, 32 ans, comptable à la CUCU³⁸.

Ainsi, avant de participer à l'office, ils se dirigent vers l'échoppe de Serge Raynelle, directeur départemental d'EDF³⁹.

— Alors ? Je vois que vous hésitez entre ce beau grand nègre au poitrail avantageux et ce creusois de souche à l'œil pétillant. C'est pour quel usage ? Ludique ou utilitaire ?

Isabelle sourit en regardant d'un œil discret les pectoraux du grand... noir.

Henri prend un air offusqué.

— Utilitaire voyons ! Nous ne mangeons pas d'un autre pain, monsieur !

— Bien bien, je vois que j'ai affaire à des gens sérieux... vous faites quoi dans la vie cher monsieur ?

— Je suis comptable, répond Henri avec l'air de celui que l'on ne prend pas pour un imbécile.

— Fort bien, fort bien, mais puis-je me permettre de vous proposer alors un autre spécimen, que je ne réserve qu'aux connaisseurs ?

Henri, relève la tête. Enfin, ce vendeur s'est aperçu à qui il avait affaire ! Il consent donc à suivre le marchand.

— Entrez, entrez, fait-il en ouvrant la porte de la caravane.

Henri n'a pas le temps de dire quoi que ce soit, ni de se rendre compte... mais il reçoit sur la tête un coup si fort, qu'il perd connaissance.

Monsieur Serge revient à son stand, où la malheureuse compagne attend patiemment face à ce "morceau d'ébène" dont elle ne peut maintenant détacher son regard.

— Pardon madame, votre mari m'a dit de vous prévenir qu'il se sentait mal et qu'il rentrait chez vous.

Isabelle, toujours dans sa contemplation, se tourne alors vers son interlocuteur.

— Combien pour ce beau... euh pardon, pour cette pièce dites-moi ?

— 2500 euros, garantis un mois, garde-robe et examen médical compris.

— Je le prends, se décide-t-elle en payant d'une liasse neuve de beaux billets.

— Mais vous avez bien entendu ?... au sujet de votre mari ?

— Oui oui... mari, malade, maison, fait-elle en prenant son acquisition par le bras afin... d'en tâter toute la puissance.

Elle repart vers la voiture, toute absorbée qu'elle est.

Dimanche 27 février,

Marché aux bestiaux et aux travailleurs

Morteau-les-Mines

— Ils sont beaux ils sont beaux mes beaux esclaves ! Il y en a pour tous les goûts.

Un homme, bien habillé... costard cravate, s'arrête devant une des marchandises.

— Qu'elle est sa spécialité à celui-ci ?

— Comptable !

³⁷ Établissement Social pour l'Accueil des Esclaves en Fin de vie.

³⁸ Coopérative Urbaine de Crédit Usuel.

³⁹ Esclaves De France.

LA FAMILLE

En faisant des recherches, nous avons enfin trouvé un descendant direct de ce “haut personnage”...

Stone Roling dont voici la généalogie en ligne directe :

Nicolas Rolin, 1376-1462, Chancelier du Duc de Bourgogne ; Antoine Rolin, 1424-1497, Grandchambellan du comte du Charolais ; Pierre Rolin, 1453-1532 Curé de l'église Saint-Pierre à Morteau-les-Mines ; Damien Rolin, 1489-1566, peintre, notamment le fameux portrait de Sœur Gudule, petite nièce par alliance du roi Henri II. Le même portrait servit à la campagne publicitaire des yaourts “La vache heureuse”⁴⁰ en 1908 ; Jean Rolin, 1540-1621, médecin, inventeur du véritable ancêtre du sparadrap, le “drap qui colle” qui encore aujourd'hui, fait le bonheur des petits actionnaires du laboratoire Pfizer⁴¹ ; Théodore Rolin, 1575-1654, médecin lui aussi, mais n'a rien inventé, on lui doit juste un recueil de poésies macabres dont le sujet principal reste les membres arrachés et les purulences corporelles⁴² ; Henri Rolin, 1618-1702, géomètre qui tenta d'expliquer la raison du penchement de la Tour de Pise dans “Et pourtant elle penche” (édité à compte d'auteur à Vérole), on lui doit aussi la carte au 1 : 2500^{ème} de la rue du chat qui pète, à Dammarie-lès-Lys ; Léon Rolin, 1650-1722, marin puis corsaire pour le compte du Duc de Savoie Victor-Amédée II pour lequel il prit possession en plein brouillard d'un navire avant de se rendre compte que c'était une barge à charbon sur la Tamise, ce qui ne l'empêcha pas de voler le charbon pour l'hiver suivant ; Paul Rolin, 1677-1713, musicien inventeur, on lui doit l'ancêtre du très fameux instrument de musique immortalisé par André Franquin, le gaffophone, l'original a été détruit en 1940 à Dunkerque par les allemands pensant avoir à faire à une arme de guerre sonique ; Hector Rolin, 1699-1764, chimiste qui travailla notamment sur “L'étude de la reproduction asexuée des amibes

⁴⁰ En 1919, Albert Kirrie, PDG des établissements “La vache heureuse”, se pend par accident avec sa serviette de table. L'entreprise est rachetée par Léon Bel, le créateur génial du délicieux fromage industriel qui fait honneur au bon goût français : “La vache qui rit” (marque déposée en 1921, semble-t-il en hommage à Albert Kirrie).

⁴¹ Le “Drap qui colle”, devenu au XIX^e siècle Drakikol, grâce à Charles Erhart, confiseur, cousin de Charles Pfizer et co-fondateur du laboratoire pharmaceutique du même nom. Le Drakikol est devenu Sparadrap après un procès en diffamation (1862), intenté par John-Evans Drakikol, éleveur de poulet de combat dans le Dakota du Nord.

⁴² “Cantus cadaveris”, 1643, réédité par Hachier en 1922.

en milieu aquatique”, cette étude est considérée comme l'une des moins intéressantes de toute l'histoire de la chimie française ; Georges Rolin, 1733-1812, auteur et poète maudit auquel on doit notamment le trop oublié “Ode à ma cuisse gauche” en hommage à la bataille d'Austerlitz où il imagine que sa cuisse gauche lui raconte la bataille⁴³ ; Thierry Rolin, 1762-1851, député du département des Côtes du Rhône (1792), soldat de Napoléon (1808), contrebandier aux Caraïbes (1809), shérif à Honolulu-the-Bath (Caroline-de-l'Ouest, 1811), élu sénateur de Caroline-un-peu-plus-loin-en-bas-à-gauche en 1812, membre honoraire de l'académie des sciences de l'université de Messéchaussettes (1815) ; John Roling, 1812-1902, industriel appelé par ses amis “le reconvertible” : traction aux noirs (1841), traite des blanches (1842), culture des roses (1843-1846), industrie du deux roues, industrie du trois roues, industrie du quatre roues, cinq roues, six roues, etc., en 1855, il s'associe avec George Bissel et Jonathan Eveleth pour exploiter le pétrole, mais trouvant l'odeur répugnante (il dira même « Le pétrole ? Aucun avenir dans le commerce, c'est dégoûtant et ça pue, je préfère l'huile de ricin, voilà un produit qui a de l'avenir. »), il se retire du pétrole, en 1860, il fait du commerce d'esclaves avant de devenir un chaud partisan de l'abolition (il dira notamment : « Les nègres, après tout sont des animaux qui ont des droits »), en 1872, il est élu sénateur, comme son père, de l'état de Caroline-elle-qui-rit-quand-on-la-pine avant de prendre sa retraite en 1898 ; John Roling II, 1839-1924, fils du précédent, n'a rien fait de bien extraordinaire, sauf dans son pantalon quand il était petit ; John Roling III, 1870-1948, rentier ; Bryan Roling, 1908-1976, industriel et mélomane, c'est lui qui crée les Industrials concerts of metals qui inspirera plus tard Led Zeppelin, ACDC et The bear's balls de Jouy-en-Josiane⁴⁴ ; Tony Roling, 1935-1999, Jazzman qui voulut se faire passer pour noir en prenant des bains de charbon, il est considéré comme le blanc le plus con de sa génération, parce qu'en plus il jouait du piano debout⁴⁵ ; Stanley Roling, 1966-2021, dessinateur maudit qui sombra dans l'alcool à 90 dès son plus jeune âge, sa femme, Kimberley, n'eut un enfant de lui que par insémination à la petite cuillère :

⁴³ “Anthologie de l'œuvre poétique révolutionnaire de Georges Rolin et son apport incontestable à la culture et la langue française” (1856 pages en 15 tomes, Nouvelle Réflexions Frater-nelles [NRF] éd., 1912).

⁴⁴ En concert de soutien à l'association de défense des escargots de Bourgogne nécessaires, du 12 au 24 mars 2022, à la salle polyvalente de Potin-le-Preux. Réservation au 09 72 81 31 97 de 9h à 18h.

⁴⁵ Cette anecdote inspira un chanteur français assez connu.

Stone Roling, 1993, ouvrier agricole dans les plaines californiennes, rien de plus le concernant sinon sa consternante inutilité dans la grande histoire de l'humanité.

YOPLABOUM-TAGADA-TSOIN-TSOIN

Galaxie du têtard⁴⁶

Planète Yoplabout-Tagada-Tsoin-Tsoin
Gorge Profonde, cultivateur de Spläm à poil roux dans les environs de Muuurf, la capitale fédérale de l'île du Vomi-blanc, regarde le ciel... ce ciel toujours de ce beau vert lumineux.

Il regarde et il voit !

Il voit un objet tomber en sa direction.

— Wooo puté !⁴⁷

Le machin s'écrase comme une merde technologique juste devant les yeux de Gorge Profonde.

— Ah bé ça !⁴⁸ ajoute Gorge Profonde l'air ahuri, y m'a ruiné ma récolte de Morfl⁴⁹ !

Heureusement, Jambon Blanc⁵⁰, serviteur de l'ordre et de la paix publique était dans les environs. Il arrive en courant devant son vélo⁵¹.

— Ah ! Je vois, on fait de la contrebande d'objet volant pas encore identifié. Votre compte est bon, lui dit Jambon Blanc.⁵²

— Mais non ! Je sais même pas c'que c'est que ce truc-là.

— Et en plus vous me prenez pour un con.

Gorge Profonde y pensait bien... mais de toute façon, le représentant de l'ordre et de la manière a ses consignes :

Il désintègre sur le champ le contrevenant, ainsi que toute sa famille et ses animaux de compagnies.⁵³

Le fonctionnaire, une fois la triste mais juste sentence appliquée, s'approche des restes de l'objet tombé du ciel.

Il remarque un disque qui scintille à la lumière, il est très jaune et il y a quelque chose d'écrit dessus :

“The sounds of earth
united states of america,

⁴⁶ La galaxie du Têtard, également connue sous les matricules Arp 188 et UGC 10214, est une galaxie spirale barrée disloquée située dans la constellation du Dragon à environ 400 millions d'années-lumière de la Voie lactée. (source wikipedia.org)

⁴⁷ Les dialogues ont été aimablement traduits par Igor-Tadeus Paglop, exolinguiste de l'université de Mandibule-Ploum-Ploum.

⁴⁸ On notera la qualité des expressions de cet être évolué qui pourtant ne connaît ni Cyril Hanouna, ni Valérie Pécresse et encore moins le bœuf mironton.

⁴⁹ Le “Morfl” est une sorte de Jorbal, mais un peu moins grulfé.

⁵⁰ Tout le monde ne peut pas s'appeler Heinrich Himmler, Michel Fourniret ou Vladimir Poutine.

⁵¹ Sur cette planète, c'est une vieille habitude de courir devant son vélo pour ne pas trop l'user.

⁵² Comme quoi, quelque soit l'endroit dans l'univers, les forces de l'ordre sont toujours le repaire des idiots les plus profonds. CQFD.

⁵³ “Dura lex, sed lex”, comme on dit vulgairement.

Planet earth”⁵⁴

Jambon Blanc se saisit du disque, et le rapporte au ministère des objets volants pas encore identifiés. Il arrive au guichet n°1.

— C’est pour quoi ?

— Pour un disque arrivé dans un objet volant pas encore identifié.

Le fonctionnaire assis tend un papier au fonctionnaire debout :

— Remplissez ce formulaire !

Jambon Blanc prend très au sérieux les consignes de son collègue sur chaise. Il s’exécute donc.

Après avoir rempli le formulaire et son devoir, il rend sa copie avec l’objet.

— Merci, dit laconiquement le préposé aux dépôts d’appareillages venus d’objets volants pas encore identifiés.

— Mais je vous en prie, répond Jambon Blanc avant de repartir vers de nouvelles aventures trépidantes.

La politesse est une vertu cardinale sur la planète Yoplaboum-Tagada-Tsoin-Tsoin !

LE MAL AU CUL

En effet, il voulait entreprendre enfin une analyse pour essayer de comprendre pourquoi lorsqu’il se réveillait, il avait mal au cul. Ça le gênait beaucoup, surtout dans sa relation hétérosexuelle orthodoxe avec sa femme Marie-Chantal-Béatrice. Il avait même opté pour un abonnement de soutien au Figaro sur les conseils de son confesseur. Mais rien n’y faisait, son anus était quotidiennement douloureux au réveil, Le Figaro n’y pouvait rien.

Il chercha dans le Bottin, l’adresse d’un homme de l’art :

Hubert Grattepoil, 24 rue du Chat qui pète, à Pilosité-sur-le-Gras. C’était dans le 9-3, mais quitte à parler de ces choses dont on ne parle pas d’habitude... valait mieux que ce fût loin du manoir familial.

Il composa le numéro de téléphone du praticien.

— Allo ?

— Oui Allo ? fit une voix féminine avec cet accent prolétaire digne des films de Renoir.

— Pourrais-je parler à monsieur Grattepoil s’il vous plaît ?

— Un ‘stant.

Elle posa le combiné.

Rodolphe, bien malgré lui entendit alors la conversation à l’autre bout du fil.

— Et donc ton homme, y l’a fé quoi quand est-ce qu’il a vu que c’était un mec ?

— Ben tu penses qu’il est pas resté, l’avait pas envie de l’avoir dans le cul.

Un rire clôtura ce qui semblait bien être une consultation. Rodolphe était juste un peu gêné d’avoir été le témoin du “ouï-dire”. Soudain il y eut une voix masculine aux accents bourrus, cela lui rappelait son oncle Georges-Firmin des Brindilles qui imitait fort plaisamment le pétomane.

— Allô ?

— Monsieur Grattepoil ?

— Lui-même. C’est pour quoi ?

— Pour prendre rendez-vous, est-ce que ce serait possible ?

— Pas d’souci, j’suis ouvert de neuf heures à midi et de quatorze à dix-huit heures mon gars.

Bien qu’étonné de cette réponse quelque peu laxiste, il s’en fut tenu pour dit.

C’est le lendemain qu’il fut bien plus étonné quand il arriva sur place.

En effet, au 24 rue du Chat qui pète, à Pilosité-sur-le-Gras... c’était une boucherie-charcuterie traiteur !

Rodolphe Polignac de la Bisefuvenue entra tout de même dans l’échoppe.

— Pardon madame, s’adressa-t-il poliment à la femme qui tenait la caisse, n’est-ce pas le cabinet

⁵⁴ On aura reconnu le disque d’or que les terriens ont envoyés par-delà le système solaire avec “Voyager 1” le 5 septembre 1977.

de monsieur Hubert Grattepoil qui se trouve être ici ?

— Ah ben tiens t'en a d'bonnes toi ! Y a pas d'cabinet ici. Nan mais ! Juuuules, viens gader l'marlou aux meurses bizarres.

Jules arriva à l'instant et indiqua la sortie au visiteur avec un grand et vigoureux pied au cul en ajoutant :

— Hubert c'est rin qu'un fouteur de merde. J'y ai racheté sa baraque pour y faire une activité chrétienne moi m'sieur ! L'Hubert y s'est calté ailleurs. J'sais pô où.

Rodolphe était bien marri... mais c'est le lendemain matin qu'il fut le plus surpris : sa douleur fessière avait disparu !

Et depuis, il consulte régulièrement chez Jules Grattepoil, principalement pour ses biftecks. Comme quoi...

30 mars 1922
30 mars 2022
100^{ème} anniversaire
de la naissance
de Claude Gohin...
...mon père

Ces textes suivants
sont en hommage
à mon père et ne sont
que des fictions

VENGEANCE
PABLO ET MAX
LA FAIM
LA DÉCHARGE
ILLUSTRATION
RECETTE AU RENARD
LA SIMPLICITÉ
INTERVIEW AU 36
BICENTENAIRE
L'ANNIVERSAIRE
LA CUISINE À LA PAPA
IL FAUT ÊTRE PRÉCIS
L'INÉLUCTABLE

VENGEANCE

Cette histoire remonte à juin 1815, et très exactement au 19 juin, le lendemain de la défaite de l'Empereur à Waterloo.

Il avait reconnu son oncle, Jules Valjean, parmi les soldats en train d'agoniser sur le champ de bataille et tandis qu'il lui portait secours, il vit bien un homme dépenaillé qui faisait les poches des cadavres ou des mourants.

— Regarde ailleurs, pissefroid, gueula le détrousseur à l'adresse de mon père avant de déguerpir comme un rat.

Un peu après, Claude avait reçu des mains de Jules un portefeuille garni de billets, en lui disant : « Ne touche à cet argent que lorsque tu en auras vraiment besoin, mon neveu. »

Il avait remisé cette histoire dans la besace de sa mémoire.

Et là, à Montfermeil, dix-sept ans plus tard, sur le chemin du retour à Paris après avoir travaillé deux ans dans les mines de charbon du nord, et reprendre sa place auprès de ma mère et moi avec ce qu'il avait gagné.

Il lui arriva cette histoire.

Dans l'auberge "Au sergent de Waterloo", au moment de payer son maigre repas, il fit tomber le portefeuille qu'il portait toujours. L'aubergiste, qu'il ne reconnut pas tout de suite, prétendit que le portefeuille lui appartenait, et que Claude voulait le voler.

Mon père fut arrêté et son accusateur, monsieur Thénardier, le fit condamner au bagne, grâce à l'un de ses amis, Henri Javert, inspecteur de police.

Malheureusement, au bagne, mon père ne rencontra que le malheur, et un jour, en voulant se défendre d'un de ses codétenus, il le tua par accident.

Sa peine fut alors aggravée : il fut condamné à mort.

La veille de son exécution, Claude fit une chute, il eut les jambes brisées, mais rien n'empêcha l'administration d'exécuter la peine et mon père.

Il eut la tête tranchée.

Je récupérais le portefeuille quelques années plus tard, sur le pavé de Paris, lors de la révolution de 48, lorsque je reconnus l'homme qui accusa mon père à tort, brisa la vie de ma mère et la mienne. J'étais sur la barricade de la rue Saint-Maur. Je le vis, le visai et tirai.

Il s'écroula. J'étais vengé, il n'y avait pas besoin de justice.

11 avril 1944, Max Jacob est inhumé au cimetière d'Ivry, juste après sa mort au camp de Drancy. Il y a peu de monde. Deux hommes ont la tête baissée, l'un, un jeune homme d'une vingtaine d'années se tient à côté d'un autre, qui paraît avoir plus de soixante ans. Ce dernier est célèbre de par le monde, il est l'auteur du fameux tableau *Guernica*.

— Tiens Claude mouche-toi, s'adresse ce dernier au jeune homme en lui tendant un mouchoir.

— Merci Pablo... Max va nous manquer.

Pablo se tourne vers son jeune confrère, les yeux embués.

— Oui, c'est un vieil ami qui disparaît.

— Merci de me l'avoir fait connaître Pablo, j'aurais eu cette joie.

Le cercueil descend lentement, les cordes crissent et c'est le seul bruit qui rompt la solennité de cet instant.

Le ciel est gris.

— Je n'en peux plus de Paris, Claude. Je vais m'installer dans le sud. J'ai besoin de lumière. Tu peux venir avec moi et Dora si tu veux.

— Je crois que je vais rester, Pablo. Mes parents ont besoin de moi depuis que mon petit frère est parti en Espagne et que j'ai échappé au STO.

— Tu pourras venir quand tu veux, tu sais.

Claude lui sourit.

La terre recouvre le cercueil du poète. Les deux hommes se dirigent vers la sortie de ce lieu si lugubre. Les mains se serrent.

— À bientôt Claude.

— Prend soin de toi, Pablo.

La Guerre (Max Jacob)

*Quand le soleil est en colère,
les vagues de la mer vont plus vite,
les nuages du ciel se dépêchent.
Les yeux du Sage s'exorbitent
le nombril de Bouddha
était comme une coupe vide :
la coupe maintenant
déborde*

Claude est un peintre inconnu. Il habite dans ce pauvre quartier du marais à l'aube de l'an 1871, alors que les prussiens bombardent le sud de Paris.

Il n'a pas grand-chose à manger.

Il regarde par la fenêtre de sa mansarde. Le ciel est gris et il fait froid.

Une meute de chiens passe dans la rue en jappant, ils sont poursuivis par des gueux affamés, armés de fourches et de longs couteaux.

Sa faim lui tiraille le ventre.

Il se tourne vers son chevalet où siège une toile immaculée qui ne peut rien pour lui pense-t-il.

Il se retourne encore vers la fenêtre et regarde les assaillants déchiqueter un de ces chiens faméliques qu'ils ont capturés.

Une idée lui traverse l'esprit.

Il s'assoie devant la toile, prend sa palette et y dépose quelques couleurs.

Fiévreusement, il commence à peindre.

Il peint l'intérieur d'une mansarde en hiver. Il y fait gris et froid. Il peint un peintre en train de peindre...

...et juste à côté de ce dernier... une table.

Une table débordante de victuailles : une grande assiette avec un poulet grillé et fumant entouré de belles pommes de terre luisantes, un énorme rôti dans un plat en céramique accompagné de haricots verts au beurre, une majestueuse marmite de soupe aux pois et au lard, un gigantesque plateau de fromages frais, deux gros pains de campagne, un ample panier de pommes et clémentines et enfin trois bonnes bouteilles de vins simples et gouleyants.

Claude finit le tableau par une dernière touche de couleur. Il se recule et contemple.

Il est heureux... c'est beau.

Soudainement, il revoit sa table juste à côté, toujours vide.

Il se retourne encore sur le tableau... une idée lui traverse l'esprit.

Il efface les trois bouteilles, le gros panier, les pains, le plateau, la marmite, le plat en céramique et la grande assiette.

Le tableau est vide. Il se retourne de nouveau vers la table.

...elle est cette fois remplie de victuailles : une grande assiette avec un poulet grillé et fumant entouré de belles pommes de terre luisantes, un énorme rôti dans un plat en céramique accompagné de haricots verts au beurre, une majestueuse marmite de soupe aux pois et au lard, un gigantesque plateau de fromages frais, deux gros pains de campagne, un ample panier de pommes et clémentines et enfin trois bonnes bouteilles de vins simples et gouleyants.

Il recouvre la toile sur le chevalet avec un drap blanc.

Il se met à table. Claude est heureux.

LA DÉCHARGE

Claude est un jeune peintre pieux et prude issu de la petite bourgeoisie parisienne. Ses parents qui tiennent boutique de viandes, non loin de la forteresse de la Bastille, dans le faubourg Saint Antoine en ce mois de juillet 1789 sont inquiets des événements qui secouent la capitale.

— Claude, un client pour toi, mon fils.

En effet, un bourgeois bien mis s'approche du jeune homme.

— J'aimerais que vous fassiez le portrait de ma fille, Marion. Est-ce possible ?

— Mais bien sûr monsieur.

— J'aimerais qu'elle soit représentée en une Vénus inspirante et désirable.

Claude fronce les sourcils.

— Je ne pense pas que je sois l'artiste qu'il vous faut... monsieur ?

— Monsieur Dirledon des Feuillus de Saint-Jacques, pour vous servir, jeune homme, on m'avait bien dit votre penchant pour la pruderie, mais j'insiste et vous propose cent Louis d'or pour ce travail.

— Cent louis ?

— Eh oui.

Claude se gratte la tête avant de décider d'accepter cette offre très généreuse.

Rendez-vous est prit pour le mardi suivant, 14 juillet afin de commencer les esquisses.

— Oui j'arrive !

On vient de frapper à la porte de l'atelier du jeune artiste, au 3^e étage du 14 rue du faubourg Saint Antoine, en ce beau matin ensoleillé du 14 juillet 1789, alors que déjà quelques citoyens et citoyennes se massent autour de la Bastille.

Claude ouvre la porte sur une jeune fille d'une vingtaine d'années à peine.

— Vous êtes monsieur Claude ?

— Euuuh... oui... oui... vous ê... vous êtes Marion ? bafouille-t-il.

Marion sourit de la confusion adorable du jeune homme.

— Puis-je entrer ?

— Mais... mais bien sûr ! se reprend-il

Il ouvre grand la porte et laisse passer devant lui cette jeune beauté qui déjà le subjugue de sa seule présence.

— Où puis-je me déshabiller ?

Claude lui montre un paravent en bois.

Elle repasse devant lui en le caressant d'un sourire.

En attendant de voir son modèle s'installer, il prépare un crayon en le taillant, tout en regardant le

paravent, avec un sentiment de désir, si nouveau pour lui.

— Êtes-vous prêtes ? demande-t-il.

— Seriez-vous si pressé de me voir en ma nature cher Claude ?

En l'entendant le nommer ainsi, il sent une vigueur nouvelle raidir son membre charnu.

Et la voilà, entièrement nue, qui sortant de derrière le léger refuge, s'approche du jeune artiste qui n'en peut plus.

— Marion... savez-vous l'effet que vous me faites ?

La jeune fille, qui baissant les yeux, ne peut que remarquer la bosse épaisse qui déforme son pantalon.

— Oui, et je me demande qui de nous deux aura usage à tailler du crayon ?

C'est ainsi, que Marion, dans sa nudité de jeune fille, usa de sa gorge pour le plus grand bonheur de Claude. Et qu'au son du canon de la Bastille assiégée, c'est lui qui déchargea le premier.

ILLUSTRATION

Scène I acte I

La scène se passe dans le vestibule du 8^e étage du 31 rue du Chat qui pète à Jouy-en-Josiane (Yves-et-Line), dans l'atelier de Claude, illustrateur de son état⁵⁵.

— Bonjour, je suis bien chez Claude ?

— C'est lui-même.

— Vous êtes Claude ?

— Jusqu'à preuve du contraire, c'est en effet le cas, et ce depuis ma naissance, il y a déjà quelques années.⁵⁶

— Ah, j'en suis fort aise, en effet, ma femme s'appelait aussi Claude, et j'ai depuis quelques soucis avec elle.⁵⁷

— Ah ?⁵⁸ Passons dans mon atelier, suivez-moi, c'est par là.

Scène II acte I

La scène se déroule dans l'atelier du 8^e étage du 31 rue [...], il y a principalement une table à dessin, à dessein de dessiner.

— Installez-vous ici.

— Là ?

— Oui, sur le tabouret.

— Ce tabouret-ci ?

— Vous en voyez un autre ?⁵⁹

— Bien, j'aimerais vous demander de me dessiner un mouton.

— Oh la ! Un mouton ?

— Oui un mouton.

— Un mouton... vous voulez dire ce truc qui fait « Bêêêê ».

— Oui, ce modèle-ci.

— Je suis bien embêêêêtez, voyez-vous.⁶⁰

— Ah ?⁶¹

— Si je vous dessine une caisse avec des trous et que je vous dis qu'à l'intérieur il y a un mouton... ça vous irait ?

Scène III acte II

La scène a lieu dans un bureau de style bureau, avec un bureau en métal gris et une armoire en métal gris, le temps est gris.⁶²

— Ah ! Bonjour monsieur Claude, que puis-je pour vous ?

— C'est au sujet de cette enveloppe.

— Ah oui, c'est votre dessin de cette caisse avec des trous qui m'en a donné l'idée.

⁵⁵ On peut pas être plus précis !

⁵⁶ Comme c'est bien dit !

⁵⁷ Cela n'intéresse personne !

⁵⁸ La preuve !

⁵⁹ Atmosphère tendue, non ?

⁶⁰ Légère touche burlesque, hein ?

⁶¹ Remarquez-vous ici la perplexité qui se lit sur le visage embrumé du visiteur ?

⁶² Quelle ambiance !

- Ah ?
 — Oui !
 — Et ?⁶³
 — C'est l'enveloppe où se trouve le chèque.
 — Mais il n'y a pas de chèque !
 — Pas plus que de mouton dans la caisse.

Scène VI acte III

La scène montre l'intérieur d'un fourgon cellulaire, on notera l'apparition d'une sorte de figurant pour figurer la présence d'une figure policière, nous l'appellerons Longtarin⁶⁴ par convention. Les deux acteurs précédents ont chacun un œil au beurre noir et des dents en moins.⁶⁵

- Ve voulais vous vaire une blague.⁶⁶
 — Ouaip, ben c'est une blague qui n'a bas vait un tabac.

Longtarin :

- Du calme voulez-vous !⁶⁷

RECETTE AU RENARD

Claude est un gentil lapin qui habite avec sa lapine et ses quatre lapinous. Il habite un très joli cottage sous un arbre à petits pois⁶⁸.

Un arbre à petits pois qui le protège du vilain Renard que l'on appelle Eric⁶⁹.

Mais voilà, l'arbre à petits pois se situe dans le jardin de Vladimir⁷⁰ le paysan.

Vladimir, bien décidé à reprendre l'usage de son bien, arrive devant l'arbre, armé d'une pioche toute neuve.

— Cet arbre m'appartient, il est dans mon jardin depuis des générations, et ce n'est pas un lapin qui va m'empêcher de récolter les pois. Je vais bien finir par l'attraper et le cuisiner.

— Monsieur Vladimir, laissez-nous donc tranquille... et pourquoi ne pas cuisiner du renard ?

— Un renard ? C'est une bonne idée !

RECETTE DU RENARD

AUX PETITS POIS

Attrapez un renard. S'il a des plumes, c'est que ce n'est pas un renard ; lisez alors la recette du poulet aux petits pois.

Une fois préparé le renard, coupez-lui la tête. Le mieux est d'utiliser une ancienne guillotine, même si ce n'est pas celle qui servit à raccourcir Louis XVI, ce n'est pas grave, l'essentiel est d'étêter le bestiau. Mais cependant, si vous n'avez pas de guillotine dans vos affaires, vous pouvez utiliser un couteau, un bon gros couteau.

Puisque ce n'est pas un poulet, ne cherchez pas les ailes et attachez-lui les pattes avant vers l'arrière et les pattes arrière vers l'avant. Ce n'est pas pour prévenir une fuite, mais parce que ça se fait de lier les pattes des viandes qui ont des pattes, même si on fait du riz au lieu des petits pois.

Badigeonnez de beurre et faites couler un filet d'huile sur le dos du renard, n'utilisez pas d'huile solaire, mais une huile de fruits ou de fleurs, meilleur au goût.

Faites cuire au four une bonne heure à thermostat correspondant à 180° degré.

Vérifiez la qualité de la cuisson en piquant une cuisse très légèrement, pas pour ne pas lui faire mal, mais pour ne pas abîmer ce que vous allez manger ou servir, surtout si vous êtes végétarien ou quelque chose.

⁶³ Là, les dialogues illustrent de nouveau une tension exacerbée, notez-le !

⁶⁴ On se reportera avec intérêt à l'œuvre de Franquin pour comprendre toute la saveur de ce patronyme.

⁶⁵ Ici, le maquillage des protagonistes est laissé à l'appréciation du metteur en scène et de sa volonté de réalisme pour signifier la violence ineffable qui précède ce tableau-ci.

⁶⁶ Le situationnisme odontologiste dans un certain rapprochement lettriste nous oblige dans l'évocation de cet acte, à modifier un peu la diction des acteurs. — l'éditeur.

⁶⁷ Le final de cette œuvre théâtrale, par ce sophisme ébouriffant, permet au lecteur d'avoir une réflexion existentialiste moderne et indispensable.

⁶⁸ Le Caraganier est aussi appelé "arbre aux pois", et ces pois-ci sont aussi comestibles.

⁶⁹ J'aurais pu prendre d'autres prénoms, mais en ce moment, pour signifier un personnage maléfique et dangereux, c'est ce prénom qui me vient à l'esprit... C'est étrange non ?

⁷⁰ Pour un personnage légèrement psychopathe, j'ai pensé à "Vladimir"... allez savoir pourquoi ?

Durant la cuisson au four, écossez les pois, jetez les cosses à la poubelle⁷¹ et les pois dans une marmite d'eau salée de sel de mer, sans son eau, en effet les pois font des choses sexuelles dedans, alors prenez de l'eau du robinet, bien plus saines puisque les employés des services de l'eau ne se reproduisent — normalement— eux, que dans leur maison.

Lorsque la viande est prête et les petits pois aussi, alors, réunissez le tout dans un seul et même plat, pas forcément trop plat, sinon les petits pois ont tendance à rouler. Ce qui n'est pas le cas du renard, qui a ce stade ne bougera plus.

Bon appétit, comme on dit en ce cas là, parce que le soir, lorsque l'on se couche, on ne dit plus "bon appétit", mais "bonne nuit".

LA SIMPLICITÉ

Nous sommes en 1925, le 30 mars, au 25 de la rue du Chat qui pète⁷², à Boulogne Billancourt.

Le petit Claude, qui fête aujourd'hui ses trois ans, vient de recevoir son cadeau : une belle boîte à dessin avec des crayons de toutes les couleurs, des fusains, des craies grasses, des craies sèches et plein d'autres choses pour faire plein de dessins.

À peine a-t-il le crayon dans la main qu'il entreprend le portrait de sa mère.

Au bout de cinq minutes, il a fini cette première œuvre qu'il montre à ses parents.

Incroyable ! La représentation, la maîtrise du crayon, l'interprétation du visage, le rendu de la lumière sur la joue droite de sa mère est tout simplement magistrale.

Georgette et Octave prennent rendez-vous aux Beaux-Arts avec monsieur Henri, pour leur présenter ce nouveau Léonard... leur fils.

Lors de ce rendez-vous, où monsieur Henri, tout d'abord très très méfiant, regardait les époux avec suspicion, dû bien se rendre compte qu'il avait été présenté à plus que Léonard ou Rembrandt ou Michel-Ange... un artiste à la technique exceptionnelle. Son interprétation de Les noces de Cana que lui demanda alors monsieur Henri, d'après une copie du Véronèse, allait au-delà même de l'œuvre originale.

Monsieur Henri le prit alors sous sa coupe, rassurant ses parents en leur proposant une prise en charge totale de l'éducation du petit Claude.

Dès lors, Claude intégra la meilleure classe de peinture aux Beaux-Arts. Ses camarades de classe, tous âgés de plus de dix-huit ans ou presque, apprenaient tout autant de leurs professeurs que du jeune élève qu'ils regardaient avec vénération.

Claude put faire sa première exposition personnelle dans une salle du Louvre, alors qu'il venait de fêter le Noël de ses six ans, en 1928.

Puis, Claude continua ses études de dessin. Il y eut la guerre, la libération et le monde tournait toujours.

Alors, à l'âge adulte, préférant la simplicité à l'adulation des foules et des directeurs de musée ou d'université, il décida de devenir juste "artisan décorateur", gagnant sa vie chichement mais avec la joie du travail bien fait, peignant encore pour son plaisir et celui de ses enfants.

⁷¹ On écrit bien "Les cosses" et non "L'écosse", car en Écosse, si l'on trouve peu d'arbre à petits pois, on y trouve plus de cave à whisky, dont on pourra se servir un verre-là avant de déguster ce plat-ci, sauf si évidemment l'on fait parti des hydrophiles.

⁷² L'adresse a été inventée, mais elle est cependant inspirée de la "rue du Chat qui pêche", qui est une rue parisienne qui existe bel et bien, c'est d'ailleurs la rue la plus courte et la plus étroite de Paris (29m sur 1,80).

INTERVIEW AU 36

Le commissaire Claude est expert dans les vols de tableaux, nous le prenons ici lors de l'interview officielle qu'il donne à un marlou pas forcément fute-fute, mais qui se bahutait avec une toile de maître... assez connue.

— Alors l'gonze ? Tu vas m'dire qu'ce truc tu l'as bichoter chez un pucier pour vingt balles ?

— Bah non inspecteur.

— Commissaire steplaît ! Chuis membre honoraire du Schtroumpf⁷³. Bon, et là... ton bastringue, c'est pour épouiller les caves, pas pour faire le ménage chez ta daronne.

— Ben non commissaire, c'est l'pante qui voulait défarguer ses bricoles, en fait y f'sait qu'à m'baver des bigornions.

— J'te l'accorde il a l'air mariole l'zigue des puces, mais l'tablal là, tu vois bien qu'c'est pas une croustade ?

— J'sais pô moi, à l'école on m'a pas trop tuyauté sur l'lard.

— Et "Léonard de Vinci"... ça te dit rien ?

— Vous savez, moi, commissaire, question art moderne, c'est pas trop l'blot d'mézigue pour tout dire.

— Et Mona Lisa ? Tu connais ?

— J'fais pas dans l'bourdon. L'arsouille j'le pratique pas en marloupia.

— C'est pas une langouste la Lisa, ce s'rait plutôt genre l'gâteau du Louvre.

— Ah ? Et elle vaut combien la donze ?

— Boooaf... mille ou deux mille pavés.

— ...couic —

Nous interrompons cet Imaginaire à cause du décès prématuré de l'un de nos intervenants qui vient d'apprendre qu'une croûte telle que cette multiséculaire ripolinade valait plus qu'un mug à l'effigie de la Joconde⁷⁴ vendu à la boutique des musées nationaux. RIP.

BICENTENAIRE

Bagneux,

vendredi 6 novembre 1987.

— Qu'est-ce tu fais papa ?

— Je vais au Père-Lachaise.

— Ah ?

— Oui, je vais voir un ami.

— Je peux t'accompagner ?

⁷³ Le SCHFPN est le Syndicat des commissaires et hauts fonctionnaires de la police nationale.

⁷⁴ L'auteur tient à préciser que Léonard est bel et bien l'un des plus grands créateurs de tous les temps... mais ce machin qu'a refile François 1^{er} à l'histoire est loin de valoir les autres œuvres picturales du De Vinci. On ne peut pas être génial tout le temps, j'en sais quelque chose.

— Mais bien sûr fiston, tu ne travaille pas aujourd'hui ?

— Naaan, mon boss a fermé la boîte à cause d'une fuite de gaz.

— Bien bien, alors habille-toi, on y va.

Mon père était souriant, de ce sourire que j'aimais tant chez lui, un sourire sain, sans aucune autre pensée que de transmettre son plaisir.

Il a fermé la porte de l'appartement du 4 rue Mozart, à Bagneux, et on est descendu. Dans l'escalier on a croisé le gardien de l'immeuble, qui a son appart' au premier.

— Bonjour monsieur Gohin, vous êtes sapé mi-lord aujourd'hui ?

— Oui, je vais aller voir un ami au Père-Lachaise.

— Au Père-Lachaise ?

— Oui oui.

— Je peux venir avec vous ? Je n'ai rien de spécial à faire, et un tour là-bas, ça fait un baille que j'y ai pas mis les groles.

Mon père, un peu étonné au départ, lui a décoché à lui aussi ce sourire spécial.

— Pourquoi pas, c'est une bonne idée.

Et nous voilà en chemin pour aller prendre le bus 128 à l'arrêt "Jean-Marín Naudin".

En chemin, on croise la dame du magasin La Parisienne. Je la connais bien... puisque c'est moi qui fais toujours les courses pour la famille.

— Bonjour Denis... bonjour messieurs, que se passe-t-il ?

— Nous allons ensemble rendre visite à un ami au Père-Lachaise, dit mon père.

— Ah ? Ça fait longtemps que je n'y ai pas été... je peux vous accompagner, depuis que je suis veuve je n'ai pas grand-chose à faire quand je ne travaille pas.

Mon père a l'air de plus en plus étonné, mais ça le rend joyeux de partager ce moment-là semble-t-il.

On arrive tous les quatre à l'arrêt du bus. Monsieur Jacquet, le gardien, papote avec la dame (je n'ai jamais su son prénom. NdA) et moi je regarde mon père amoureuxment comme un fils regarde un père qu'il aime. En plus il fait beau, il fait frais mais il fait beau en ce vendredi de novembre.

La situation internationale est aussi pour quelque chose dans ce tableau-ci sans doute. Une ambigüité. En effet Reagan le va-t'en-guerre étasunien a rencontré Gorbatchev pour parler d'une désescalade nucléaire, et d'un autre côté l'économie s'est effondrée à la suite du lundi noir d'octobre. C'est une période incertaine qui se mêle au froid de l'hiver.

On monte dans le bus, et là je croise mon pote Lorenzo⁷⁵. Il a deux ans de moins que moi, mais son

⁷⁵ Pour l'histoire, Lorenzo Mattei est mort à quinze ans, en 1980, dans une champignonnière de Mon-

côté poète maudit m'attire toujours. À l'époque je ne sentais pas mon attirance pour les hommes, mais je sais aujourd'hui qu'il m'attirait avec tendresse.

— Tiens, salut Lorenzo.

— Salut l'aminche, vous allez où comme ça processionner ?

Je souris, il a toujours le chic pour faire des phrases amusantes.

— Je te présente mon paternel, le gardien de mon immeuble et la dame qui tient le La Parisienne en face de chez moi. On va au Père-Lachaise pour aller voir un ami de papa.

— Woooo ! Jim ?

— Naaaaan ! C'est pas le genre à mon père.

Je ris presque.

— Pas grave, ça me botterait bien l'cul de vous accompagner. C'est possible ?

Avec toujours le même sourire aimable, mon papa l'accueille dans notre bande.

On est cinq à prendre le métro, d'abord la ligne 4 de porte d'Orléans jusqu'à Denfert Rochereau, puis de là par la 6, direction Nation jusqu'à... Nation. C'est sur cette dernière portion que je croise Philippe. C'est un vieux pote que je connais depuis 1982. Il est avec sa sacoche de prof dans le wagon, en train de lire une livre de nouvelles de Lovecraft.

— Philippe ? Qu'est-ce tu fous-là ? que je lui demande.

— Bah j'reviens du lycée, cette question ! Et toi alors ?

— On va au Père-Lachaise avec... (je lui présente la tribu), pour aller voir un ami à mon père.

— Bonjour monsieur, heureux de vous connaître, fait-il très civil. Puis-je, si c'est possible, me joindre à vous ?

— Ah ? C'est vous le Philippe. Je vous en prie, joignez-vous fait-il de son air joyeux.

Philippe et moi avons une longue histoire, et à cette époque uniquement intellectuelle, même s'il y a déjà quelque chose d'un peu sensuel qui ne dit pas son nom.

Mon père pouvait-il s'imaginer cela ?... Je ne pense pas.

Nous arrivons enfin à "Père-Lachaise". Mon père s'arrête chez un fleuriste et achète un très beau bouquet de giroflées mauves.

Nous nous dirigeons tous vers la division 95, en bordure de l'avenue transversale n°3, et là, devant la tombe d'Eugène Pottier, la dame de La Parisienne, notre gardien d'immeuble monsieur Jac-

quet, Lorenzo, Philippe, mon père et moi, sommes recueillis en silence, dans une communion laïque et émouvante.

Cette tombe que je vois pour la première fois, avec quelques fleurs, posées là par d'autres, signe que le poète de La Commune n'est pas totalement oublié. Je regarde mon père. Je suis ému de cet hommage qu'il tenait à faire à ce poète si doux.

trouge. C'est le premier de "mes" morts. J'ai souffert de sa disparition comme si on m'avait arraché une partie de moi. Je n'ai gardé de lui qu'un seul objet, un livre : "Les murs ont la parole", aux éditions Tchou, édité en juin 1968.

L'ANNIVERSAIRE

samedi 26 mars 2022,
Vallauris

Il fait un temps merveilleux en ce weekend précédant de quelques jours à peine le centième anniversaire de papa, le 30.

Il est toujours là, un peu fatigué certes, et surtout depuis la mort de maman, le 12 janvier 2011. La propriété qu'il a fait construire en 1974, juste après la mort de son ami Picasso aux portes de Cannes, dans le secteur Californie de Vallauris est noire de monde. Une centaine d'invités est déjà là, s'égayant entre le salon dont la baie vitrée ouverte donne sur la grande terrasse et son jardin qui fait face à la méditerranée. Bien entendu la famille est là, sa dernière sœur vivante, Anne ; son dernier frangin, Michel. Et puis toute la tribu des descendants, mes deux grandes sœurs et mon frère, ainsi que leurs trois enfants respectifs et leurs propres petits enfants. Soit seize personnes. C'est sans compter le reste des Gohin et leurs conjoints, des cousins et cousines que je n'ai pas vus depuis des lustres. Ensuite il y a les amis de papa et leurs amis à eux.

Et enfin moi, le petit dernier... avec Pierre, mon compagnon rencontré d'une manière si inattendue et pourtant si classique.

Papa est dans un fauteuil et regarde la mer au loin, l'air absent.

— Coucou papa.

— Bonjour fiston, alors comment vas-tu ?

— Et toi surtout ?

— Oh plutôt bien pour un vieil ermite d'une centaine d'années, fait-il en souriant.

— J'aimerais te présenter Pierre, l'homme à qui j'ai voué mon âme.

Mon père se lève presque, en tout cas il fait le geste, et se rassoit. Pierre, très doucement s'approche, et tend une main vers celle de mon père.

Ils se saluent, en silence, l'instant est pour moi magique, puisque c'est la première fois que je me permets de se faire rencontrer deux hommes que j'aime le plus au monde.

— Alors vous allez vous marier m'a dit Isabelle.

Mon père rompant ce moment-là de son sourire merveilleux, et qui en plus me nomme comme je le souhaite désormais.

— Oui monsieur, mais chaque chose en son temps vous savez.

Papa sourit.

— J'en sais quelque chose, dit-il d'un ton un peu gamin.

— Pardon... oui j'imagine, répond mon Pierre chéri avec son sourire si aimable.

— Bien ! Je serais heureux de conduire le marié devant monsieur le maire, s'amuse mon père.

Moi, je ne sais plus où me mettre, je rougis comme une première communiant et pour m'éviter de pleurer ma joie, je jette mes bras autour du cou de mon père pour le remercier de son amour.

— Merci papa.

C'est une belle journée que l'anniversaire de son père... même si c'est un rêve.

— Fiston, je vais te faire la cuisine.
 Je regarde mon paternel d'un regard mi fier, mi inquiet.
 — Ah ?
 Allez, installe-toi, j'm'occupe de tout.
 "Bon bon" me persuade-je.
 Et hop ! Je le vois couper une pomme de terre en rondelles. Verser de l'huile dans une grande poêle et y jeter les rondelles.
 — Tu crois que ça suffira ? demande-je tout de même.
 — T'inquiètes !
 Je le contemple, il est de dos, devant la cuisinière, et je me dis que "bon, c'est déjà génial que mon papa me fasse à manger".
 Il prend ensuite un pot, sans que je n'aie pu voir ce que ça pouvait être. Il prend des épices, des trucs ici, un machin là, il ouvre le frigo, le referme, il ajoute ceci et cela... on dirait un chef d'orchestre en pleine création symphonique, ça vi-revolte, ça compose, ça interprète... ça culinarise. Ça chauffe dans la poêle, ça grésille.
 "Pfoouu, ça gazine grave", je me dis.
 Et au bout d'un p'tit quart d'heure, il se retourne, il a la poêle en main.
 Moi je suis scié en y repensant...
 C'est le meilleur hachis de choses diverses et ses pommes de terre... bien grillées, que j'ai mangé... que dis-je... dégusté de ma vie.
 Papa c'est mon Bocuse à moi !

— Tu sais bien que : avant l'heure c'est pas l'heure, après l'heure, c'est plus l'heure.
 — Oui d'accord, mais on peut attendre encore un peu qu'il arrive.
 Claude est un peu énervé, il n'aime pas attendre, et encore moins qu'on le fasse attendre. Son fils, Denis, essaye bien de calmer sa psychorigidité... mais ce n'est pas simple.
 — C'est pas parce que c'est lui que je dois mettre un mouchoir sur mes principes.
 — Papa, voyons, un peu de patience, c'est pas parce que c'est lui et que nous c'est nous qu'il ne faut pas avoir un peu d'empathie à son sujet.
 — Et puis c'est quoi cette idée qu'il a eue ?
 — Je ne sais pas, mais ça vient bien de lui, personne dans la famille ne l'a demandé.
 — Ah ?
 Claude est un peu étonné.
 — Faut être réaliste, moi j'aime bien ce que tu peins, mais malheureusement tu n'es pas assez connu.
 — Ah ! Je suis désolé, mais hier j'ai croisé à la boulangerie la mère de la fille qui est mariée au cousin du fils de l'oncle du curé, et bien elle m'a dit comme ça : « J'aime beaucoup ce que vous faites »... alors !
 Je lui souris gentiment, ça n'est pas besoin de lui faire de peine, et puis quand il a une idée dans la tête...
 — Si tu le dis, papa.
 — Bon cette fois... j'en ai marre, 14h30, c'est 14h30 et pas 14h32 ! C'est pas parce que le président de la République veut me faire chevalier de la Légion d'honneur pour l'ensemble de mon œuvre, que je dois supporter de l'attendre !
 Et voilà papa qui s'en va.
 Quelques instants plus tard, le président arrive.
 — Je suis désolé, un coup de téléphone de Gorbatchev, et Danielle avait un problème à Latche... où est votre père ?
 — Je suis désolé, monsieur le président, mais papa n'aime pas attendre.
 François Mitterrand — car c'était lui — a écarquillé les yeux comme s'il venait de voir la madone danser le smurf.
 — Mais il est... 14h34 !
 — Désolé... il faut être précis !

L'INÉLUCTABLE

Il fait gris, il fait froid, il pleut sur l'Alexander Platz en ce dimanche 3 décembre 1944. Une pluie fine et froide transperce la ville alors bombardée jour et nuit par les alliés. À un coin de la place, une longue queue interminable attend pour pou-

voir se nourrir d'une goulache ou d'une sorte de salade de rutabagas et de navets. Claude fait partie de ses hères dont certains sont tellement décharnés qu'ils ont du mal à rester debout.

Soudainement, le bruit assourdissant de la voralarm interrompt la lugubre file des affamés. Un groupe de la Hitlerjugend mené par un adulte au regard froid, continue sa reptation nazie sur le trottoir, comme si de rien n'était.

— Achtung ! crie l'officier.

Un berlinois, sans doute rendu fou par le bruit des bombes, les morceaux de cadavres qui jonchent les rues ou simplement la faim, se jette, couteau en main, pour égorger un des enfants. Il est abattu dans sa course. Son corps retombe presque au ralenti dans une flaque d'eau froide et silencieuse. Tout le monde se regarde, pétrifié.

Le silence soudainement fait résonner les gouttes de ce déluge paisible.

Un sifflement.

Une explosion.

Un camion d'essence devient boule feu et brûle tout dans un large périmètre.

Les corps carbonisés se comptent par dizaine. Claude voulait se protéger... juste derrière un camion d'essence.

LA POUTINE

Épinac,
1^{er} avril 2022,

Monsieur l'ambassadeur de Russie,

J'ai l'honneur de vous convier, n'osant imaginer que votre tant aimé Maître Vladimir ⁷⁶ puisse se déplacer à l'inauguration d'un temple en son hommage.

Ce n'est pas grand-chose, notez bien, mais j'ai pensé que cela serait une bonne idée. En effet, ce serait un lieu où l'on pourrait réfléchir et se déles-ter de ce qui peut nous gêner. Un lieu où l'on pourrait trouver du papier pour y laisser nos souvenirs.

Je me rappelle que votre grand homme y faisait allusion lors de l'un de ses discours publics avec son humanité coutumière et son sens inné de la plaisanterie suave.

Évidemment je me dis aussi que je ne peux dé-cemment garder le nom qu'on donne la plupart du temps à ce lieu, aussi je me propose de l'appeler : "La Poutine", au lieu d'appeler cela "Les Chiottes".

J'espère que vous aurez l'occasion de venir donc par vous-même inaugurer La Poutine et son papier quadruple épaisseur afin de prier pour votre Saigneur.

Votre humble "nazi".

—Isabelle Ghn—

Note : ce texte a été envoyé, la veille par courriel, à l'Ambassade de Russie.

⁷⁶ En effet, le dernier "Vladimir" était Vladimir IV, grand prince de la Rus' de Kiev de 1223 à 1233.

J'étais cette femme de ménage, employée à l'Hôtel de l'Oasis, à Marseille, en ce triste 9 janvier 1905.

Le patron, "monsieur Jacques", m'avait demandé d'être attentionnée auprès de la "Louise" qui était rentrée à Marseille, très malade. Louise Michel, que j'avais pu entendre le 28 décembre dernier, à Nice. Et là, j'étais très heureuse de pouvoir être auprès de cette dame qui m'avait tellement émue par sa simplicité et son... humanité, lors de sa conférence.

Ce 9 janvier, vers sept heures du soir, je perçus qu'elle n'allait vraiment plus bien du tout. Elle qui s'était battue, comme de toute sa vie, n'en pouvait plus contre la maladie. Elle toussait énormément et grelotait de fièvre, le corps maigre et comme desséché perdu dans la blancheur des draps. Et pourtant je la voyais si rayonnante dans sa pâleur. Il était vers huit heures quand elle m'a appelé. Elle s'excusa presque de vouloir un simple verre d'eau.

Je suis restée avec elle jusqu'à l'heure de son dernier départ. Il était dix heures quinze exactement. Le docteur Bertholet n'avait pu la soigner, et comme l'écrivait le "Petit Provençal" du lendemain, les causes étaient connues : "Toutes les persécutions subies : la prison, le bagne, la misère" l'ont poursuivi jusqu'à l'heure suprême.

Je suis sortie à ce moment-là pour pleurer. Je venais de perdre une sœur, une amie.

Et c'est ce jour, le 22 janvier 1905, où je me suis engagée à dix-neuf ans dans la cause libertaire, suivant son corps de Paris au cimetière de Levallois-Perret, où elle fut portée, comme elle le souhaitait, auprès de sa mère.

Je n'oublierais jamais ma grande d'âme.

Didier a 38 ans, il est psychanalyste depuis quelques années, et Pierre lui a 26 ans, il est professeur de mathématiques.

Ils se sont rencontrés par hasard, dans une librairie de province, un lieu improbable perdu dans un hameau de Bourgogne.

C'était il y a trois ans.

Leur amour était si profond, si tendre, si pur, qu'ils rayonnaient autour d'eux.

Mais il y a sept mois, Pierre a ressenti des choses bizarres dans son corps. Il était pris de nausées assez désagréables et même il vomissait sans raison apparente.

Puis, quelque temps plus tard, Didier fut un peu inquiet. En effet, quand ils faisaient l'amour, son mari était étrangement essoufflé, tout autant que quand ils faisaient les courses ou marchaient en forêt la main dans la main. Pierre se plaignait aussi de douleurs persistantes dans l'abdomen.

C'est il y a cinq mois où cela empira. Le ventre de Pierre se mit à grossir, d'abord très imperceptiblement, puis de plus en plus. Lui qui faisait une taille de guêpe, avait tout d'un coup un ventre rond.

Ils attendirent quelques semaines quand même, mais ils finirent par aller consulter Gilles, un ami médecin. Celui-ci examina et fit passer une radio à Pierre.

C'est là que Gilles, heureux et souriant d'être le premier de sa profession à annoncer cette nouvelle, leur dit :

— Pierre est enceint d'un petit garçon... et vous allez être tous les deux papas. Vous savez comment vous l'appellerez ?

Bien que stupéfiés par "l'annonce", ils répondirent en chœur :

— Isabelle !

UN NUMAIN

Je me trouve à Épinac, enfin plutôt dans cette ex-croissance rurale que l'on nomme La Forge.

En ce bel automne 2063, un homme, ou plutôt un "Numain", comme il aime dire en souriant, est là, il vient de fêter ses cent ans.

A l'avant-veille du cinquantenaire de sa très petite maison d'édition, créée à Épinac le 11 novembre 2014, il tient toujours ce lieu bizarre, L'p'tit café chez Denis édition.

Il me reçoit assis dans un de ses fauteuils sans âge, et j'ai l'impression que ce fauteuil est un peu à son image. Il est légèrement voûté, le visage rieur et accueillant.

— Bonjour monsieur, fait-il en se levant dans un geste lent et précis.

— Bonjour, mais je vous en prie, ne vous levez pas pour moi.

— Manquerait plus que ça gamin ! me répond-il en riant presque.

Nous nous serrons la main et nous nous asseyons face à face.

— C'est donc là votre antre d'accueil ?

Il sourit.

— Eh bien oui, j'y suis bien... attendez... (il réfléchit) depuis quarante-sept ans... 2016.

— Mais je croyais que c'était 2014 que vous aviez fondé votre maison d'édition ?

— En 2014, oui, mais c'est en 2016 que j'ai ouvert le café-librairie, en novembre 2014 j'habitais encore chez mon compagnon de l'époque. Tout à côté, à La Drée.

— Vous êtes seul pourtant maintenant ?

— Seul depuis longtemps... oui et non...

Il regarde la photo d'un homme avec un rien de nostalgie.

— C'était votre compagnon ?

— Oui, Pierre, mon dernier compagnon il y a plus de quarante ans. Mais j'ai compensé.

— Comment ?

— Par l'amour des autres.

LE RESPECT

IL Y A DES MAISONS POUR ÇA

J'étais en train d'écrire cet "Imaginaire" lorsqu'il est entré. Il était petit, l'air maigrichon et souriant de ce sourire faux et hypocrite.

Moi je les vois tout de suite les gens insupportables, pour ne pas dire déplaisant.

À peine s'est-il installé dans un de mes fauteuils, qu'il m'a demandé un café... « avec un sucre s'il vous plaît », comme si je n'avais pas remarqué sa désinvolture à me déranger ainsi.

J'ai fini un paragraphe que je tenais à clore, lorsqu'il me répéta sa commande. Je le regardai d'un œil atrabilaire. Je finis d'abord mon travail.

C'est quand je me suis levé afin d'accéder à son désir que lui s'est levé aussi. Il a été très incorrect en me disant que "ce n'était pas comme ça que je devrais recevoir mes clients".

Ça m'a mis hors de moi, mais j'ai gardé mon calme en évoquant la profession de sa mère et ses activités avec son fils.

C'est quand même un monde ces gens qui ne respectent rien !

J'étais sur ce petit monticule, à côté de ma mesure, et je regardai le soleil décliner au-delà de l'horizon. Ses derniers rayons verdâtres éclairaient misérablement ma façade.

Le respirateur autonome qui m'avait été donné par les autorités municipales il y a déjà quelques semaines, me permettait de pouvoir respirer dehors sans être atteint des miasmes atmosphériques.

Hector, mon chat, lui avait la chance de ne pas en être incommodé... l'infection n'était destinée qu'aux humains, grâce à la technologie industrielle et militaire qui nous avait offert cette fin.

Hector ronronnait affectueusement sur mes genoux, sans doute inconscient que ce monde allait bientôt lui appartenir entièrement. C'était sans doute mieux comme ça, étant donné la puérilité de l'espèce à laquelle je faisais partie.

J'avais croisé l'un des habitants d'Épinac la semaine dernière et depuis je ne l'avais plus vu. Je suis bien allé voir au village. Plus personne, sauf les animaux domestiques ou des champs, qui vadrouillaient çà et là. J'avais pris ma batte de baseball au cas où... l'état sauvage de certains était inquiétant.

Mes réserves s'amenuisaient de jour en jour.

Pour me détendre, je regardais des films sur mon écran qui fonctionnait encore grâce à l'énergie que m'offre ma centrale individuelle, dernier vestige des essais de technologie douce misent en place après "la grande tempête".

Ce soir je vais me regarder "Soleil vert", pied de nez cynique à ma situation. Souvenir de solutions imbéciles.

Mon respirateur autonome est en panne.

Je viens de mettre Hector dehors.

J'ai pris une corde.

C'est beau la vie.

— Viens voir Fabien !

— Qu'y a-t-il mon chéri ?

— Y a une vieille croûte, là dans un coin du grenier.

Philippe, qui vient à peine de revenir des courses, pose les sacs et monte en courant rejoindre son compagnon.

Il faut dire que Fabien et Philippe, jeune mariés, ont repris la très vieille maison des parents de Philippe.

— Alors... fais voir.

Fabien tend à son mari une vieille toile. C'est une peinture étrange et presque choquante. Le "portrait" du corps d'une femme, debout, dont on ne voit ni la tête ni les pieds. Elle est habillée d'une robe d'un orange délavé et de bas rouge. Mais ce qui est l'aspect "choquant", c'est que sa main droite semble caresser très intimement son sexe.

— C'est pas beau ce machin, encore un mec, j'aurai pas dit, mais là, c'est vraiment obscène.

— Faut voir !

— Voir quoi ? Tu crois qu'on pourrait le vendre au prochain vide-grenier ?

— Je sais pas, mais t'arrives à lire la signature toi ?

— Booof... "Coon Rhiec" ça me dit rien, y a que la date "1913"... mais ça sert à rien de savoir ça.

— Moi je l'aime bien, alors je vais quand même le mettre sur le mur de la salle à manger. En plus ce soir y a Luc qui vient dîner... tu sais que c'est un amateur d'art. Ça lui plaira sûrement.

— Si tu l'dis... mais moi j'aime pas trop.

Philippe fait un petit bisou tendre à son cher époux pour le consoler.

Le tableau en place, les deux amoureux préparent le repas pour leur invité.

— Ding-Dong.

— Chéri, tu veux aller ouvrir, je mets les petits fours à chauffer.

— Bien bien mamour.

Luc est un grand dadais au visage fin et souriant. Toujours habillé à la "comme je veux", ce soir une jupe longue noire sous une tunique marinière assez longue et par-dessus un grand châle blanc crème.

— T'en jettes toujours Lucounet !

Luc sourit et fait un bécot à Fabien, alors que Philippe s'approche pour avoir sa part de kissou.

— Toujours maître queux ?

— Pfffff, t'es bête, tu penses qu'à ça ! Tiens, en attendant l'apéro, vient voir ce truc bizarre.

Luc à l'air surpris.

— Ah ? Tu m'intrigues.

— Tiens regarde ça !

Luc regarde le tableau. Il inspecte la signature. Il déglutit.

- C'est si moche que ça ?
 Fabien fait un clin d'œil à son chéri.
 — Tu vois je te l'avais bien dit.
 — Euuuuuh, c'est intéressant. Hormis le sujet, dit Luc d'un sourire qui semble un peu forcé. Vous voulez que je le fasse expertiser ?
 Luc transpire un peu. Il s'essuie le front.
 — Tu crois que ça vaut quelque chose ? demande Philippe.
 — Pffff, c'est que de la daube je te dis ! Assène Fabien.
 — Bon, écoute, je vais le montrer à un pote, et je vous dirais ça. D'accord ?
 — Pas de souci Luc, j'ai confiance en toi.
 — On a confiance ! rectifie Fabien.

Un mois plus tard, Luc arrive pour dîner chez ses amis Fabien et Philippe.

- Coucou mon grand, comment vas-tu ?
 — Pas mal, pas mal.
 — Des nouvelles du tableau, s'enquiert Philippe.
 — Boooaf, j'ai réussi à le placer chez un brocanteur. Tenez, voilà.
 Luc tend un billet de cinquante euros.
 — Tant que ça ? dit Fabien.
 Philippe à l'air un peu déçu, mais il essaye de ne pas le montrer. Et juste avant de fermer la porte de la maison pour faire entrer leur invité. Il remarque une Porsche devant la maison.
 — Dis, c'est à toi ce bolide ?
 Luc a l'air gêné, mais essaye de ne pas le montrer.
 — Booooaf, une occas', un vieux truc.
 — Ouaip, on sait que t'aimes bien les "vieux trucs", fait Fabien en fermant la porte.

C'est assez troublant, car j'étais sûr d'être quelques instants auparavant dans mon lit, douillettement installé. Et là je me retrouve dans cette sorte de "salle d'attente".

C'est une petite pièce sans fenêtre, assez mal éclairée et sobrement propre. Il y a au mur, uniquement accroché, le dernier calendrier des pompiers. L'atmosphère générale fait penser à la salle d'attente d'un dentiste. C'est juste un ressenti... bizarre. Cinq autres personnes sont assises autour de moi.

Le premier, à ma gauche est un mec en salopette sous un torse nu, il a de vieilles sandales aux pieds, et aussi... le crâne défoncé.

Ça ne me rassure pas.

À côté de lui, une femme en robe de mariée qui tient dans ses mains, comme accroché... le volant d'une voiture. Elle a l'air d'un lapin devant ses propres phares... hébétée.

Ça a tendance à m'inquiéter.

Encore à côté d'elle, un autre homme, lui est en costard-cravate, l'air bon chic bon genre, une mallette à ses pieds, il tient à la main un catalogue, genre Trois suisses sur lequel des gouttes de sang frais s'écrasent mollement... il a un trou de balle au milieu du crâne.

J'ai failli sursauter.

Il y a ensuite un gamin, habillé en tenue de sport, qui tient un ballon de foot entre ses mains, mais son ventre est écrasé là où on peut voir les traces... de pneus d'une voiture.

Comment ne pas être effrayé ?

Enfin, juste à ma droite, un mec que j'ai eu du mal à reconnaître tout de suite... Éric Zemmour lui-même, en effet sa tête est pratiquement entièrement brûlée, comme aurait pu le faire... une explosion.

C'est surprenant.

— Monsieur Ghn ! crie une voix.

"Mais c'est moi" me dis-je. Justement, une porte s'ouvre toute seule. Je m'en approche et j'entre.

C'est un long couloir sans fenêtre, avec des guichets sur la droite. Quelques personnes parlent à l'hygiaphone.

Un des guichets est "libre" et de là, une voix dit :

— Monsieur Ghn ?

— Euuuh oui, fis-je en m'approchant.

— Ah !... Dossier n° 85 852 243 421... vous êtes mort comment ?

Ça c'était une bonne question...

LA POMPE FUNÈBRE

Nous sommes le 16 février, dans ce qu'il est convenu d'appeler "Le salon bleu", au rez-de-chaussée de l'Élysée.

— Ah ! Ma chère, très chère Marguerite, que je suis content de vous voir, vous m'aviez tant manqué.

La jeune trentenaire qui entre est une femme élégante, gracieuse et vive.

Il se colle à elle dans un élan fougueux.

— Mon César, je vous prie, fait-elle en rosissant mais sans se dégager de trop.

— Allons, allons ma belle, Cléopâtre de mes rêves, je n'y tiens plus. Depuis ma dernière visite en votre villa impasse Ronsin, sis entre votre mari si niai et vous-même... je me mourais de désirs.

Le visage de Marguerite Steinheil devient plus rouge que sa belle robe. Mais Félix Faure s'emporte, il couvre le corps de sa belle de baisers enflammés, ses mains parcourent fiévreusement les appâts de sa maîtresse. En un mot : il ne se tient plus.

Dans cet état de démente érotique, il se laisse tomber sur une chaise, emmenant avec lui "l'objet" de sa concupiscence.

— Cet Adolphe de mari, au si peu de talent, quel piètre amant doit-il être. Je vous veux, là, à l'instant.

Déjà, Marguerite a le haut de sa robe ouvert, et ses mamelons libérés sont aux affres du satyre.

— Grand fou, vous me faites défaillir, ne serais-je pour vous que gourgandine ?

— Oh non, ma Cléopâtre, vous rendez fol ce corps qui se meurt d'espoir.

Il baisse son pantalon, puis son caleçon sur les chevilles. Et prenant la jolie tête de la dame de ses caprices, il la conduit à l'endroit de son entre-cuisse.

Marguerite, se laissant aller elle aussi à ses envies, tenant d'une main le pénis présidentiel érigé, tel un obélisque obscène, au bord de ses lèvres, le flatte de sa langue avec douceur.

— Ô ouiiii, gobe-le tout entier maaaa... beeeelle...

La respiration de son amant devient tout à coup chaotique, alors que le membre est dans la bouche de sa Dulcinée.

— Ô queeeee c'est boooon.

Soudainement, le président met la main à son cœur, il râle.

— Qu'avez-vous mon César ?

— Mon cœuuuuur.

Dans un dernier geste, libérant la tête de Marguerite, qui put alors se réajuster, il agita une sonnette.

Les domestiques arrivèrent, mais ce fut trop tard. Le président décéda enfin peu après.

La presse relata l'événement, certains y virent même un complot dreyfusard⁷⁷. Mais c'est Clémenceau, alors qu'on lui conta cette histoire, qui conclut l'affaire et dit : « Il a voulu vivre César... il est mort Pompée. »⁷⁸

⁷⁷ Édouard Drumont dans son journal La Libre Parole, affirma qu'un cachet empoisonné avait été placé par des "dreyfusards" parmi ceux que prenait le président.

⁷⁸ Attribution véridique. Et si le fait est vrai, le conte en est "fictif". NdA

LA LICORNE PUNK

J'étais en train de travailler à une future édition des "Mémoires sur mes frères" de Charlotte Robespierre, lorsqu'un couple de jeunes filles est arrivé dans la boutique que je tiens. Elles devaient avoir une trentaine d'années, semblaient assez fatiguées... certainement leurs sacs à dos qui devaient leur peser.

— Bonjour, on vient de voir un drapeau de licorne punk flotter à votre devanture.

Je me levai pour les accueillir.

— Bonjour, oui, je l'ai mis pour indiquer qu'ici tout le monde est le bienvenu sans esprit mercantile.

— Vraiment ? C'est original.

— En fait, pour vous expliquer, si pour les administrations je suis "proprio", je ne me considère pas comme tel, et on peut donc prendre le temps de vivre, de se détendre... sans contrepartie, sauf celle de respecter les uns et les autres bien sûr, et quels qu'ils soient. En bref, on donne ce que l'on veut et l'on prend ce dont on a besoin... si c'est disponible bien sûr, souris-je.

Les deux jeunes personnes étaient un peu surprises et avaient comme une expression d'incrédulité.

— Mais c'est "chez vous" ?

— Oui... si on veut... dans mon esprit je n'en suis que l'administrateur en quelque sorte si vous voyez ce que je veux dire. Mais posez donc vos sacs... vous voulez boire quelque chose ?

— On n'a pas beaucoup d'argent...

— Quand on peut pas "donner", on peut "prendre", c'est selon ses moyens, ses envies et ses besoins.

Là, je les ai vu... scotchées.

— Mais alors vous faites comment pour en vivre ? J'ai souri aimablement, leur étonnement était si "frais".

— Je sais pas, j'ai l'impression que les gens sont simplement généreux quand ils le peuvent.

— On prendrait bien un jus d'orange, fit la plus grande.

— Pas de souci...

J'ai été chercher le jus, deux verres... et je les ai servis. Elles s'étaient assises dans les fauteuils et semblaient respirer enfin.

— Vous allez où comme ça, si c'est pas trop indiscret ? ai-je demandé.

— Oh, on fait la route Charlie et moi.

— Charlie ? C'est cool comme prénom.

"La grande" qui se prénomrait ainsi a ajouté :

— Et elle c'est Woop !

— Eh bien, bienvenu Charlie et Woop. Si vous voulez dormir et installer votre tente dans le jardin... c'est dispo. Il y a justement Julien qui est là depuis près d'une semaine.

Elles se tournent enfin vers la porte vitrée d'où l'on voit mon lopin de terre, et remarque la petite tente de Julien.

— Vous vivez ensemble ?

Ça m'a fait bien rire.

— Non, il est comme vous... il passe. On n'a pas encore couché ensemble. C'est à lui de voir, répondis-je coquin.

Ce sont elles qui rigolent pour le coup, d'un rire joyeux et détendu, avant de boire leur jus de fruit.

— C'est super gentil, monsieur...

— André !

— Pardon... c'est super sympa, André, on va quand même reprendre la route.

— Comme vous voulez.

Elles se lèvent, remettent leurs sacs à dos, me remercient et repartent.

C'est juste au moment où elles sont parties, que Julien est entré. Il s'est collé à moi.

— Je peux t'embrasser André ?

Je l'ai regardé, surpris...

— Oui, ai-je répondu un peu inquiet.

Il m'a embrassé tendrement... et il est resté... une vraie licorne !

UN ANIMAL POLITIQUE

J'étais là, dans ma librairie à regarder les résultats de l'opération "Demain on rase gratis". On était à une heure douze de l'éruption moutonnaire des partisans de la fente électorale. Julien, mon petit chéri, était en train de relire Malatesta : "Le Programme anarchiste". Et sans prévenir ma somnolence devant les portes ouvertes défoncées par les pâtres cathodiques...

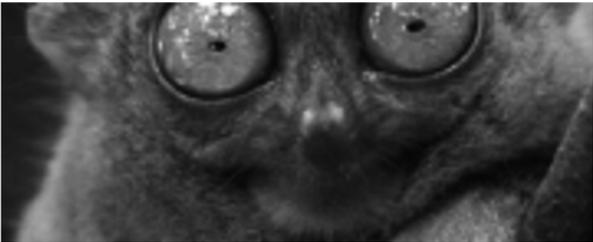
— Et si tu te présentais ?

Moi qui en écrasais délicieusement, je fus soudainement revenu à la réalité.

— Me présenter à quoi ?

— Ben, à la présidence !

J'étais comme un tarsier⁷⁹ sur sa branche, silencieux et essayant de comprendre le sens de la vie.



— Euh, tu sais que je suis anarchiste... chouchou ?

— Ben justement, tu te présentes comme si que, qu'est-ce qu'on en a à battre ? Après tout Poutou et Arthaud, iels font ça depuis des années en sachant qu'iels ne seront jamais élus.

Pouce et index sur mes paupières, j'essayais d'assimiler le concept de mon doudou. Je reprenais mes esprits.

— Note que je suis plutôt sensible à ton enthousiasme, mon Juju... mais y a tout de même un "hic".

— Ah ?

— Personne ne me connaît en France, et j'ai pas de programme.

— Ben c'est pareil que les autres, c'est que des foutaises. C'est que le pouvoir qui les branche.

Là je passe du tarsier au hibou grand-duc.



— Dis, Juju, tu te fous de ma gueule !

— Mais non... une fois que tu as été élu, tu quittes le pouvoir... et hop !

— Et "hop" quoi ?

— Tu redonnes le pouvoir au peuple !

— Bon... admettons... mais vu que je ne crois pas au système électoral...

— Ah oui vraiment ?

— Vraiment !

Julien fait une pause mentale... et tout d'un coup, index en l'air, à la manière Archimède :

— Et si tu prenais le pouvoir à l'association de joueuses et joueurs de violon ?



⁷⁹ Le tarsier est un petit primate d'Asie du Sud-Est, caractérisés par leurs yeux énormes.

LES MARCEL

Immeuble du siège de Janus édition, deux cent vingt-deux étages, sis à La Forge : “La tour du Grand Jamouchi”.

Le Président Gouverneur Général arrive dans sa modeste jaguar spéciale⁸⁰, le chauffeur se précipite pour aller ouvrir respectueusement la porte à son doux maître.

— Si monsieur veut bien.

— Il veut bien, mon bon Marcel 552⁸¹.

Le Pégégé sort nonchalamment, il tapote affectueusement la frêle épaule de son chauffeur et s’allume un “Ja&Nus”⁸².

Marcel 552 referme délicatement la portière — le maître ne supporte pas les bruits importuns.

Gisèle 153 ouvre humblement la porte de l’immeuble devant son gentil maître.

— Si monsieur veut bien se donner la peine.

— Il consent, sourit M. Janus d’un air dégagé.

— Je vous appelle votre ascenseur cher maître ?

M. Janus lance un regard désapprobateur à Gisèle 153.

— Vous pensiez que j’allais monter à pied dans mon penthouse ?

La fautive rougie de honte, baisse la tête en signe de soumission.

— Pardon maître, pardon...

Heureusement, M. Janus est tolérant. Il sourit.

— Allons, allons, vachez, vachez, fait-il en balançant sa main majestueusement.

— Merci, merci, répond Gisèle 153 en embrassant la main tendue.

Marcel 52 appuie sur le bouton “P”⁸³ et se retire silencieusement.

L’ascenseur arrive quelques secondes plus tard sur le palier du penthouse.

— Mon chéri, crie Marcel 1, l’eau de la piscine est trop froide !

M. Janus fronce les sourcils.

— Qu’est-ce que j’en ai à faire... tu m’agaces avec tes babillages Marcel, vas à la compta demander tes subsides.

⁸⁰ Un bolide de 15 mètres de long, 18 portes, avec baignoire intégrée, spécialement construit pour M. Janus.

⁸¹ Tous les employés mâles sont reprénommés “Marcel”, quant aux femmes, c’est “Gisèle”. Le numéro indique leur position sociale... une idée transmise aux plus hautes autorités pour être généralisée à toutes les entreprises de notre belle France machinchosestartup.

⁸² Cigare fabriqué spécialement pour M. Janus, qu’il a consenti à commercialiser pour le bon peuple, 122,00 euros pièce.

⁸³ Le penthouse de M. Janus, au 222^e étage de sa tour, est un appartement de 25 pièces agrémenté d’une piscine olympique. Elle fut construite pour ses amants — M. Janus n’aime pas l’eau.

Marcel 1 ne s’attendait pas à celle-là. Il courbe l’échine, désespéré et vide les lieux sans déranger plus son “ex”.

M. Janus se dirige à son bureau “Majesté”⁸⁴.

Il appuie sur le bouton de l’interphone général — entendu à tous les étages :

— Marcel 2 est demandé au penthouse... nu !

⁸⁴ Un meuble de 15 mètres de long, spécialement imaginé pour lui par Philippe Starck (Marcel 23).

LA GORGE DE GEORGES

Nous sommes le 4 septembre 1870, dans l'enceinte de l'Assemblée nationale.

Il est 14 heures. Durant une suspension de séance.

— Georges !

— Oui monsieur ?

— Venez, demande le député Henri des Jacques⁸⁵ à son collaborateur.

Juste au moment où Georges ferme la porte ; Henri se colle à lui et l'embrasse avec fougue.

— Ô mon aimé, que n'ai-je trop attendu ce moment, susurre Georges qui ne peut retenir une larme.

— Nous allons déchoir l'empereur, tu te rends compte ?

— Qu'est-ce que ça va changer... pour nous ?

Henri force son étreinte, caressant le bas du dos de son amant.

— Je sais... mais déjà nous pouvons espérer.

— Espérer quoi ? De pouvoir vivre notre amour comme tous les autres ?

— Non, évidemment, j'ai l'impression que cela n'arrivera jamais. Mais j'ai besoin de toi mon cœur.

De nouveau, Henri enlace Georges. Un long baiser unit les deux hommes.

— La porte est bien fermée ? s'enquiert Henri.

— Oui, j'ai tourné la clef.

Sans un autre mot, Henri appuie sur les épaules de son "Dulciné" pour le mettre à genoux.

— Tu veux ? demande Georges à genoux.

— Oh oui, j'ai envie de ta bouche.

Il est 14h30 environ, des bruits de foule se font entendre par tous les couloirs.

Georges ouvre le pantalon d'Henri et en sort "l'objet", saillant, dressé.

Des cris résonnent, des portes claquent.

Georges commence à flatter de sa langue le bout rubicond.

La voix de Gambetta se fait entendre jusque-là. Il tente de ramener le calme.

Le sexe d'Henri va et vient dans la bouche de Georges dans un élan de désirs.

Une main insiste sur la clenche de la porte du bureau.

Henri investit à fond la gorge de son jeune amant, retenant ses râles.

Bientôt les cris se rapprochent, des pas nombreux piétinent ici et là.

Henri se lâche et déverse dans le gosier de Georges sa semence tiède.

Soudainement, encore une fois, la voix de Gambetta, stentor, retentit :

— Allons à l'Hôtel de Ville !

— Voilà, c'est fait, dit calmement Henri.

— Oui mon amour.

— L'empire est mort, la République est née.

— Dans le fond de ma gorge, sourit le jeune homme en se relevant.

⁸⁵ Le nom n'a pas été modifié... ce député n'a jamais existé. Ceci est une "fiction".

LE CLIN D'ŒIL

— Gisèle ! Gisèle !

Mon voisin, Morade, est à la recherche de Gisèle... sa chèvre. En effet, derrière chez lui, depuis la mort de Jean-Claude, son retrieveur, il a installé cette gentille capriné.

Je m'approche de lui, il a l'air assez embêté.

— Gisèle est partie ?

— Ben oui, j'sais pas comment qu'elle a fait, parce qu'avec cette clôture, je vois pas...

— Tu veux que je t'aide ?

— Nan, nan, c'est gentil, me sourit-il.

Je retourne à l'intérieur de ma librairie après cette petite pause. Mais je suis quand même un peu inquiet... c'est que je l'aime bien moi la Gisèle.

À peine suis-je revenu à mon bureau, qu'une charmante personne "du sexe" entre dans ma boutique.

Elle est plutôt grande, jeune et avec les cheveux blancs. Elle est habillée assez simplement, façon androgyne.

— Bonjour, accueille-je.

— Bonjour, c'est sympa chez vous.

— Merci... que puis-je vous proposer ?

Elle a de grands yeux étonnés, très lumineux... je n'aurai pas le goût des garçons... je pourrais certainement en tomber amoureux.

— Vous avez du lait ?

Là, je suis tombé sur le cul ! En effet, Morade venait de m'offrir, hier à peine, un pot de lait... de Gisèle. Moi qui n'ai jamais de lait, ou alors en pastilles pour les clients qui prennent du lait dans leur café. Là ça tombait véritablement pile-poil.

— Ça tombe bien... figurez-vous que j'ai justement du lait. Mais je sais pas si ça va vous plaire.

— Ah ? fit-elle, souriant... énigmatique.

— Oui, c'est du lait... de chèvre !

À peine avais-je dit cela que ses yeux sont devenus rouges ! Rouges sang ! Ses dents de devant se sont allongées, et deux cornes ont alors "poussées" sur le haut de sa tête.

J'étais comme pétrifié d'horreur devant cette transformation aïxanthropienne*.

— Râââh... du lait de mes tétons ! Ça va mal tourner ! grimâça-t-elle.

Alors ses mains, pourtant si longues et belles, se sont changées en sabots griffus ! Des sabogriffes ! Ses deux dents de devant étaient acérées, comme celles d'un tigre à dents de sabre.

Je me suis précipité dehors, espérant voir mon voisin, pour qu'il me sauve de cette immonde monstruosité aux besoins sanguinaires. J'ai couru comme un fou vers le bout de mon jardin.

Là, de l'autre côté de la clôture, Morade était en train de téléphoner... sans doute à la police j'imagine. Mais là, il me semblait qu'une mitrailleuse avec des balles en argent serait plus utile.

— Au SECOURS ! criai-je.

Morade me regardait en souriant. Il interrompit son appel. Son attitude me semblait inhumaine... moi qui étais en danger de mort !

— Eh bien Isa ? Tu m'as retrouvé ma Gisèle ? Elle était où ?

Moi, j'avais les yeux exorbités de terreur et je crachai là mes poumons, à force d'avoir couru.

— Tu te fous de ma gueule Morade ? T'as vu l'engin ?

Je me suis retourné, j'ai vu alors Gisèle, telle qu'elle était normalement. Comme une chèvre...

Morade vint reprendre sa Gisèle qui était benoîtement en train de brouter dans mon jardin, l'œil jaune... normal.

— Ah au fait, Isa, ne bois pas le lait de Gisèle, on l'a fait examiner, comme ça, par précaution.

— Ah ? Et alors ?

— Y a un truc dedans qui est pas clair, mais on sait pas ce que c'est.

J'ai regardé Gisèle, que tenait Morade. C'est là que je l'ai vu :

Elle m'a fait un clin d'œil en souriant !

*de αἶξ, aïx (chèvre) et ἄνθρωπος, ánthrôpos (homme, être humain).

DURA LEX, SED LEX !

J'étais en train de travailler sur une prochaine édition de ma pièce de théâtre dont le titre provisoire est "Bobo roi, le Résident de la Bananière", qui est une farce érotico-politique sur le premier quinquennat de l'ex "Jupiter"⁸⁶.

Bref... deux hommes rentrèrent dans ma librairie :
— Vous êtes le représentant légal de cette entreprise ? me dit le plus grand.

— Pardon ? Mais qui êtes-vous m'en-quis-je ?

— Inspecteur Labafouille et voici l'agent Tarin. On vous accuse de gérontophilie aggravée.

Je tombai des nues. C'était quoi ce truc.

— Retirez votre nez de votre ordinateur, me dit le Tarin, sur un ton impérieux.

Je ne relevai pas le jeu de mots du crétin de service, il n'avait pas dû le faire de son plein gré.

— Dites, c'est quoi ça la "gérontophilie aggravée" ? questionnai-je.

— L'abus d'une personne à la retraite.

— Ça existe ça ?

— Ne faites pas le malin ! On sait qui vous êtes !

L'inspecteur sortit un petit carnet bleu et ânonnât :

— Attendu les articles S-12 305 et S-12 306 du code de la retraite, ainsi que les alinéas 45 et 72 du décret DDS-24 du 1^{er} avril 2020 et suite à la loi "Sauvons les séniors" du 28 février 2022, vous êtes convaincu d'abus érotique sur une viei... une personne de plus de 62, 64 ou 67 ans selon le régime. Voilà ! fit-il comme s'il venait de faire un jeu de grattage.

Tandis que Tarin s'efforçait de trouver dans mon ordinateur des photos de retraités nus, moi j'étais sur le cul !

— Eh bé, ça doit être très grave alors, fis-je en souriant.

Cette histoire d'articles, de décret, et de loi sur les vieux... pardon, "les séniors", puisqu'il faut parler le macronpük... je n'y croyais simplement pas.

— Inspecteur ! interpella le Tarin.

— Oui mon p'tit ?

— J'ai rien trouvé dans l'ordi.

— Même pas une partouze en ephad ?

— Nan chef. Que des photos de cul.

— Ah ! interjecta Labafouille.

— Oui... mais de lui-même.

L'inspecteur... qui apparemment était plein de ressources et de zèle légifiant, compulsa son "Emmanuel des lois".

— Voyons... voyons...

On regardait, Tarin et moi, l'inspecteur en train de fiévreusement chercher une raison d'être là.

Moi j'étais las en tout cas.⁸⁷

— Alors chef ?

— Ben y a rien sur l'auto-érotisme ! fit-il dépité.

— Au fait ? Si j'ai un amant de 62, 64 ou 67 ans (selon le régime) demandai-je, que dois-je faire ?

Le visage de l'inspecteur s'illumina :

— Le vieu... le sénior doit remplir alors le formulaire "Y a de la joie-412B" et le renvoyer à sa caisse de retraite dans la semaine suivant le premier rapport anal consenti.

— Ah ? C'est précis dites ?

Le doigt levé vers le ciel, sa "Bible" sous le bras, tel un apôtre du Saint code pénal, il latinisa, avant de partir :

— Dura lex, sed lex !

Je ne pus m'empêcher de dire :

— Ça dépend d'Alex !

⁸⁶ C'est par ce nom qu'Emmanuel Macron se définissait entre 2017 et 2022.

⁸⁷ Je pouvais pas la louper celle-là... désolé !

DÉBARRAS À LA DÉCOUPE

C'était à l'automne dernier ; un mec, grincheux, est entré dans ma boutique. De petite taille, mal rasé, les cheveux courts, les yeux noirs ; il était fagoté genre hippie néo-conservateur sorti des rangs de la Manip' pour tous.

— Bonjour, me dit-il d'un ton sec.

— Bonjour, que puis-je pour vous ?

— Il paraît que vous vendez des livres impies.

J'étais assez surpris de cette "entrée en matière".

— Pardon, mais je n'ai pas compris... quels ouvrages ?

Il semblait de plus en plus agité, et il se précipita sur le rayon "pour adultes"... là où sont présentés des livres érotiques ou même pornographiques.

— Ça ! pointa-t-il "La philosophie dans le boudoir", de Sade.

— Vous savez, c'est une œuvre connue.

— M'en fous !

Il prit l'exemplaire et se mit en devoir de le déchirer.

— Oh là ! criai-je.

Je me précipitai pour prendre en main mon "juge de paix" — ma batte de base-ball — et lui en assenai un coup violent sur la gueule.

...

Il y eut projection de sang et de dents.

Il tomba à terre.

Son corps inerte, gisait sur le sol comme un pantin. J'étais assez embêté. Si ça s'apprenait, je pourrais avoir des soucis.

Je tâtai son pouls pour savoir s'il était bien défuncté.

Il l'était !

"Il faut que je m'en débarrasse" me dis-je à moi-même.

Comment faire ? Il était petit, mais je me disais que j'aurais du mal à le plier pour le faire entrer tout de même dans le container de la poubelle ; d'autant qu'on était mercredi et que les éboueurs ne passent que le mardi. Une semaine à attendre...

Je me suis assis quelques instants pour réfléchir.

Soudainement, je me suis dit que sans aucun doute je trouverai la solution sur internet... peut-être même un tuto sur youtube ?

D'abord je tombai sur un site⁸⁸ qui me proposait différentes solutions : la scie à main, la tronçonneuse, la découpeuse électrique, les pinces coupantes ou le broyeur de végétaux.

Je n'étais équipé d'aucun de ces objets, j'étais un peu pris au dépourvu... mes connaissances criminelles se réduisaient à Maigret ou à Esprits criminels. Mais c'était de la fiction... j'étais enfin acteur.

Je cherchais ensuite un tuto dépeçage.

Rien sur le corps humain ! C'était trop bête... il y avait bien un truc sur le sanglier ou sur le chevreuil, mais nada sur le connard-qui-t'emmerde. "Ça reste à faire" pensai-je.

Bon... je me levai quand même, on sait jamais... un client pourrait débouler. Et ce corps pourrait faire tache.

Je le pris par les pieds et le trainai dans la seconde pièce où personne n'allait jamais.

Je repris mon poste devant l'ordinateur et je me résolus à suivre le conseil que j'avais trouvé sur le site...

La tronçonneuse ! :

"La tronçonneuse est l'outil le plus efficace mais surtout le plus rapide pour découper un corps humain. Si vous êtes paysagiste, vous n'aurez aucun mal à trouver cet outil dans votre utilitaire. Aucun risque que les os de votre cadavre ne vous résistent avec une telle machine. En moins de dix minutes, ça sera plié !"

Je savais que Jean-Marie (un pote à moi qui habite pas loin), était possesseur d'un tel engin... pour la coupe du bois.

J'étais soulagé.

Je lui téléphonai et sous un prétexte fallacieux, il finit par m'apporter cet outil indispensable.

"Je ferai ça après la fermeture" pensai-je rassuré.

À 18 heures, comme d'habitude, je fis donc la fermeture. Je remerciai alors les derniers clients... et je retournai auprès de ce taff à faire.

"Quelle gueule de con" souris-je.

J'ai pris le corps et l'ai emmené dans ma cave... c'était l'endroit le plus discret que je puisse avoir.

J'ai pris mon Mac portable pour passer un peu de musique. J'avais pensé au départ au "Requiem" de Mozart... mais la version que j'avais ne me satisfaisait pas trop. J'optai pour le premier album des Doors ("The Doors"), c'est mon préféré... avec "Break on through (to the other side)"⁸⁹, "Alabama song", "Light my fire" et surtout, surtout : "The end" !

Le travail a été fastidieux, ces cons du site n'avaient pas dit que ça foutait du résiné partout ! Mais Jim m'inspirait, et j'étais dans une sorte de folie barbare, une jouissance extatique. C'est la tête qui me donna le plus de mal... y a pas à dire, con ou pas, une tête ça se découpe pas comme un cou de poulet !

J'ai pris des grands sacs poubelle, des que j'ai jamais utilisé tellement ils sont grands.

"Finalement, c'est pas mal ces sacs" me suis-je satisfait.

⁸⁸ <https://www.habitatpresto.com/pro/conseils/pratiques/outils-pour-decouper-corps.html>

⁸⁹ Traverser (de l'autre côté) ! Idéal.

J'ai laissé les sacs dans la cave après avoir aspergé l'intérieur de vinaigre blanc⁹⁰.

Le mardi suivant je me débarrassai enfin de ces encombrants détritiques quand le camion des éboueurs est passé. Il faut dire qu'ils ont eu la bonne et heureuse idée que ce soit un camion à chargement latéral robotisé... personne n'a rien vu... ici.

C'est quelques jours plus tard, par pur hasard, en tombant sur un exemplaire du Journal de Saône et Pinard, que je sus le fin mot de l'histoire...

“Une horrible découverte macabre : le corps dépecé de Kevin Laglue, maire de Saint-Crotin-des-Alpes, qu'on avait pas vu depuis plus d'une semaine a été découvert, sans vie, dans les ordures ménagères de l'usine “La belle vie”, à Dugenhoux-sous-l'Ais-selle.”

“Y aura des élections” ai-je conclu.

LE CŒUR DU BRASIER

— Tharion ! Où sont les romains ?

Le jeune Tharion, poète juvénile d'une vingtaine d'années, mais déjà reconnu dans son art, est un érudit d'Alexandrie. Spécialiste d'Ovide, il donne déjà des cours libres dans les jardins de la Grande bibliothèque. Physiquement, il est plutôt androgyne, et on le confond souvent avec sa sœur, Élomée : grand, svelte, glabre, aux yeux de braise.

— Je ne sais, maître Jénal, mais la flotte est entrée dans le port.

Jénal d'Antioche est non seulement son maître d'étude, mais aussi son amant. C'est un des grands grammairiens de son époque, et son travail sur les textes d'Homère fait autorité. Il est plutôt bel homme et porte bien sa soixantaine. Sa longue barbe blanche et son sourire ont conquis tous ses élèves, mais c'est Tharion qui a fait battre son cœur.

— Mauvais signe que cette flotte, Tharion...

Jénal est inquiet. Depuis la fuite du jeune Ptolémée XIII il y a quelques jours, César est, selon la rumeur, dans un état de fureur... homérique.

— Venez maître, sur le toit du Musée⁹¹ nous aurons la vue sur le port.

C'est à ce moment précis, où nos deux personnages se précipitent sur le toit, que les premiers projectiles enflammés courent dans le ciel de la capitale.

Jénal s'agrippe à la balustrade de pierre et regarde avec effarement ce qui est en train de se passer.

— Mais ils sont fous ces Romains ! crie Jénal les yeux exorbités.

Tharion se blottit contre son amant.

— Pourquoi Jénal ? Pourquoi ?

— Ce sont des militaires... crâne mou !

— Cydas⁹² ! Sors de ce corps, exhorte Tharion.

— Encore... si les dieux servaient !

L'athéisme de son maître a toujours émerveillé le jeune Tharion. C'est une philosophie rare et dangereuse.

— Que faire ? geint Tharion, les larmes aux yeux et le regard fixé sur son maître.

Une boule de feu se dirige à la vitesse d'un oiseau de proie vers eux. Ils ont à peine le temps de se coucher au sol, l'un contre l'autre.

Le bruit fracassant du boulet ardent vient de détruire l'aile est, à quelques mètres de là. Le feu fait son office.

— Descendons Tharion, allons sauver ce que nous pouvons... et surtout Homère, mon seul dieu.

⁹¹ “Temple des Muses”, construit sous le règne de Ptolémée I^{er}, au début du III^e siècle avant notre ère.

⁹² Cydas fut le triste “bibliothécaire” d'Alexandrie, sous Ptolémée VIII (vers 145 avant notre ère). Durant cette période, la bibliothèque fut en sommeil et pillée.

⁹⁰ Les émanations du vinaigre blanc font disparaître les odeurs, comme par magie.

Ils courent vers les peripatos⁹³ où sont posées les œuvres d'Homère.

Un second projectile s'abat juste devant Jénal, qui prend feu immédiatement. Son cri rauque résonne sous les portiques.

— Assassins ! Romains imbéciles et barbares, que les dieux de la terre vous maudissent !

Tharion, fou de douleur, hurlant sa haine et son amour se jette dans le brasier en train de manger l'Histoire.

À quelque temps de là, alors que le feu fut circonscrit, l'on retrouva deux corps calcinés et étroitement enlacés. On dit que Cléopâtre elle-même, touchée par l'amour de Tharion et Jénal, demanda que leurs corps reposent près de son propre tombeau, quand elle rejoindrait le monde des morts...

Mais en Histoire et durant cette époque troublée, rien n'est vraiment sûr.

VOL À PUQUE

C'était hier, j'étais en train de travailler sur la prochaine édition de "La langue anglaise, ce merveilleux idiome", écrit par Jean-Pierre Raffarin sous un faux nom, en l'occurrence Kévin Rapoport⁹⁴.

J'en étais là, lorsqu'une dame et un jeune homme d'une trentaine d'années sont entrés dans ma boutique.

— Aïe ! It iz a biautifule plaisse, dit la dame, toute souriante et tirant — sans doute — son fils par la main.

Lui, semblait terrorisé... par sa mère !

— Bonjour, sainke iou, répondis-je dans mon anglais légendaire, ouate dou iou ouante ?⁹⁵

La dame, surprise par ma maîtrise de la langue de Chaikespire, me complimenta.

— Iou spique riali vairi ouelle aoure angliche.

Je rougis, j'étais ému de sa perspicacité.

— Iou no, aïe leurne engliche duringue haïteu ieures atte skoule.

— Meumi, plize, ze mane eufraide mi, pleura le... "petit".

— Donte eufraide, Djonne, zisse mane is vairi kaïnde. Stopitte craille !

Il tirait sur la main de sa mère pour sortir.

— Ouaille ioure sonne ouante go ?

— Ite ize nossinegue, juste aïe sineque iour draisse.

— Maille dresse ? Ouaille ?

— Maibi rimêmebeur ize mozeure.

J'étais très étonné. Bon, d'accord, j'avais mis ma plus belle robe : rose à pois verts et mon châle bleu turquoise... un goût sûr que j'avais pourtant imité de nos amis "outré tchanaïle".

— Ah ! Iou harre note zeu mauzeure ?

Elle rit.

— No no, aïe âme ize ouahiffe.

— Oh ! aille bègue iour pardonne, aïe maique euh missetaique. Beute ite simse i caulte iou "Meumi" ?

— Iesse... aille aulesso ize mauzeure.

— Ah !

J'étais père-plexe.⁹⁶ Je détournai la conversation :

— Ouatte iou ouante ? répétais-je donc, dringue ? bouque ? ore auzeur sineque ?

— No... ave iou euh toualaite ?

— Aïe amme sauri, aille ave note.

Elle semblait déçue.

⁹³ Niches dans l'épaisseur des murs où se trouvent les papyrus (selon Strabon).

⁹⁴ Otary éd., Londres 2011.

⁹⁵ Je donne des cours d'anglais, pour tout renseignement : 09 72 81 31 97... ate aourze of zi aulfisse.

⁹⁶ Je donne des cours de français, pour tout renseignement : 09 72 81 31 97... aux heures de bureau.

C'est à ce moment qu'elle vit un de mes livres présentés dans ma bibliothèque : "Français-Volapük, Volapük-Français"⁹⁷.

— Marvelousse ! Ao meutche faure zisse ouanne bouke ?

— haïte ioureau... oneli ! précisai-je.

Elle sortit un sachet de bonbons, et me donna huit malabar.

Je les prenais tout de même, ce gentil couple me paraissait si sympathique.

Avant de partir, elle essaya le français :

— Merci monsieur de votre amabilité.

Je n'ai pas répondu. Le problème avec les Anglais... c'est qu'ils ont du mal avec les langues étrangères⁹⁸.

LA REINE BRUNE
ET LES FOURMIS ROUGES

C'était une belle fourmilière, avec tellement de fourmis différentes, des grosses, des grandes, des lentes, des rapides, des noires, des rouges, des brunes. Elles vivaient en harmonie.

Un jour, il y eut un gros orage, un très gros orage. Des milliers de fourmis furent noyées, des grosses, des grandes, des lentes, des rapides, des noires, des rouges, des brunes.

Alors la tristesse s'abattit sur la communauté. On commençait à en accuser certaines d'être responsables de la ruine. Les rapides contre les lentes, les grosses contre les grandes, les rouges contre les brunes.

Il fallait reconstruire. Une jeune fourmi brune cherchant le pouvoir prônait l'exclusion des fourmis qui ne produisaient pas assez. Les fourmis rouges étaient désignées à la vindicte.

La jeune fourmi brune les accusait d'être inutiles, feignantes, profiteuses, et même d'être de la mauvaise couleur. Elle leur trouvait tous les défauts possibles afin de les exclure de la communauté.

Les fourmis rouges, de nature plus chétive, plus douce, plus spirituelle, n'avaient pas d'occupations lourdes ou de responsabilités dans la grande collectivité des fourmis.

Montrées du doigt, elles essayèrent de s'organiser pour vivre entres-elles, mais même comme ça, le reste de la communauté, les fourmis noires et les fourmis brunes, n'acceptaient plus leur présence.

Les fourmis, en charge de l'information, colportèrent les bruits les plus farfelus, les idées simples et bien reçues. D'autant que les problèmes n'allaient pas en s'arrangeant.

La jeune fourmi brune, exaltée par l'accueil de ses idées, demandait à être sacrée reine sur le champ. Il lui fallait qu'on lui donne le pouvoir. Car elle croyait détenir la vraie vérité.

La vieille reine, indécise et ne sachant plus que faire proposa un référendum sur le maintien des fourmis rouges dans la fourmilière des grosses, grandes, lentes, rapides, noires et brunes.

Mais la jeune fourmi brune finit par renverser la vieille reine honnie et monta sur le trône de la fourmilière. Sa première décision fut de bannir les fourmis rouges de la société.

La mort dans l'âme, sous les huées et les cris de haine, les fourmis rouges quittèrent la fourmilière, laissant là leur histoire, leurs maisons, leurs amis et tout ce qu'elles avaient connu.

Alors la nouvelle reine voulut fêter sa victoire sur celles qu'elle accusait de tout. Elle commanda qu'il y eût des banquets, de la joie, des danses et

⁹⁷ Je donne des cours de volapük, pour tout renseignement : 09 72 81 31 97... oh zeures de burô.

⁹⁸ Je n'ai rien contre les anglais, même s'ils roulent du mauvais côté de la route, et qu'ils ont inventé le "jelly".

de la musique. Mais il n'y eut pas de musique, car...

...seules les fourmis rouges étaient musicales.

LA TAPISSERIE DE FOIREUX

Dimanche 15 mai 2022, 22h41
Plage de Bigtrashcan
(au sud de la ville de Douvres)

Il fait nuit sur cette plage d'Angleterre.

— Capitaine Hiartie !⁹⁹

— Oui deuxième classe Tumélébrize, un problème ?

— C'est qu'est-ce qu'on fait tout de suite Capitaine ?

— On prend le village de Proutsheep, on y installera le poste de commandement.

Le bataillon Yoplaboum... 422 hommes aguerris aux missions périlleuses, est sur le pied de guerre.

— En avant ! chuchote le Capitaine.

Maurice Hiartie avance à pas de chat¹⁰⁰. Il se retourne, et il voit le bataillon toujours les pieds dans l'eau.

— Qu'est-ce que vous foutez bandes de bleus ! chuchote-t-il.

Le deuxième classe Tumélébrize rejoint le capitaine au pas de poule¹⁰¹.

— On n'entend rien de qu'est-ce que vous dites capitaine.

— EN AVANT ! crie-t-il alors en chuchotant un peu plus fort.

La troupe s'avance avec précaution à pas de fourmis¹⁰².

La première maison du village n'est autre que le pub "The laughing sheep" si on en croit le dessin d'un mouton en train de rire comme une otarie¹⁰³.

— Colooooonne... halte ! crie silencieusement Hiartie.

Un sergent rejoint son chef.

— Chef ?... c'est quoi cette odeur ?

Le capitaine lève le tarin et hume l'air.

— Wooo puté !

— Quoi chef ?

— C'est l'arme secrète dont m'a parlé le général Sucémépreux.

— Une arme secrète chef ? C'est qu'est-ce que c'est ?

— Je sais pas, sergent Ralesfouilles... c'est secret !

— Alors c'est qu'est-ce qu'on fait ?

— On continu soldat ! À l'assaut de la gargote.

⁹⁹ Maurice Hiartie, Capitaine du 2^{ème} bataillon Yoplaboum.

¹⁰⁰ Certains disent "à pas de loup", mais le chat est bien plus léger !

¹⁰¹ Le "pas de l'oie" est réservé aux parades militaires.

¹⁰² Question silence, les fourmis sont vachement bath !

¹⁰³ Oui, l'image est osée, mais faut bien ça !

Deux soldats du GROUMF¹⁰⁴ enfoncent la porte du pub.

L'odeur est pestilentielle.

Le capitaine tient un habitant en joue :

— Vassissedasse ? lui demande-t-il.

— Capitaine !

— Oui lieutenant Pélatarte ?

— On n'est pas en Allemagne, chef.

— Sori ! se reprend-il en prenant alors le quidam par le col, ouaire ize ioure sicrite ouaipeune ?

Sherlock Home¹⁰⁵, propriétaire dudit pub est totalement effrayé, mais il répond, fairplay :

— There is no secret weapon here sir¹⁰⁶.

— Inde ouate ize zisse auribeul s'melle ?

— Ah ! The kitchen !

— Quoi zeu quitcheune ?

— We are cooking a good specialty, the mironton steak¹⁰⁷, would you like to taste it ?

— Un test ? Râââh non !

Le capitaine se retourne vers ses soldats en train de tourner de l'œil.

— Coloouooooonne ! Demiiii-tour, droite !

— Quand t'est-ce que on mange, chef ?

— Tais-toi Averaile, et mâche !

— Pardon ?

— MAAAARCHE !

Il fait nuit, une pluie fine commence à tomber.

— Ah ! J'me disais aussi, manquait plus que ça... ricane le capitaine. Bon, on retourne au pays, ici... on fait tapisserie.

L'OMNISCIENT

J'arrive sur un nuage légèrement rosé, duveteux, ambiance un peu hippie... sympa comme ambiance. L'endroit est agréable, doucettelement frais. Il y a juste quelques vieux fauteuils en cuir, de vieux Chesterfield, une table basse en rotin avec une plaque en verre. Une bouteille de bon whisky¹⁰⁸ y trône. Dans l'air traîne un air de jazz... genre Duke... sympa l'ambiance !

Un ange, torse nu, habillé comme une soubrette s'approche.

— Dieu arrive dans quelques minutes, vous désirez autre chose ?

— Des cahuettes c'est possible ?

Et hop ! Un bol de cahuettes bien salées apparaît sur la table basse.

— Cool ! m'exclame-je.

Je me sers un verre de ce fameux Oban (15 ans d'âge s'il vous plaît !) et je grignote en attendant.

“J'aimerai bien lire un truc” pensai-je.

Et hop ! Le dernier numéro de “Têtu” se retrouve à côté du bol de cahuettes.

“Pas bégueule le père des fachos cathos” que je me dis à moi-même.

Et hop ! (décidément)... un mec habillé à la cool, grande djellaba rose fuchsia, des sandales en cuir aux pieds, et un collier de fleurs autour du cou se pointe d'un coup sur l'autre Chesterfield.

— Bonjour jeune homme, me dit-il d'un ton suave.

— Salut... dieu ?

— Appelez-moi Jacky.

— Ah ? réplique-je étonné. Jacky ?

— Oui, dieu, ça le fait plus... un peu has been. Alors ? Vous venez à quel sujet ?

— Voilà, Jacky, je viens d'éditer un...

— Je sais ! Un livre sur le “Jugement de dieu”.

Ben là sur le coup... je suis sur le cul ! Bon d'accord, c'est “dieu” qui sait tout, qui voit tout... mieux que twitter ! Mais quand même, ça fout un choc !

— Oui... sur ce fameux duel en 1386.

— Foutaise ! Cette année-là, j'étais en train de perfectionner mon latin.

— Ah ?

— Ouaip... mais le latin, faut dire c'qui est : c'est du chinois !

Franchement, je serai pas sur ce nuage douçâtre... je me dirai que j'ai affaire à un “fake”.

— Oui... je comprends... moi-même...

— Donc, ce duel à la manque, moi ça me fout les boules. Y a pas plus con qu'un humain pour inventer ce genre de truc... On dirait du Romero mâtiné de Bergman. Franchement !

¹⁰⁴ Groupe rapide d'ouverture ultime et de médiation par la force.

¹⁰⁵ Un vague descendant du célèbre détective, par la branche cadette.

¹⁰⁶ Dans un anglais parfait... mais c'est bien normal après tout.

¹⁰⁷ Faire cuire le steak dans une casserole d'eau pendant une heure. Puis couper la viande en petits morceaux. Faire revenir à la poêle dans de la graisse de yack avec de la Jelly. Couper en rondelles un chili Pepper avec un verre de Stout. Ajouter un fond de poisson et de la poudre de gingembre. Délayer de la poudre de riz dans un peu d'eau et l'ajouter dans la poêle. Laisser mijoter encore dix minutes. Servir chaud avec de la betterave réchauffée.

¹⁰⁸ Dieu est bien informé de mes goûts !

— Donc vous ne cautionnez pas, ce genre de truc alors ?

— Nada ! J'en parlai avec mon vieux pote Allah, pas plus tard qu'hier... eh bé lui aussi il a le seum !

— Ah ?

— Ben ouaip ! Attentats par-ci, meurtres par-là... ça le mine !

— J'comprends ! dis-je. Alors, pour ce livre ?

— C'est de l'Histoire ancienne, mais je vais t'en commander trois exemplaires.

Je vais d'étonnement en étonnement.

— Mais je fais comment pour les livrer ?

— T'inquiètes jeune homme... j'ai mon service amazones !

— Amazon ?

— Non... "a-ma-zo-nes" ! Des copines à Zeus qui me doivent quelques services.

— Cool ! Mais dites-moi, pourquoi trois exemplaires ?

— Un pour moi, un pour mon pote Allah et le dernier pour ce pingre de Bouddha.

— Okay okay, je vous prépare ça alors, sans frais de port donc.

— Un peu mon n'veux !... Bon, c'est pas tout ça, j'ai un arrivage de bienheureux à accueillir moi... content de t'avoir vu. Bon retour chez toi !

Quelques instants plus tard, j'étais de retour dans mon café-librairie... avec la boutanche de whiskey... vraiment à la cool l'omniscient !

Nous sommes en 1871, à Abd el Harbili, à une dizaine de kilomètres au nord d'Essaouira, un petit village à l'époque.

John Karshen, artiste en photographie, s'y est installé il y a quelques années. Et grâce à son amitié de longue date avec le président des États-Unis, Ulysse Grant, il bénéficie de la protection du très moderne Mohammed IV, sultan du Maroc depuis 1859.

En effet, le goût de cet homme pour les jeunes garçons est connu, et la bonne mansuétude du pouvoir lui permet d'assouvir sa passion.

Une lettre du sultan arrive chez John :

"Cher monsieur Karshen, j'aimerais vous entretenir du souhait que j'ai d'approcher votre gouvernement pour des affaires d'importance..."¹⁰⁹

— Monsieur ?

— Oui Karim ?

— Je dois me rhabiller ?

John est dans ses pensées, la lettre à la main.

Le garçon devant lui, un beau jeune garçon d'une quinzaine d'années, les cheveux bouclés, le teint divinement hâlé, le corps sculpté à merveille, souple et majestueux... pose sur ses cuisses un tissu léger.

— Non Karim, on va continuer.

— Bien monsieur, sourit le jeune homme en retirant le léger foulard, exposant ainsi ses cuisses musclées à l'attention du photographe.

John reprend position derrière son appareil calotype¹¹⁰.

— Tu veux bien tenir ton sexe dans ta main droite s'il te plaît.

Le garçon, aucunement gêné par cette demande, s'exécute avec candeur.

— Bien... ne bouge pas.

Le temps de pose est si long, que le sexe réagit de sa prise en main... il grossit à vue d'œil.

Karim se force à ne pas bouger, pourtant il aimerait bien faire aller et venir sa main ou qu'une bouche avide vienne s'y repaître. La tentation est forte.

John est aux anges, appréciant ce moment où il savoure ce spectacle, où il sait obliger son modèle à cette astreinte.

— C'est bon Karim... c'est dans la boîte.

¹⁰⁹ Extrait de la correspondance de John Karshen (1830-1901). Archives de l'Université de Miskatonic (Arkham – Massachusetts).

¹¹⁰ Procédé photographique inventé par William Henry Fox Talbot et breveté en 1841. Il permet d'obtenir un négatif papier direct et donc de reproduire des images positives par simple tirage contact. Le procédé négatif-positif deviendra la base de la photographie argentique moderne.

Le jeune homme, n'y tenant plus débute un mouvement de va-et-vient, rejetant sa tête en arrière, il est comme un dieu, tenant son pouvoir en main. Il râle déjà.

John, subjugué par ce qu'il voit, reste tout d'abord figé, mais ne pouvant plus y résister, il s'agenouille devant l'autel qu'on lui offre. Caresant la paire de couilles, il lèche d'abord avec passion l'entrecuisse suant de ce divin éphèbe. Mais soumis à leurs désirs communs, bouche et sexe se rencontrent dans une vague de jouissance partagée.

L'apothéose arrive enfin ; un long jet de liquide chaud vient asperger... la lettre du sultan. Le jeune homme, libéré de la pression, rougit de cet accident.

— Pardon monsieur, je suis désolé.

— Ne t'inquiètes pas, aucune importance.

Aucun accord diplomatique n'eut lieu entre le royaume chérifien et les USA. John repartit pour Boston en 1872, pour se marier à une jeune bourgeoise, Mary-Anne Kennedy¹¹¹.

TRAHISON

— William, je voudrais te dire quelque chose.

Sigismond, qui s'adresse ainsi, est un moustique commun, il a de très beaux yeux bleus qui font des ravages, et depuis quelques jours, il est épris de William, une coccinelle.

— Où es-tu Sigismond ? Je te vois pas¹¹².

— Juste là mon tout beau, derrière toi.

William se retourne et agite ses petites pattes pour localiser son prétendant. Il touche par mégarde la longue trompe de Sigismond.

— Oh pardon Sigismond... mais elle est bien longue.

— Ce n'est que ma trompe, tu sais.

William rougit de sa méprise.

— Hi hi hi, fait-il embarrassé, tu voulais me dire quelque chose ?

— Oui... voudrais-tu que je t'invite à une sortie... mais en tout bien tout honneur.

— Où ça ?

— Se faire une toile au cinoche.

— Chez Georgette l'araignée ?¹¹³

— Ben ouaip mon ché... s'interrompt-il de peur d'en dire trop.

Le cœur de Sigismond rebondit dans sa poitrine.

— Je veux bien, mais elle passe quoi en ce moment ?

— Un film comique je crois... un truc qui s'appelle "La planète des singes".

William, lui, n'aime pas trop les films à thèse idiote.

— Et si on allait plutôt au concert des Scarabées ? Sigismond, lui, n'aime que la musique du clairon¹¹⁴... alors ce groupe de quatre jeunes scarabées... chevelus. Ce n'est pas sa tasse de sève¹¹⁵. Mais Sigismond est amoureux... alors il accepte qu'ils aillent au concert.

— Bon, je viens te chercher en voiture, je viens d'acheter une Volkswagen, aussi belle que toi, rougit presque Sigismond de son audace amoureuse... ce soir ?

— D'accord, accepte William.

Le soir même, Sigismond arrive dans sa nouvelle auto. Mais ce qu'il voit lui transperce le cœur. En effet, William est aux bras de Gisèle, une mouche Tsé-Tsé, celle qu'on appelle "Toung".

Tsé-Tsé-Toung bourdonne à l'oreille de son amant. "Certainement de ces mots sucrés" pense Sigismond dont le cœur se décompose déjà, à cause de cette mouche.

¹¹² Les coccinelles ont une très mauvaise vue.

¹¹³ Elle est drôle celle-là, hein ? NdA

¹¹⁴ C'est le nom d'un insecte, appelé aussi "Clairon des abeilles" (*Trichodes apiarius*).

¹¹⁵ Désolé mesdames, mais ce n'est que la "femelle moustique" qui pompe le sang... j'y peux rien. NdA

¹¹¹ Sœur hypothétique de Patrick Joseph Kennedy, grand père du futur président.

Ses centaines de minuscules lentilles embuées de larmes, l'âme déchirée, le cerveau en feu. Sigismond appuie sur l'accélérateur et fonce sur le couple.

Dans un bruit sec de craquements de carapaces, il écrase les amants.

La foule crie de terreur devant la salle de concert... qui devait être le lieu de sa déclaration d'amour.

Il stoppe son bolide. Cours vers le corps exsangue de son amour...

— Williaaaaam !

Il soulève la tête inerte. Il hurle sa douleur. Et ne tenant plus à rien... il se précipite vers un Kuwagata¹¹⁶, lui arrache son katana et s'ouvre le ventre pour expier son crime et son trop grand amour pour celui qui l'a trahi.

TIC-TAC

Imaginaire n°1465

lundi 27 mai 2030

“Les imaginaires”, c’est évidemment le titre de l’édition papier de ces fictions qu’on peut lire depuis le... 25 mai 2020.

On en est aujourd’hui au tome XXXIX.

Toujours trouver de nouvelles fictions, heureusement, j’en arrive à deux cent soixante-sept ouvrages publiés... Boris Vian, “L’Arrache-cœur”. J’ai attendu pour le publier celui-là sans recevoir de papier rose de son éditeur, Fayot.

Sacré temps qui passe.

TIC-TAC

Imaginaire n°2614

mercredi 26 mai 2038

“Les imaginaires”, c’est évidemment le titre de l’édition papier de ces fictions qu’on peut lire depuis le... 25 mai 2020.

On en est aujourd’hui au tome LXX.

Tout ce temps à écrire, comme ça, juste pour le plaisir. Mais ça va durer jusqu’à quand vraiment ? Je viens de sortir le trois cent soixante-deuxième titre “Olympio ou la vie de Victor Hugo”, puisqu’André Maurois est enfin libéré !

Sacré temps qui passe.

TIC-TAC

Imaginaire n°4622

lundi 26 mai 2053

“Les imaginaires”, c’est évidemment le titre de l’édition papier de ces fictions qu’on peut lire depuis le... 25 mai 2020.

On en est aujourd’hui au tome CXXX.

Je viens de publier un Georges Perec, c’est mon cinq cent quatre-vingt-douzième livre paru.

Sacré temps qui passe.

TIC-TAC

Imaginaire n°6372

lundi 26 mai 2064

“Les imaginaires”, c’est évidemment le titre de l’édition papier de ces fictions qu’on peut lire depuis le... 25 mai 2020.

On en est aujourd’hui au tome CLXXVI.

Le dernier livre publié, “Arletty, une biographie”, d’après son livre “La Défense” est mon sept cent treizième livre paru.

Bientôt les cinquante ans de Denis édition.

¹¹⁶ Scarabée japonais.

Sacré temps qui passe.

TIC-TAC

Imaginaire n°14400
vendredi 24 mai 2120

“Les imaginaires”, c’est évidemment le titre de l’édition papier de ces fictions qu’on peut lire depuis le... 25 mai 2020.

On en est aujourd’hui au tome CD.

Le dernier livre publié, “Gah-gue, na ke plouf”, un roman écrit par Nabilla (1992-2049), illustré d’images à colorier, tombe enfin dans le domaine public. C’est mon mille cinq cent quatre-vingt-troisième livre paru.

Sacré temps qui passe.

TIC-TAC

Imaginaire n°18913
vendredi 26 mai 2140-douze

“Les imaginaires”, c’est évidemment le titre de l’édition papier de ces fictions qu’on peut lire depuis le... 25 mai 2020.

On en est aujourd’hui au tome DXXVIII.

Je prends ma retraite bien méritée, j’ai tous mes trimestres, selon le Plan décidé par Kévin III, petit-fils d’Emmanuel I^{er} (1977-2122). Le “Plan retraite ouvert à usage des travailleurs” (le PROUT). Je vais sortir le dernier ouvrage de mes éditions : “La légende des siècles” de Victor Hugo, comme ça la boucle est bouclée, depuis le premier ouvrage paru... en 2014 : “Claude Gueux”.

Sacré temps qui passe.

AH CES ARTISTES !

— Monsieur Gulliver, vous pouvez ne pas bouger s’il vous plaît.

Nous sommes sur l’île de Lilliput, côté petibou-tistes. Le navigateur aventurier est attaché comme un vulgaire poulet par des figurants, pour la reconstitution d’une scène, comme le montre cette photographie prise sur le vif, que nous pouvons découvrir ci-dessous (photo réalisée par Albert Robida, sur la plage dite “Du crabe qui marche droit”).

— Mais je peux pas bouger moi !



— Maquilleuse !

— Oui monsieur Robida ?

— Pouvez-vous disposer sur la tête de monsieur Gulliver une perruque plus seyante... là c’est n’importe quoi !

— Comment qu’elle va pas ma coiffure ? Tu t’fous de ma tronche l’artiste !



— Calmez-vous, monsieur Gulliver, je vous en prie, je travaille... moi !

— Et moi... je bronze ?

Jeannine Latruffe, maquilleuse et aussi accessoirement accessoiriste, trouve une belle perruque XVIII^e que Jean-Jacques Grandville avait porté lors d’un dîner offert par Alexandre Dumas. Mais ceci est une autre histoire...

— Comme ça monsieur Robida ?

— Et vous trouvez ça drôle ce machin sur ma tête ?



— Calmez-vous monsieur Gulliver... calmez-vous je vous en prie... je réglerai ça au trait. Enlevez-moi ça s'il vous plaît mademoiselle !... Ça va pas du tout.

— Bien monsieur, faut-il en essayer une autre ?... celle de Robert Plant ?¹¹⁷

— Putaing ! Qui c'est qui m'a foutu des brûles pareils pendant que je suis attaché !



— Calmez-vous monsieur Gulliver... s'il vous plaît, calmez-vous.

Un représentant syndical des intérimaires reconstituant la reconstitution, s'approche de l'artiste.

— Monsieur ?

— Oui Jean-Louis ?

— Dites, les gars et moi, là on tient ce mec à bout d'bras depuis une plombe...

— Oui, je sais...

— On pourrait pas faire une pause ?

Albert Robida, gardant son calme...

— Bon bon, d'accord, c'est dans la boîte de toute façon, je me débrouillerai avec ce que j'ai.



(dessin d'Albert Robida)

¹¹⁷ On notera que l'accessoiriste est accessoirement en avance sur son temps. NdA

Iso Ghn est alitée, en effet, depuis quelque temps, l'ombre de la mort plane aux alentours. Et en ce beau dimanche, alors que d'autres vont à qu'on fesse, lui, a beau être moribond, il se branlotte machinalement sous la couette.

Mais voilà, une visite l'interrompt.

— Tiens, voilà ce vieux con de Karl !

Karl Lünderbach, est le curé de la paroisse Sainte Gudule d'Honolulu-les-Bains. Ayant appris par hasard que l'une de ses ouailles était à l'article de la péremption, et bien que connaissant "l'engin" qu'il visite... il s'oblige à cette reptation.

"Je suis comme le Christ, je porte ma croix pour la rédemption de son âme" se dit-il à lui-même.

— Vieux grigou ! Tu n'auras donc aucun respect, et ce même avant de rejoindre ton créateur.

— Ton pote barbu ?... j'espère que t'es pas venu m'en raser ?

Karl sourit, maussade.

— Allons allons, j'espérais que tu en viendrais à ce chemin de Canossa.

— C'est beau l'espoir !

Iso, se sentant ragaillardé de cette visite qui l'inspire, recommence sa palpation... sous la couette.

— Brebis égarée ! Veux-tu tout de même recevoir l'extrême onction ?

— La seule chose que j'aimerai c'est l'onction de ta bouche sur mon gland !

Et se disant, il découvre de la couette son braquemart tendu, le gland fier et rubicond luisant de désir.

Karl, tout d'abord fort horrifié d'un tel spectacle, se recule, les yeux exorbités.

— Mais, mais... qu'est cela ? bredouille-t-il comme un prépubère apeuré.

— Une bite ! Une queue ! Un chibre ! Tu ne t'en rappelles pas ?

Karl commence à rougir, et se remettant de son émotion, il se rassied.

— Mais dis-moi, tu es bien formé pour...

— Pour quoi ? Parce que je suis pédé, je ne devrais pas être membré comme un âne ?

Karl rougit de plus en plus, son teint devenant aussi rubicond que ce gland majestueux qui obsède son regard.

Il ose à commencer d'y approcher la main.

— Non, non, je ne voulais pas t'offenser, cher... cher... (il cherche un mot).

— Chéri ?...

— Non, non ! Tu me tentes... Belzébuth !

— Allez viens, vas-y touche donc moi ça. Approche ta main.

Karl est en proie au supplice de Tantale. Il commence à suer de grosses gouttes d'en-vie. Mais

son sacerdoce l'empêche de succomber... pour le moment !

— Je ne peux, mon ami, cela m'est tout à fait interdit.

Iso, se sentant revigorer de force, et bottant le cul de la camarade. Il saisit la main du représentant de l'être suprême, pour la poser sur le vit dressé.

— Tu vois ? Il ne te fera pas de mal, bien au contraire... et puis nous sommes seuls. Gertrude n'en saura rien.

À l'évocation de sa servante, Gertrude Poilogros, Karl retire sa main. Il se lève avec force, signifiant son refus de deux doigts en forme de croix.

— Azazel ! Lucifer ! Méphistophélès ! Sors de ce corps Satan !

Toujours allongé et tenant de plus bel son dard vibrant, souriant à l'impétrant exorciste.

— “Se tend”, s'il te plaît !... Et ça n'attend pas !

Fais pas ta bêcheuse, mon petit Karlounet. Viens me sucer le tronc !

Karl, tremblant, laissant tout son être aux délices du désir. Ayant abandonné toute imprécation, se met à genoux au pied du lit. Il approche sa tête de la tétine offerte, afin de la téter enfin.

— Voilà, je te fais l'offrande de ma pine. Fais-toi plaisir mon grand.

Karl lance un regard enamouré, et tout à sa bouche remplie... découvrant enfin ce à quoi il s'était toujours refusé... il rend hommage à l'engin de son désir nouveau. Comme quoi, on apprend à tout âge à se découvrir des goûts bien naturels.

LE JOUR LE PLUS CON... COMME D'HAB'

Une journée dans la vie d'un travailleur libre. 5h45. En ce début d'été si agréable, le soleil point déjà depuis un certain temps.

“Wooa, bien dormi moi... un p'tit caca et je me fais un épisode”.

Aller-retour couette-toilette-couette, et j'enclenche le vingt-troisième épisode de ma série matutinale. J'enlace Crocrodiel, mon compagnon peluchien en forme de crocodile sympa, et je me mate l'épisode tranquillou.

“C'est marrant, cette diplomate vulcaine ressemble à l'une de mes tantes... les oreilles pointues en plus”. Je souris.

Épisode fini, je désenlace Crocrodiel et me mets tranquillement en route pour de nouvelles aventures quotidiennes.

Un tour à la salle d'eau... rasage... habillage¹¹⁸... descendage à la boutique.

“Allez hop... café !” Je sors la machine à kawa. Le matin, c'est le seul café, mais un café maousse costaud ! Trois fois plus fort qu'un café normal de personne humaine. J'ai l'habitude. Et encore, depuis quelques années, pour faire des économies, j'en mets moins.

Pendant que le café gouttelette dans le broc, j'ouvre la boutique. Mise en place du panneau sur le bord de la route : “L'p'tit café chez Denis édition”, puis de la terrasse : fauteuil, chaises, tables, et “the cherry on the cake”, la grande affiche : “Vive l'anarchie”.

Je rentre, je ferme la porte... “Puté... 17,8°C !... pffff canicule qui disait !” Je souris maussade.

Le café est prêt.

Je le coule doucettelement dans le mug “Good morning” après avoir ajouté la touche sucrée.

“Atoutouyoutouille...¹¹⁹”

Je me munis du mug, du cigare du matin et de mon hebdo, “Le canard enchaîné”, aujourd'hui, mardi, c'est la page 3¹²⁰.

Direction la terrasse et mon fauteuil Voltaire perso.

J'ai mis mon manteau de laine et une de mes casquettes, il fait bien frisquet.

Une voiture s'arrête devant mon “café-librairie”... le drapeau arc-en-ciel flotte mollement dans l'air du matin.

Il semble que la personne à l'intérieur regarde... le drapeau... l'affiche... moi... la voiture repart.

“Atchaô !”

¹¹⁸ Aujourd'hui tout en noir (hommage à Louise Michel), tunique femme à manche courtes, jupe droite longue, veste longue en laine et sandales “romaine”.

¹¹⁹ Sans Véronique et Davina. NdA

¹²⁰ Je ne lis qu'une seule page par jour pour “faire durer” le plaisir durant toute une semaine (sauf la page 6).

Je reprends la lecture du Canard.

Le téléphone sonne...

Je me précipite.

— Iso, bonjour, dis-je souriant.

— Bonjour, monsieur, puis-je parler au responsable de votre établissement ?

— ...Non merci, j'ai déjà tout ce qu'il me faut. Bonne journée, merci.

Je raccroche sans laisser au quidam le temps de me dérouler son speech.

Je retourne à ma pause-café pour me la finir... langueur et matinée.

“Bon... au taff’.” Je retourne à l'intérieur.

J'allume l'ordinateur, un mac pro, écran 24 pouces... une bestiole boostée pour plus d'efficacité.

J'ouvre Thunderbird pour récolter mes courriels.

J'en prends connaissance. “Je lirais ça plus tard.”

Je fais la même chose pour Facebook... “Rien... comme d'hab’, bon, faut que je bosse sur le Shakespeare.”

J'ouvre le fichier Word. Je commence à bosser.

Le téléphone sonne.

— Iso, bonjour, dis-je souriant.

— Bonjour, monsieur, puis-je parler au responsable de votre établissement ?

— Naaan, ça m'intéresse pas... merci... au revoir ! Je raccroche.

Je bosse sur le texte toute la matinée. “Heureusement que je suis pas trop dérangé par les clients.”

Je suis assez maussade. Quelquefois j'aimerais bien être un peu plus “dérangé”.

Le téléphone sonne.

— Iso, bonjour, dis-je souriant.

— Bonjour, monsieur, puis-je parler au responsable de votre établissement ?

— ...Il est pas là... merci, au revoir.

Je raccroche.

Il est plus de 15h... j'ai pas encore mangé. Les “Sonnets” de Shakespeare, précédé de “Le rossignol et la rose” et suivi par “Le portrait de monsieur W.H.” d'Oscar Wilde... une grande idée, surtout en bilingue... mais avec tout ça, j'oublie d'grailleur.

Un énorme camion s'arrête devant la boutique.

Un mec arrive. Il entre.

— Bonjour monsieur, dis-je souriant.

— Exquiouzez-moi mossieur, jo chairche la nouméro siqse.

Je souris, le mec est sympa... pas mon genre mais sympa.

Je sors en l'accompagnant pour lui montrer.

— C'est là.

— Ah ? Mierci bieaucoup.

— Je vous en prie.

Je le regarde remonter dans son bahut.

“Encore une livraison pour la maison machin. Bon... cette boustifaille...”

Je me prépare un p'tit truc sur le pouce, pâtes et saucisse.

Je me reluque en becquetant le journal du soir d'Arte... celui de la veille, en replay.

Le téléphone sonne. Je pause la vidéo.

— Iso, bonjour, dis-je souriant.

— Bonjour, monsieur, puis-je parler au responsable de votre établissement ?

— ...Désolé, il est mort... salut !

Je raccroche.

Je reprends le reluage jusqu'à la fin.

Je vais faire ma p'tite vaisselle et je reprends le collier.

“Sonnet CXLIV / Deux amours sont en moi, pareils à deux esprits / Dont l'un me désespère et l'autre me console / Mon bon ange est un homme à la beauté sans prix / Le mauvais, une femme au teint fardé d'idole... putaing que c'est beau.”

Il doit être 17h15... le téléphone sonne.

— Iso, bonjour, dis-je souriant.

— Bonjour, monsieur, puis-je parler au responsable de votre établissement ?

— Dites ? Quand vous insistez... vous insistez vous ! C'est à quel sujet ?

— Voilà, je suis auteur et j'aimerais publier chez vous.

MENU DES PRESTATIONS

Hier, je me suis levé de bon matin, il faisait beau.
À peine m'étais-je mis au travail, qu'un coup de téléphone me perturba.

En effet, je devais payer une facture d'eau assez conséquente. Évidemment je contestai la somme... mais il fallait tout de même payer.

“Comment vais-je faire ? me posai-je la question, dois-je me prostituer pour trouver cet argent ?”

C'est alors, ô divine surprise, qu'un homme, assez bien de sa personne, fort souriant, entra dans ma boutique.

Il me commanda un café.

Je le servis.

C'est au moment où je me baissai pour poser le plateau devant lui, que sa main s'immisça sous ma jupe.

S'apercevant que je n'avais pas de sous-vêtement, il caressa mes fesses.

Très honnêtement, si je ne suis pas du genre bégueule, normalement j'aurai dû lui interdire d'aller plus loin dans ses attouchements. Mais là, non seulement j'étais “en manque”... d'affection, mais dans mon esprit germa une idée :

— Pour ce service-ci, dis-je aimablement, il y a un supplément.

Il arrêta la visite de mon intimité, tout en laissant sa main sur l'une de mes fesses. Il me sourit.

— Et ça me coûterait combien d'avoir mon sexe dans ta bouche ?

À dire le vrai, je n'y avais pas pensé : Combien pour une fellation ?

— Vingt euros, monsieur, si cela vous convient.

Pour toute réponse, il ouvrit sa braguette, en sortit son engin, et le prenant à pleine main, il me le tendit.

J'allai fermer la porte et tirer le rideau de ma librairie... inutile d'être dérangé durant le service.

Une fois la succion terminée, s'étant oublié sur ma joue et autour de mes lèvres, je me nettoyai. Et j'eus droit à mon “petit cadeau”. Un beau bifton bleu pour ma prestation labiale.

— Ça fait longtemps qu'ainsi vous vous prostituez ?

Je lui devais la vérité...

— Depuis... tout de suite.

Il parut surpris.

— C'est dommage que votre talent ne soit pas plus célébré et ne vous rapporte pas plus.

Je rougis légèrement. Il est vrai que c'est une pratique que je connais assez bien. Mais je ne savais pas que ce fut à ce point qu'on puisse louer ma manière.

— Ah ? Vous pensez ?

— Mais tout à fait.

— Le souci, c'est que je ne sais pas me “vendre”, si j'ose m'exprimer ainsi.

Il fut silencieux quelques instants.

— Bonjour monsieur, c'est un café ici ?

L'homme qui me posa cette question était entré sans faire de bruit. Ça me surprit.

— Eh bien oui.

— Je croyais qu'il y avait ici un autre service.

Je compris à l'instant sa recherche. Me saisissant du “Menu des prestations”, je le lui présentai.

— Fellation et café... 20 euros, enculage et café... 50 euros... il détaillait le menu. Dites, si je souhaite mettre un sucre, c'est possible ?

— Dans le café ? souris-je

C'est ainsi que j'ai pu payer ma facture d'eau... et le pourcentage de mon VRP.

UNE MISE EN BOUCHE

— Alors, que m'as-tu préparé comme repas d'enterrement, ma vieille ?

Je ne m'y attendais pas, mais Phiphi, ce vieil enfoiré était revenu en tant que... revenant, histoire de voir ce que j'allais cuisiner pour ce repas. Il était assez en forme pour un crevé. Le sourire un rien amusé et l'œil toujours égrillard.

— Eh bien voilà ! Tout d'abord afin de commencer ces agapes : des petits fours au concombre...

— Ça m'étonne pas, vieille salope, t'as toujours aimé les trucs en longueur.

Je souris... il me connaissait assez pour que je n'aie pas l'impudence de dénier.

— Oui, mais là ils sont en assez petits morceaux... mais la forme de l'ensemble sera en forme de...

— Bite ?

— Je peux rien te cacher mon bichon.

Il me rendit mon sourire avec une petite tape sur la fesse... gauche.

— Et ensuite ?

— Pour déguster avec joie ces petites choses délicates, j'ai prévu un de ces bons whiskys... un Laphroaig de 12 ans d'âge mon biquet.

— Eh bé, dieu m'tripotes ! Quel émoi m'habite ! Tu vas me faire rougir, et pas que le prépuce !

— Ensuite, pour débiter la ripaille, il y aura des boules de melon autour d'une belle asperge.

Philippe ouvre de grands yeux pleins de joyeuse envie. Il se colle dans mon dos.

— Dis-moi sale garce, t'aurais pas envie que je t'asperge ? me dit-il suavement en me mordillant le lobe de l'oreille droite.

— En fait, mon poulet, il y aura bien de la sauce... à la crème épicée d'herbes.

Il se frotte contre mes fesses.

— Miam ! Miam ! Et après ?

Je me détache un peu, pour reprendre mon souffle, et calmer mes désirs... après tout je parle à un défunté !

— Eh bien vois-tu, j'avais bien pensé à la base, à préparer des oreilles de cochon...

— T'aimes ça l'cochon, cochonne !

Je souris derechef, j'ai toujours aimé sa façon de me... parler.

— En fait, j'ai préféré plutôt cuisiner une escalope roulée, agrémentée de deux belles pommes de terre cuites à l'eau.

— Et encore de la sauce... blanche ?

Là c'est moi qui me retourne et qui lui roule une galoche infernale.

— T'as d'viné mon précieux !

Je me permets de lui caresser l'entrecuisse... j'en profite ! C'est bien la première fois que je peux m'encanailler avec un trépassé.

— Mais c'est un peu fade ça comme plat p'tite vicieuse.

— Nan nan, j'ai prévu un petit tas de haricots verts juste au bout de la roulade pour égayer un peu l'assiette.

— Des haricots verts ? Ça peut signifier quoi ça ?

— Rien... sinon un petit tas de haricots verts au bout de la roulade, fais-je en ouvrant subrepticement sa braguette.

— Hola, ma chérie, tu t'incrustes !

— Désolé... ça t'embête ?

Il réfléchit un brin.

— Nan... ça m'appelle des souvenirs. Mais dis-moi comment se finit ce...

— ...Festin ? Simplement par deux belles boules de glaces avec du vermicelle de chocolat accompagnant une banane.

— Décalottée alors la banane ?

— C'est meilleur mon chou !

Là je n'y tiens plus, je me mets à genoux devant lui et je descends son pantalon pour chercher à en sortir sa saucisse à piston.

Mais rien ! Il n'y avait rien !

Philippe me regarda tendrement, mi-amusé, mi-désolé.

— Eh oui, ma grosse... je suis un ange maintenant !

C'est bien la peine !

WILLIAM ET OSCAR

Nous sommes dans un pub, non loin du 21 New Globe walk, à Londres, là où fut reconstruit le très fameux théâtre de la troupe du célèbre dramaturge.

Il est vers les dix-neuf heures, le pub est rempli de consommateurs. Le bruit est incessant : discussions, exclamations et rires fusent de toutes parts. Les Stouts sont servies à la chaîne. C'est une ambiance normale et quotidienne de ce peuple londonien qui vient se détendre après une longue journée de labeur.

Dans le fond de l'établissement, il y a deux hommes : l'un, habillé presque comme un clergyman, tout en noir avec un col blanc large. Il a le crâne dégarni, une légère barbe et des moustaches qui font comme de grandes virgules. Il est assez souriant. En face de lui, un homme habillé très à l'ancienne mode, dans un genre dandy qu'il porte à merveille. Il est glabre et sa chevelure fournie se sépare en deux par le milieu du crâne. Ses yeux presque anxieux et le sourire angoissé, trahissent une sorte de langueur triste.

— William, me diras-tu enfin quel est ce jeune homme qui fit battre ton cœur de telle façon que tu écrivis l'une des plus belles pages de notre littérature.

William... Shakespeare, lui répond avec un grand sourire énigmatique.

— Il n'est besoin de trop le nommer, mon cher Oscar. Et puis le mystère est un de nos fils préférés... n'est-il pas ?

Oscar... Wilde, goûtant cette rencontre avec un plaisir suave lui prend la main, doucement, tendrement même.

— Allons, dis-moi cher génie, je meurs de ne pas le savoir. Ce cher ange qui inspira ta muse de si tendres émois ?

William retirant sa main, se caresse la moustache, la lissant de ses doigts d'un geste lent et presque érotique. Il plonge ses yeux dans ceux d'Oscar.

— Ce jeune homme à la peau si douce qu'une femme même en eut été jalouse. Ce jeune homme aux courbes divines que je révèrais tant de mon regard et de mes attouchements. Ce jeune homme aux membres si parfaits que j'adulais comme mon Olympe. Ce jeune homme n'a pas de nom. Il est mon rêve.

Oscar se rejette un peu en arrière, comme s'il venait de recevoir un coup au visage.

— Alors ? Alors ?... ce n'est pas le jeune comte de Pembroke ?

William éclata d'un rire spontané.

— Oh que non ! Certes, j'eusse aimé lui titiller quelques parties... mais ce n'est pas lui.

Oscar est de plus en plus captivé par son désir de savoir.

— Mais ce rêve, malgré tout, n'est-il pas alors l'un de tes acteurs, comme je le pense moi-même ?

William, très enjoué de cette question, pose sa tête dans ses paumes, les coudes sur la table et rapprochant son visage de celui d'Oscar, les lèvres si proches de celles de son compagnon qu'on pourrait croire deux amants.

— Un rêve n'a point d'existence dans le monde, mais dans l'espoir de nos têtes, très cher Oscar. Évidemment, quelques-uns de mes acteurs ont partagé ma couche de quelques ébats amoureux. Mais les Sonnets ne sont adressés qu'à ce désir incessant d'avoir comme amant ce que l'on ne peut avoir.

Oscar, ému d'entendre ce que lui-même ressent au plus profond de son âme, imite la pose de son interlocuteur.

— Ô que j'aimerais tant.

— Vas-y chère âme. Laisse ton désir être le maître de tes gestes, de tes rêves.

Les lèvres d'Oscar rejoignant celles de William se confondent, entamant un long baiser rêveur, oubliant bruits et clients attablés, ils s'enlacent de leurs bouches accouplées... dans un moment sacré.

Il est presque vingt-et-une heures, le pub est encore habité de quelques habitués finissant leur pinte.

Un jeune couple d'hommes pousse la porte de la sortie. Il fait nuit. Londres est calme.

Maison du peuple, 25 mai 1936, à la veille du premier tour des élections législatives.

Plusieurs personnages sont autour d'une table pour débattre de leurs idées.

Jean Jaurès, Bernard Cazeneuve, Léon Blum, François Hollande, François Mitterrand, Jean-Luc Mélenchon et... Jean-Paul Marat.¹²¹

— Mais attend, Léon... tu te rends bien compte que si tu obliges les entreprises à offrir des vacances...

— “Congés payés” s’il te plaît Bernard.

— Oui, bon, joue pas avec les mots... là tu fais le jeu des communistes avec cette proposition irréaliste ! Les entreprises vont tout simplement partir ailleurs.

— Avec toi, Bernard, nos candidats risquent de se prendre une veste.

— Tant qu'elle est bien coupée !¹²²

— Cazeneuve n'a pas tort tu sais, Léon. Et puis aussi, y a pas que ça : en donnant aux ouvriers ce pouvoir de comité d'entreprise... franchement, ce n'est que du stalinisme larvé.

— Non, mais tu t'entends parler cher camarade Hollande... avec toi, c'est du socialisme “light”.

— Toujours à exagérer Méluche ! Tu ne proposes que des idées extravagantes.

— D'après toi c'est extravagant de faire du socialisme, camarade Mitterrand ?

— Parler socialiste ne veut pas dire faire du socialisme à tout crin, il faut préserver le tissu industriel et le marché des excès du populisme.

— Camarades ! Unissons nos forces...

— Jean... s'il te plaît, on n'est pas à la chambre ici.

— Si j'ai bien compris, Bernard et les deux Français, vous êtes pour...

— Pour un socialisme réaliste, Jean... réaliste ! On doit préserver l'économie.

— Dites les gars ?

— Oui Jean-Paul... honneur aux vieux.

— Merci Jean-Luc : je croyais qu'on était là pour parler de “Principes du socialisme” ?

Bernard Cazeneuve, François Hollande et François Mitterrand, ensemble :

— Ben oui ! De quoi d'autre ?

— Whixxm ! Fais gaffe !

— Oups... j'ai failli qu'on s'écrase sur ce caillou.

— T'exagères, le “caillou” en question c'est quand même une planète de plus de 12 700 kms de diamètre.

— Ouaiiih Xgueg, bon d'accord, j'ai un peu forcé sur le jaja c'matin, me fais pas chier.

— Laisse pisser, on s'pose !

— Comment ça on s'pose ? T'es barje ! T'as vu l'état du truc : nuage verdâtre, traces de radiations, température à plus de 50 degrés... et aucune eau !

— On a dit qu'on faisait un voyage dans cette galaxie... on fait un voyage dans cette galaxie ! Épicétou !

— Okay, okay, c'est toi l'boss, boss. On s'pose où alors... boss ?

— Fais pas ta bêcheuse Whixxm, allons tu sais bien que je t'apprécie.

— Ouaiip Xgueg... tu m'auras toujours aux câlins !

— Allez, on s'arrête ici, à côté de ce truc là... en métal.

— On dirait une tour qui s'est écrasée.

— C'est d'une mochitude !

— Ça a pu être chouette... quand c'était debout, surtout à côté de ce fleuve-là... quand y avait encore de l'eau.

— Peut-être, mais il semblerait que les habitants de ce merdier avaient besoin de compenser.

— C'est pas comme toi, mon bichon... hein dit ?

— Me titille pas... on descend voir.

— T'es sûr que tu veux pas une ‘tite gâterie ?

— Naaaan ! Lâche-moi les tongs... je descends le premier.

— J'te suis mon poulet.

— Lâââche-moi j'te dis !

— Bon, bon, okayyyyyy !

— Voilà... un p'tit pet pour l'Xgueg, un vrai pot pour nous.

— Putain ! Tu chlingues quand t'en lâches un toi.

— T'avais qu'à pas me faire de haricots c'midi. Arrête de me caresser l'cul en plus.

— Moi j'l'aime bien ton p'tit popotin.

— Tu penses qu'à ça !

— Qu'est-ce que tu veux... tu m'inspires.

— Allez, bon d'accord, viens, y a une guérite ici.

— Aaaaah enfin ! J'savais bien que tu en aurais envie de mon bel engin.

— C'est toujours pareil avec toi, je cède toujours à tes désirs.

— Tiens ! Regarde Xgueg, là y reste des papiers.

— Ah ouaip, t'as raison... j'arrive pas à comprendre ce qu'il y a d'écrit.

“Tour Eiffel, visite à 14 heures.”

— T'arrives à lire toi ?

— Nan, je sais pas lire ce langage écrit.

¹²¹ Oui ! Cet homme avait proposé, en son temps de créer : la retraite, l'assistance maladie, le chômage, etc., intéressant non ? NdA

¹²² On connaît son goût pour les costards. NdA

— Attends ! J'ai entendu un bruit. Y a quelqu'un qui vient.

...

— Ôs'cooooouuuuuur, deeee l'eauuuu s'iiiiil vous plaît, j'aiiiii soiiiiif.

SHWAAAF !

— T'es vraiment un con Whixxm, merde, pourquoi tu l'as désintégré.

— Je sais pas, j'ai pas compris ce qu'il voulait.

— Évidemment, t'avais pas branché ton traducteur interstellaire... c'est malin, ça devait être un habitant de cette planète.

— Allez, on s'en fout, de toute façon c'est qu'une grosse poubelle ici. Laisse-toi faire, j'ai envie de te faire du bien.

— Oh puis t'as raison... et ça devait être le dernier habitant de cette décharge...

— Et t'aimes ça hein, les "décharges" mon biquet !

L'AFFAIRE DU CHOUINEUR DE BIGOTS

Un bureau, au 36¹²³, sous les toits. Un vieux de la vieille, pipe au bec, se paye une pionçade après déjeuner.

— Commissaire !

Le "vieux", réveillé d'un coup, se remet d'aplomb.

— Oui mon p'tit ? Bonni-moi c'qui te charcute.

— Y a un ponte qu'y s'est fait r'froidir dans sa cabane.

— Y a pas moyen d'être béard, faut qu'à chaque fois que j'dors pénard sous l'figuier, y a une huile de pante qui s'fait déquiller. Bon allez, on défou-
rage.

Marcel, commissaire de son état depuis Clovis au moins, prend ses cliques et ses claques et embarque son adjoint, Jules, jusqu'à la bath mobile : une vieille Peugeot 404 de 1978.

— Où qu'y taff l'zigue défuncté ?

— Qui taffait, v'voulez dire.

— Arrêtes ta pioche, c'est kiff.

— S'cuse patron... on doit s'pointer au 31 Quai de Dion Bouton, à Puteaux. C't'un siège social.

— Ah ? C'est quoi comme cabane ?

— Gonnoré international étoutifrouiti.

— Le même qu'a déplanquer Bibindi ?

— Lui-même, le boss d'AnalTV.

— Vincent Gonnoré !

La voiture pile devant l'orgueilleuse entrée de l'entreprise multi-taches¹²⁴.

— C'est au combien Jules ?

— Tout en haut de la tour... 62^e étage.

— À mon avis, il avait certainement besoin de compenser l'saumon.

— Y a des chances commissaire.

Ils arrivent à l'étage par le lahaupucien et débouchent dans le pucieroume du patron séché.

— Ils ont rien touché au moins, l'fretin ?

— Nan nan Marcel, c'est comme à sa première communion.

Le cadavre de Vincent Gonnoré est dans la position assez humiliante du muézin en prière, le pantalon baissé, un crucifix dans l'as de trèfle.

— Eh bé mon gars, sans épicer sur le saumon, faut bien dire qu'il avait des pratiques assez contraires aux écritures l'zigue.

— Pardon commissaire, mais si je peux m'permettre, c'est plutôt l'réchaudeur qui lui a planté le p'tit Jésus dans...

¹²³ Quai des orfèvres, pour ceusse qui n'entraveraient pas l'allusion. Avant le dévissage au 36 rue du Bastion.

¹²⁴ Transport, logistique, distribution d'énergie, film plastique ultra fin, industries du papier, automobile, communication, publicité, édition, médias papiers, audiovisuels et télécommunications.

— Dans l'fion, mon p'tit Jules, fais pas ta Joséphine ! Et tu dois avoir raison, tu m'fais rapopeler que l'saumon fumé, là, c'était plutôt une punaise de sacristie.

— Alors ce s'rait un chouineur de bigots qui l'aurait encrucifixé... si j'ose dire.

— Y a des chances, mon précieux !

— Mais alors ? Comment on va trouver la fève du gâteau ?

— Autant essayer d'décrocher la Lune avec les dents, mon p'tit Jules. On est dans la mouise question indices. J'vais r'caler l'affaire, en espérant bien que l'zigouineur a soufflé sa bougie et qu'on en a fini.

— Et pour la famille ? On fait quoi ?

— Ben tient, on leur rend le crucifix, gamin... après nettoyage !

AU CLAIR DE LA TUNE

C'est clair j'ai plus d'tunes,
Pas d'quoi pour l'impôt.
Prête-moi un costume,
Pour péter "bobo.
Avec une cohorte,
On va fout'le feu.
N'ouvre pas ta porte,
Je crois que c'est mieux !

C'est clair j'ai plus d'tunes,
Dit Malatesta :
« Si t'as plus une tune
J'prête mon beretta. »
Et chez la voisine ;
Elle a un mousquet.
C'est dans la cuisine,
Sous le parapet.

C'est clair j'ai plus d'tunes,
L'aimable Lubin :
« Comme pour la commune :
Un flingue c'est pas rien ! »
— Quequ'vas faire tout seul ?
Faut sortir d'cocon
—Ouaip, J'vas y casser la gueule,
Au président Ducon.

C'est clair j'ai plus d'tunes,
On n'a pas fait mieux :
Y s'est pris une prune,
Entre les deux yeux.
Maint'nant 'vec les potes,
On fait la java.
C't'une vraie compote,
Qu'on a fait là-bas.

LETTRE À L'ÊTRE

P comme Pierre. Pierre avait un principe à lui : il n'avait pas le droit d'être heureux. Ses parents, quand ils l'engendrèrent, voulurent en faire "un médicament"... pour eux, pour leur égoïsme hétérosexuel. Pierre est parti... pour soigner la tombe de ses géniteurs. Adieu.

R comme Robert. Robert avait lui aussi un principe : il préférait les jeunes. Je ne suis pas "jeune". Il s'en est retourné à ses amours ruraux subreptices, et ses principes de touche-pipi. Not mine¹²⁵.

I comme Irène. Irène est institutrice au collège du village. Elle ne veut pas que les "jeunes soient pervertis" par la lecture d'ouvrages "malsains". La Bible est son seul principe. Amen.

N comme Neftali. Neftali a partagé mes nuits, mes jours et mes espoirs. Mais il avait un principe : il voulait quelqu'un à l'image de ce que lui voyait. Il déménage ailleurs en ville pour avoir une chance de vivre son principe. Bon courage.

C comme Connard. Connard est ce mec qui m'a téléphoné hier pour me cracher son principe phobique. J'ai raccroché au nez du plouc à chemise brune. M'en fous.

I comme Isidore. Isidore est un jeune garçon, très doux et très sensible. Il a comme principe de vivre de ses charmes sans rien donner en retour. Je n'ai pas répondu à ses mots câlins de brouteur¹²⁶. Je suis fauché de l'âme.

P comme Philippe. Philippe est mort, il était mon plus vieil ami. Près de quarante ans. Malgré ses principes hétéros, nous avons partagé nos corps, mais pas nos cœurs. Dommage.

E comme Elisabeth. Elisabeth était ma dernière "chance" hétéro. Mais malgré toute sa gentillesse, son principe était de rester seule. Elle est partie pour la Normandie et je l'ai oublié. Jusqu'à aujourd'hui.

Les principes c'est comme les habitudes, on les déteste. Mais ils sont malgré tout indispensables.

SI VIS PACEM...
JOUÉ PAS AU CON

Il y a peu j'ai reçu l'appel d'un "plouc homophobe", certainement facho.

On connaît l'adage audiardesque qui dit que "les cons ça ose tout, c'est d'ailleurs à ça qu'on les reconnaît."

J'étais donc méfiant... normal... un con c'est imprévisible par essence. S'il a été capable de supporter sa couardise au téléphone, il est toujours capable d'avoir un sursaut de "fierté... donc rien ne vaut finalement la "défense passive".

J'ai donc placé un piège à con juste en dessous de la fenêtre du rez-de-chaussée. Je l'ai appelé "casse-couilles" car il est étudié pour qu'il écrase l'entre-jambe du visiteur impromptu, ayant pour objet de lui interdire par la suite de se reproduire, ni même d'ailleurs de se satisfaire tout seul.

À l'huis de la porte du jardin, j'ai placé un tapis de fakir "Saint-mon-clou", manière d'accueillir par un tapis de clous rouillés l'impétrant subreptice.

Pour protéger l'entrée par la seconde pièce, j'ai opté pour le "goudron et les plumes"... un système ingénieux que je ne dévoilerais pas plus avant ici pour en garder le secret.

Enfin... pour ce rez-de-chaussée, the cherry on the cake ; à la porte d'entrée principale : un maillet de sculpteur avec une tête en acier poli (merci Le-king enchanteur¹²⁷) tendu par un gros ressort, placé de telle sorte que tout non-invité passant par-là, sera marqué à vie, au front de l'infamie.

À l'étage, où j'ai ma chambre, j'ai juste recouvert la balustrade du balcon avec un produit hautement glissant ; toute personne s'y appuyant par mégarde en essayant de passer ici par une échelle, se risquera à être surprise.

Bref..

Hier, je suis allé faire les courses pour ma sustentation. J'ai donc "placé en état de veille" ma défense passive avant de mettre mon commerce en "pause".

C'est quand je suis revenu que j'ai eu une... ou plutôt... plusieurs surprises.

Tout d'abord, il faut le dire : j'avais oublié de fermer la fenêtre du rez-de-chaussée, et j'entendais des cris de douleurs à l'intérieur. C'était mon frère qui voulait me faire une surprise en passant me voir à l'improviste...

Mais, quelle ne fut pas ma surprise en voyant la porte d'entrée ouverte ! "J'ai dû aussi oublier de la fermer à clef" me suis-je dit. Et la factrice, étalée dans les vapes à l'orée de ma librairie, avec sur le front un énorme tatouage en forme de

¹²⁵ Pas le mien.

¹²⁶ Le "brouteur" est ce cancrelat qui pour des raisons pécuniaires joue avec les sentiments humains. Il faut juste l'écraser avec le pied.

¹²⁷ Le nom de l'enseigne a été modifié pour ne pas faire de publicité.

zob¹²⁸. C'est zut, parce que je l'aime bien la factrice... elle est super gentille. Là, elle risque de m'en vouloir.

Je suis entrée donc, pour essayer de la ranimer et de m'excuser auprès de mon frangin... quand j'ai vu mon pote Jean-Marie, assis sur l'un de mes fauteuils, retirant de la plante de ses pieds les énormes clous rouillés du tapis spécial que j'avais mis en place. J'étais confus.

Mais, le pire est ailleurs... à la porte de l'autre pièce, celle qui donne aussi sur le jardin. Il y avait un mec en costard genre "brushing c'est moi brushing"¹²⁹, recouvert de goudron et de plumes. Bon, il avait l'air vraiment fumasse... c'est compréhensible.

Mais là où j'ai eu un souci, c'est quand il s'est présenté :

— Bonjour monsieur Ghn, je suis Henri Dugland... votre percepteur.
"Aïe !"

Aussi, après m'être excusé auprès de toutes ces victimes de la défense passive... j'ai opté plutôt pour un "juge de paix", tel que celui-ci :



L'AMANT SURPRENANT

Il y a une semaine déjà que la chose s'est produite.

C'était lundi 13... le matin.

Je me suis réveillé avec un drôle de goût dans la bouche. Ce n'est pas que c'était forcément désagréable, mais ça me faisait souvenir le goût du sperme. Oui... ce goût là, particulier, légèrement salé.

Mais seulement, ça fait plus d'un mois que je n'ai pas eu le loisir de "goûter la chose". Ça me manque, c'est sûr... mais au point d'en imaginer le goût dans la bouche... c'était assez inattendu.

J'avais du boulot... j'ai passé ça à l'as.

Le lendemain matin, j'avais encore ce goût dans la bouche... mais aussi une légère sensation entre mes fesses, de la même manière que lorsqu'un sexe a pénétré mon intimité... et surtout un sexe de bonne taille.

Je commençais à me demander si je n'étais pas somnambule... et que la nuit, au lieu de dormir tranquillement, je n'allais pas dans les bois... là... dans ce coin quelque peu... interlope et me faire défoncer par de grands et beaux mâles en rut.¹³⁰

J'avais encore beaucoup à faire sur une prochaine édition de "Justine" de Sade. Je n'y pensais plus de la journée.

Mercredi matin, ça "empira", si j'ose dire... ou plutôt il y avait des éléments cette fois plus probants que ce goût dans la bouche et cette sensation d'avoir été la proie d'un chibre de belle proportion. Il s'était passé quelque chose de plus... mes cuisses étaient toutes trempées d'un liquide qui avait "fui" de mon anus... de la même manière que ça arrive... quand ça doit arriver.

"Je dois faire des rêves érotiques assez réalistes" me suis-je dit. Bon... c'était pas forcément désagréable et j'avais encore bien du travail devant moi.

C'est jeudi matin qu'il y a eu quelque chose de bizarre. Crocrodiel, la peluche non-binaire de 1m76 qui partage mon lit pour me soutenir dans ma solitude sentimentale était collée à moi, dans mon dos, quand je me suis réveillé. Je n'y ai pas prêté plus attention, mais ça m'avait un peu surpris. J'avais encore les stigmates d'une "nuit d'amour"... sans pouvoir savoir : avec qui ?

Je devais rencontrer l'un de mes auteurs à midi... j'oubliai cet "incident".

Mais vendredi matin, là, ce fut vraiment énorme, si j'ose dire.

Je me suis réveillé en pleine nuit, parce que je sentais un sexe très épais et long me pénétrer avec, il faut le dire, une aimable gentillesse, et deux mains sur mes tétons, en train de les titiller

¹²⁸ Oui, je suis facétieux !

¹²⁹ Vanne coluchienne.

¹³⁰ On peut rêver non ? NdA

comme j'aime tant. En fait j'étais presque en train de jouir. Quand je m'aperçus que c'était... Crocrodriel qui me baisait ainsi.

Je me retournai, j'allais me fâcher... parce que bon quand même... c'est plus gentil de demander avant d'entrer ! Mais il me mit un doigt en travers de mes lèvres en me faisant signe de ne rien dire, tout en continuant à aller et venir en moi.

Il m'a fait jouir comme une folle. Et depuis, je vis le parfait amour avec... Crocrodriel, mon amant en peluche.

LES CARBONARA

La dernière vie animale a disparu le 24 juillet 685 452 895 à 12h12, le dioxyde de carbone était alors inférieur à celui nécessaire pour maintenir la fixation du carbone en C³ par photosynthèse, les plantes n'y ont pas survécu non plus.

La chaleur augmentant de façon exponentielle, les océans disparurent le 4 février 1 254 873 500 à 14h45, par évaporation.

C'est ensuite, le 25 décembre, jour de Noël 4 125 654 321, vers midi, que la toute dernière bactérie s'évanouit.

1^{er} avril 7 485 221 963, à 15h38.

Nous sommes dans le vaisseau de reconnaissance et d'études Marinette Desbordes Valmore VI, gravitant aux confins de l'ancien système solaire.

— Charles !

— Oui mon chéri ?

— Viens voir, la Terre va enfin finir par être pulvérisée.

— Ouai, s'il te plaît enregistre-moi ça, les carbonara n'attendront pas.

— Mais t'es sûr de pas vouloir voir ça ?

— M'en fous, ce gros caillou merdique n'a plus aucun intérêt, et tu es le dernier à t'y intéresser. Allez, viens ici, j'ai envie de partager ces délicieuses pâtes avec toi, chouchou.

— Si tu voyais la géante rouge. C'est magnifique.

— Boooaf... de profundis !

— Ça y EST !

— Quoi ?

— La Terre vient de s'évaporer dans le cosmos.

— Bon débarras, vient Antoine ! Ça refroidit, et moi j'ai envie de toi.

LE TRAUMATISME À LA CON

Nous sommes dans le bureau cosu du professeur. Installés mollement dans des Chesterfield sentant bon le cuir, nous entamons notre étude du cas.

— Alors, professeur, que pensez-vous du malade qui nous préoccupe ?

— Eh bien, c'est un cas ! Je mettrai tout de suite de côté l'embonpoint de son égo qui lui dicte son comportement.

— Ah ? Mais d'après vous, pourquoi cette haine des arabes, des homosexuels et des gens de gauche ?

— C'est une bonne question en effet. J'aurai bien évoqué cet accident de poussette narrée dans un Imaginaire de cette année (cf page 36), mais ceci n'explique pas tout. Une anecdote m'a servi à commencer un début d'explication.

— Vous pouvez nous en parler ?

— Bien sûr, mais vous la garderez pour vous. Elle est cocasse, mais non vérifiée.

— Promis !

— Eh bien voilà, lorsque le petit Éric était à l'école primaire, son voisin de table, qui s'appelait Jean Chrysostome¹³¹, un jour, par mégarde, lui a touché les fesses alors qu'ils faisaient la queue à la cantine...

— déjà, on a ce terme de "queue" non ?

— Aucun rapport !

— Ah bon...

— Je continue ?

— Pardon, bien sûr...

— Donc, croyant que son petit camarade lui faisait des avances, il s'aperçut que son pédicule de petit garçon réagissait à cet involontaire attouchement.

— Vraiment ?

— Je tiens l'anecdote de [...] ¹³². Et donc, le bambin qu'était alors le futur facho que nous connaissons, au lieu de s'en tenir à un simple "accident", alla...

— Allah ?

— Aucun rapport !... je ne suis pas un adepte forcené du lacanisme. Donc il... se dirigea vers la surveillante, Gilberte Méluche, pour signaler l'ambiguïté du geste.

— Dites ?

— Oui ?

— "Méluche" ?... c'est un pseudo ?

— Je préfères modifier suffisamment le patronyme, pour des raisons d'anonymat vous comprenez.

— Bien sûr... mais alors ?

— Eh bien, c'est là certainement que le traumatisme tire son origine... la surveillante, au lieu de lui expliquer que ce n'était qu'un geste involontaire, et que s'il avait physiquement réagi favorablement à ce toucher peu ou prou rectal, cela était bien naturel... en fait elle le prit fort mal, et écrivit sur son carnet de notes, à l'attention de ses parents, Gretel von Erfhurth et Heinrich von Zaide : "Votre garçon a un comportement antisocial à caractère vicieux, je ne saurais trop vous recommander de le placer dans une école plus adéquate."

— Et ?

— Eh bien c'est ce qu'ils firent... et depuis, il garde une certaine rancœur envers les arabes, les homosexuels et les gens de gauche.

— Ah ? Vous êtes sûr que c'est la véritable raison de son comportement un rien fasciste ?

— Honnêtement, je ne vois pas, à moins que...

— À moins que quoi professeur ?

— Qu'il soit complètement con.

— Ah... effectivement.

¹³¹ Le nom d'Ahmed Bella a été modifié par souci d'anonymat.

¹³² Nous ne donnons pas le nom de Gilbert Connard, élève alors dans le même établissement, qui fut le témoin de la scène.

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

Tout d'abord, "Les imaginaires", c'était de courts textes, qui empruntaient des genres littéraires différents et qui s'inspiraient d'un mot, d'un personnage, d'un lieu, d'une époque, etc., tiré d'un des ouvrages publiés par Denis éditions. Voici donc les archives de ces textes-là.

